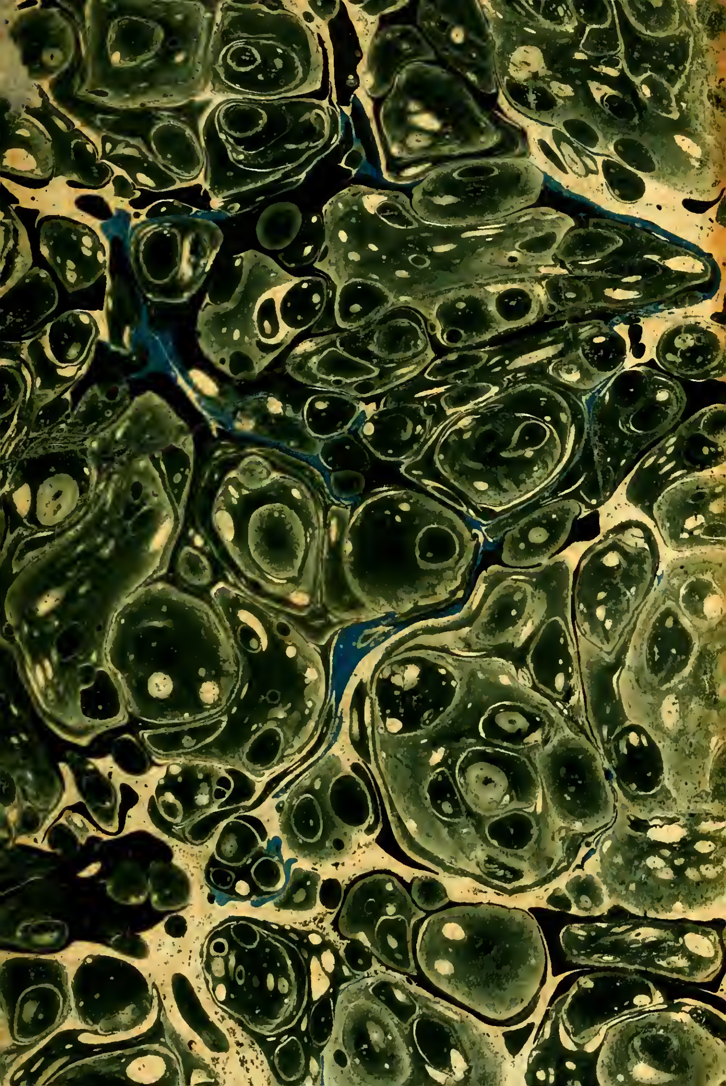



CRUCE DUM SPIRO SPERO



LETTERS

OF

THE MARQUISE DU DEFFAND,

&c. &c. &c.

VOL. IV.

LETTERS

OF

THE MARQUISE DU DEFFAND

TO THE

HON. HORACE WALPOLE,

AFTERWARDS

EARL OF ORFORD,

From the Year 1766 *to the Year* 1780.

TO WHICH ARE ADDED

LETTERS OF MADAME DU DEFFAND

TO

VOLTAIRE,

From the Year 1759 *to the Year* 1775.

PUBLISHED FROM THE ORIGINALS

AT

STRAWBERRY-HILL.

VOL. IV.

LONDON:

PRINTED FOR LONGMAN, HURST, REES, AND ORME,
39, PATERNOSTER-ROW.

1810.

Printed by R. Juigné, 17, Margaret-Street, Cavendish-Square.

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

MONSIEUR WALPOLE.

LETTRE CCCXXXIX.

Paris, Jeudi, 3 Février, 1780.

Il n'y point de maux que cette saison ne produise, rhumes, rhumatismes, courbatures, fièvres, morts subites, etc. etc. et pour ceux qui évitent tous ces maux, le retardement des courriers y supplée. Aujourd'hui, 3 de Février, je reçois votre lettre du 20 Janvier.

Je ne sais quand vous reverrez votre cousin, ses affaires cheminent lentement, j'espère

qu'elles se termineront heureusement (1). Je doute qu'il résulte de vos associations de grands avantages. Mais ce n'est pas à moi à raisonner sur ces sortes de choses, je ne dirois que des absurdités, et puis vous ne répondriez pas à mes objections, et à la seconde ou troisième lettre je me trouverois parlant toute seule; tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne désire rien que la paix, et tous les événemens qui l'éloignent me paroissent également fâcheux; perte, gain, victoire, défaite, il ne m'importe, tout ce qui arrivera à la rendre nécessaire de côté et d'autre me paroîtra bon.

Vous voulez donc les fabliaux (2), vous les aurez. Une des plus grands différences qu'il y ait entre nous deux, c'est notre goût pour le genre de

---

(1) The Hon. Thos. Walpole had a mortgage on an estate belonging to the Messrs. Alexanders, merchants who had failed, in the island of Grenada. This mortgage was the principal security for a large sum of money which had been advanced by Mr. Walpole to the Messrs. Alexanders. Grenada being now under the dominion of France, Mr. Walpole was at Paris, soliciting from the French Government some facilities with respect to his claims upon this estate.

(2) "*Fabliaux ou Contes du douzième et du treizième siècle traduits ou extraits d'après divers manuscrits du tems, avec des notes historiques et critiques et les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.*"

lecture. J'examinois l'autre jour ce que je trouvois de plus parfait de tout ce qui avoit été écrit, non pas dans chaque genre, mais de ce que je choisirois avoir fait, y compris tous les genres quelconques. Vous croirez peut-être que ce seroit les découvertes de Newton: oh, non, la chanson de M. de St. Aulaire me paroît trop bonne. Les livres de morale ne sont bons à rien, il n'y a que celle qu'on fait soi-même. L'histoire est nécessaire, mais ennuyeuse; la poésie exige le talent, l'esprit seul ne suffit pas; mais c'est pourtant dans ce genre que je choisirois l'ouvrage que je voudrois avoir fait, s'il avoit fallu n'en faire qu'un seul, parce qu'il me paroît à tous égards avoir atteint la perfection. Vous ne le devinez pas, et vous ne penserez peut-être pas de même, c'est *Athalie*. Mes insomnies qui sont, comme vous savez, longues et fréquentes, me font repasser tout ce que je sais pas cœur; *Esther, Athalie,* sept ou huit cents vers de Voltaire, et quelques autres brimborions de différens auteurs, voilà malheureusement à quoi est bornée toute mon érudition; et cette pièce *d'Athalie* me charme et m'enlève, et ne laisse rien à désirer, ni à reprendre.

L'Abbé Barthelemi a fait votre commission

dans la plus grande perfection (3), il s'en est fait un grand plaisir, cela mériteroit un mot de remercîment de votre main, ou du moins un mot dans une de vos lettres que je pourrois lui montrer.

Vous aurez aussi la suite de la Bibliothèque des Romans. Le cinquième cahier du Voyage Pittoresque, et puis l'historique et les couplets des étrennes de Mad. de Luxembourg; peut-être ne recevrez-vous tout cela que par votre cousin; il m'a cependant promis de chercher quelque occasion pour vous en faire tenir une partie avant son départ.

Nous avons aussi pour nouveauté quatre volumes de comédies de Mad. de Genlis, qui ne sont pas à tout prendre de vraies comédies, mais que je trouve agréables, d'un style excellent, remplies d'une morale très-utile, et qui prouvent qu'elle a du mérite; il y a des peintures de toutes sortes d'état, qui sont de la plus parfaite ressemblance; ses scènes sont trop longues, et il y a peut-être un peu de monotonie dans tout son ouvrage, mais elle donne

(3) This was getting an illumination copied out of the King of France's library for Mr. Walpole. It was that at the head of the MS. of "*Christian de Pisan's Cité des Dames.*" See Lord Orford's Works, Appendix to Royal and Noble Authors.

d'elle l'idée d'une femme de beaucoup d'esprit et d'un très-bon caractère. Il y a une sorte de parenté entre elle et moi, son mari est du même nom qu'avoit feue ma mère (4), je lui ai écrit quatre lignes pour lui marquer combien j'étois contente de son ouvrage, sa réponse est parfaitement écrite, peut-être la joindrai-je à tout ce que je vous enverrai.

LETTRE CCCXL.

Paris, 4 Avril, 1778.

J'AUROIS dû vous répondre plus tôt; votre dernière lettre est du 24 Mars, je l'ai reçue le 31, cet intervalle étoit assez long pour ne devoir pas l'étendre davantage; mais, mon ami, l'histoire de mes nuits fait que je ne puis rien faire le jour, cela demande explication, la voici : je

(4) Bruslard.—Of this family there were two branches, Bruslard de Sillery, at the head of which was M. de Puysieux, who had been a Minister of State under Louis XV, and Bruslard de Genlis, settled in Picardy. The Marquis de Genlis, the elder brother of this branch, dying without children, was succeeded by the Comte de Genlis, who married Mademoiselle de St. Aubin, the lady in question, and who, before his death succeeded likewise to the inheritance of the other branch of his family.

me couche à une heure ou deux, je ne dors point, j'attends les sept heures avec impatience ; mon Invalide arrive, je veux dormir, et il me lit quelquefois quatre heures avant que le sommeil arrive, et sans que je perde l'espérance qu'il arrivera, cependant je vous écris quelquefois dans ces momens-là, mais rarement; quand je m'endors à onze heures ou midi, ou souvent encore plus tard, je ne me lève qu'à cinq ou six heures, il me faut le tems de ma toilette, et de certains soins qu'exige ma santé, tout cela n'est fini que vers les sept heures, les visites arrivent, puis le souper, puis le loto, voilà la journée passée dont il ne reste rien que le regret d'employer si mal son tems, surtout quand on réfléchit sur le peu qu'il en reste.

J'ai fait voir aux Caraman l'article qui regarde leur gendre, ils ont comme de raison trouvé qu'il n'y avoit rien de plus poli et de plus obligeant, il doit vous avoir écrit et à M. Selywn. Si vous voyez M. de Sourches(1) vous serez bien déterminé à n'agir avec lui que par

---

(1) M. Sourches who had married the second daughter of the Comte de Caraman, was at this time a prisoner of war in England, and had received civilities from Mr. Walpole and Mr. Selwyn.

l'intérêt qu'y prennent les Caraman; il n'est pas sans quelque esprit, mais il est si dénué de grâces, il est si gauche, il est, dit-on, si laid, qu'on a du mérite à lui rendre des soins. Il n'en est pas de même de Milord Macartney, il n'est pas votre ami particulier, il m'a paru digne de l'être; c'est cependant pour moi un petit embarras d'avoir à lui répondre, et c'est ce que je vais faire quand j'aurai fermé cette lettre.

Vous avez dû voir votre cousin il y a déjà quelques jours, il vous aura remis les différentes choses dont je l'avois chargé; je le regrette, je passois avec lui les soirées des Mercredis et des Vendredis, et il me venoit voir quelquefois les après-dînées, mais rarement; je crois à son fils (2) beaucoup de mérite, je ne puis juger que de sa retenue et de sa politesse, il ne parle point parce qu'il prétend ne pas savoir assez bien le françois.

L'histoire du Fullarton (3) m'a intéressée,

---

(2) Thomas Walpole, Esq. who was afterwards Minister from England to the Court of Munich.

(3) His duel with the late Marquis of Lansdowne, then Earl of Shelburne, on the 22nd of March 1780, in consequence of the terms, in which Lord Shelburne had expressed himself, in a debate in the House of Lords on

c'est un joli garçon, il a de la vivacité, de la sincérité et ne manque point d'esprit, il me marquoit du désir de me plaîre, et il y avoit réussi, il me voyoit souvent; il a plu généralement à tous ceux qui l'ont connu.

J'avois toujours oublié de parler à l'Idole de la maladie de M. Beauclerc, et la première fois que je lui en ai parlé fut Vendredi dernier que je lui appris sa mort; elle en a été peu touchée quoiqu'elle ait eu pour lui une petite flamme; elle a parfaitement oublié l'Altesse (*Prince de Conti*), pour qui elle vouloit qu'on crût qu'elle avoit une grande passion; celle qu'il avoit eue pour elle étoit tellement passée, qu'on prétend qu'il ne la pouvoit plus souffrir; heureusement il n'avoit pas attendu à ses derniers momens pour lui faire du bien, elle a, dit-on, quatre-vingt ou cent mille livres de rente; elle en fait bon usage, l'année dernière elle passa trois mois à Auteuil dans une très-jolie maison qui lui appartient; Mad. de Luxembourg s'y étoit établie avec elle, et partageoit la dépense d'un fort bon état qu'elle y tenoit; je ne sais si cette année

---

the 6th of the same month, relative to Col. Fullarton being placed at the head of a newly raised regiment.

elle fera de même, je le voudrois, j'y allois passer la soirée pour le moins une fois la semaine; elle est fort aimable chez elle, et beaucoup plus que partout ailleurs, ses ridicules ne sont point contraires à la société, sa vanité quoiqu'extrême est tolérante, elle ne choque pas celle des autres; enfin à tout prendre, elle est aimable; sa petite belle-fille a de l'esprit, mais elle est bizarre, folle, et je la trouve insupportable; sa belle-mère est son esclave et paroît l'aimer avec passion.

Je suivrois votre conseil de former une liaison avec Mad. de Genlis, mais cela ne se peut pas, elle s'est dévouée à l'éducation des filles de M. le Duc de Chartres qui a fait bâtir une maison dans un terrein contigu, et appartenant à Belle-Chasse; vous savez que c'est presque à ma porte, mais elle se retire tous les jours à dix heures, ainsi, il ne peut-être question des soirées, et c'est le seul tems où je peux jouir de la société. De plus, M. le Duc de Chartres a loué une maison à Bercy, où elle ira s'établir avec les petites Princesses le premier de Mai, et n'en reviendra qu'au mois de Septembre. Je ne connois point son caractère, elle a beaucoup d'esprit, et je lui ai donné une très-bonne idée du vôtre, en

lui disant que vous aviez lu son théâtre, et que vous m'en aviez fait beaucoup d'éloges. J'assistai l'autre jour à une lecture d'une comédie qu'il y a cinq ans qu'elle a faite, qui a pour titre, *l'Ingénue.* Le sujet a de la ressemblance à celui de la Pupile faite par Fagan, mais l'intrigue et les caractères sont différens, il y a des scènes très-agréables ; avec des corrections qui sont nécessaires, je crois qu'elle réussiroit sur le théâtre.

LETTRE CCCXLI.

Paris, 20 Avril, 1780.

J'AI trois réponses à faire ; l'une à votre cousin, l'autré à Mad. Greville, et puis à la grand'maman ; je comptois que ce seroit mon occupa- de l'après-dinée, voilà qui m'arrive une lettre de vous, et vous n'êtes pas fort surpris que je vous préfère. Nos querelles ne sont jamais venues par la défiance que vous ayez eue de mes sentimens, vous ne vous êtes mépris qu'à leur genre, bien ridiculement et pour l'un et pour l'autre.

Votre cousin m'a écrit une fort aimable lettre, il me dit du bien de votre santé, et il

m'avoit promis la vérité sur tout ce qui vous regarde ; il me répond de votre amitié, et je n'ai pas de peine à le croire, il me prie de faire souvenir de lui toutes les personnes qu'il a vues chez moi, il ne me les nomme pas, mais il me les désigne de façon qu'il m'est facile de les reconnoître ; il auroit assez de penchant à devenir le rival de votre *jeune Duc* (1). Le Gibbon étoit aussi un peu épris ; elle fait plus de conquêtes à present qu'elle n'en a faites dans sa première jeunesse ; sa coquetterie est sèche, froide et piquante ; c'est un nouveau genre qui a sa séduction ; j'ai moi-même beaucoup de penchant à l'aimer, elle a assez d'esprit et plusieurs qualités excellentes, surtout de la vérité, qui est celle dont je fais le plus de cas.

Que penserez-vous de moi, si je vous avoue que je suis bien aise que le Ruban Bleu (2) se soutienne ; je suis obligée de convenir que je n'ai pas de raison pour cela, je ne le connois pas, et presque tous mes amis lui sont contraires, mais son courage, sa tranquilité, sa patience, le pouvoir qu'il a sur lui-même me le font

---

(1) With Mad. de Cambise.
(2) Lord North.

plaindre et estimer. Le bruit de ma chambre, (je ne peux pas dire du monde, n'y allant pas) est que nous aurons la paix cet hiver ; ce bruit, n'eût-il que le son, me fait plaisir ; si vous me demandez pourquoi je ne pourrois pas vous le dire, car assurément ce n'est pas par l'espérance d'événemens agréables, je ne me permets pas d'y penser.

Vous me parlez de la dernière lettre que vous avez reçue de moi, comme en ayant été content, jugez de moi par vous, et suivez mon exemple en vous abandonnant à me dire tout ce qui vous passe par la tête, sans examen, sans choix, sans méfiance et ne vous écartant jamais de la plus stricte vérité

LETTRE CCCXLII.

Paris, Vendredi, 28 Avril, 1780.

Je reçus hier votre lettre du 21, où vous m'annonciez l'arrivée de M. de Sourches, il est en effet arrivé le 24, comblé de tous les procédés qu'on a eus pour lui, et très-affligé, m'a-t-il dit, de ne vous avoir point vu. Je vous remercie des mesures que vous aviez prises pour le voir,

et je n'ai nul regret qu'elles n'aient pas réussi. Je n'ai point laissé ignorer à Mad. de Cambise l'empressement que vous aviez eu pour son neveu, je suis chargée de vous en marquer toute sa reconnoissance.

Vous n'aviez point de mes lettres, me dites-vous, je ne le comprends pas, il me semble que je vous ai écrit souvent, et de vrais volumes qui devoient vous donner matière à répondre, mais il ne vous déplaît pas de vous renfermer dans votre prétendue stérilité, dont le nom-propre est paresse ou froideur ; depuis quelque tems je tombe dans l'inconvénient contraire, je bavarde avec excès, j'emplis mes lettres de noms-propres, elles devroient exciter votre causerie, mais vous n'aimez point à écrire, cela est sûr, quoique vous en ayez parfaitement le talent ; rien ne dépare votre style, il est vif, animé, souvent plein de chaleur, vous rendez vos pensées avec facilité et clarté, et vos fautes contre la langue ne nuisent point.

J'ai repris ces jours-ci votre édition des mémoires de Grammont, j'ai relu l'épître dédicatoire, elle m'a fait monter la superbe à la tête, et elle m'a rappelé un tems que je regrette, et qui malheureusement est bien passé et effacé.

On me dit hier qu'il paroissoit un libelle effroyable contre M. Necker, et où Mad. Necker n'est pas oubliée ; on prétend qu'il y en a six mille exemplaires et qu'on en a envoyé à tous nos Princes une certaine quantité ; je m'intrigue pour en avoir un, ou du moins en faire la lecture. Vous pouvez être sûr qu'il a un furieux nombre d'ennemis ; d'abord tous ceux qui perdent par ses réformes, et puis ceux que produit la jalousie et l'envie. Je doute qu'on lui laisse exécuter tous ses projets dont je ne doute pas qu'il ne résultât un grand bien. Si on les veut morceler comme on a fait ceux de M. de St. Germain, il ne l'endurera pas, il quittera, tout s'écroulera, le crédit sera perdu, on tombera dans le chaos, ses ennemis triompheront, ils pêcheront en eau trouble, et publieront que ses systèmes, ses opérations n'étoient que visions chimériques ; voilà ce que moi et bien d'autres prévoient, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à ce pays-ci.

Mad. de Luxembourg se porte bien. Mon neveu et ma nièce s'en retourneront dans le mois de Juin, vous les aimez autant à Avignon qu'ici. J'ai un autre neveu à Paris, qui est le fils de M. de Vichy, mon frère-aîné, il loge

chez mon frère le Trésorier, je ne le vois presque pas; il a de l'esprit, mais d'une sorte qui n'est pas fort agréable. Ah! mon ami, qu'il est rare de trouver des gens aimables, la liste en est bien courte, et si courte que je n'en compterois pas quatre; en compteriez-vous beaucoup davantage? je ne le crois pas.

LETTRE CCCXLIII.

27 Mai, 1780.

Vous n'êtes pas gai, je le crois, mais vous êtes animé, et c'est ce que je ne suis plus.

Ce que je vous mande sur la paix n'est pas certainement que j'en aie aucune connoissance, personne n'est plus ignorant de tout ce qui regarde la politique, je n'entends rien à toutes les nouvelles de mer, je me méprends sans cesse aux noms des nôtres, et de nos ennemis. Puisque vous trouvez que les nouvelles sont nécessaires pour rendre les lettres intéressantes, je devrois m'abstenir d'écrire.

On dit que le Roi de Suède doit cet été aller à Spa, l'Idole ira l'y trouver, il y a entre elle et lui la plus tendre amitié, cela dérange son

séjour à Auteuil, j'y ai quelque regret, c'étoit une occasion de dissipation. Je soupai Mardi dernier chez M. Necker avec M. et Mad. de Richelieu, le Maréchal, deux jours après, m'a rendu visite, il me doit amener sa femme, elle n'est ni belle, ni laide, ni jeune, ni vieille, ni sotte, ni spirituelle, on ne peut être plus dans l'ordre le plus commun, et c'est peut-être ce qui convient le mieux pour soigner un vieillard. Le Maréchal est sourd comme moi, mais il a de bien meilleures jambes, et n'étant point aveugle, il n'a pas besoin qu'on le conduise.

Nous avons cette année l'assemblée du Clergé, et comme M. de Toulouse en doit être, cela m'assure la ressource de la maison Brienne, qui vaut mieux que rien. Mes parens s'en retournent dans trois semaines. Voilà des nouvelles bien intéressantes; hélas! je n'en sais point d'autres.

LETTRE CCCXLIV.

Dimanche, 18 Juin, 1780.

On ne sait plus sur quoi compter sur l'arrivée des courriers, la lettre que je reçois aujour-

d'hui est du 9, elle a été neuf jours en route et la précédente en avoit été treize. L'empressement de recevoir des nouvelles augmente beaucoup dans la circonstance présente. Rien n'est plus affreux que tout ce qui arrive chez vous (1); de tous tems j'ai haï le peuple, aujourd'hui je le déteste. Votre liberté ne me séduit point; cette liberté tant vantée me paroît bien plus onéreuse que notre esclavage; mais il ne m'appartient pas de traiter de telles matières, permettez-moi de blâmer votre indiscrétion de vous aller promener dans les rues pendant ce vacarme. Je plains votré Roi, il ne reçoit que des outrages, j'admire sa patience, je ne voudrois pas de la royauté au prix de tout ce qu'il endure.

La perte que vient de faire Milord Mansfield me paroît bien considérable (2). J'attends de-

---

(1) The disgraceful riots which took place in London between the 2d and 8th of June, 1780, upon occasion of a petition presented to Parliament by Lord George Gordon for a repeal of the Bill which had been brought forward mitigating the penal laws against Roman Catholics. See the Annual Register for the year 1780, appendix to the Chronicle, p. 254, for a rational, accurate, and liberal account of the rise, progress, and effects of these disturbances.

(2) His house, furniture, and invaluable law library and MSS. were burnt by she populace.

vos nouvelles avec impatiencc, je ne puis prévoir quand elles arriveront, l'irrégularité de mettre vos lettres à la poste est souvent la cause du retardement de leur arrivée ; le même jour que je reçus votre lettre du 1er. plusieurs personnes en reçurent du 6. Je me suis plainte que vous ne sauriez que me dire quand vous n'aviez point de nouvelles à m'apprendre, mais il n'en faut pas conclure que je n'aime pas à apprendre ce qui se passe chez vous. Quoique vous ne soyez pas acteur dans les événemens, vous ne pouvez pas n'y point prendre beaucoup de part, et par conséquent il n'est pas possible que je ne m'y intéresse beaucoup. Engagez donc Lindor à m'écrire, faites-lui honte de sa paresse, dites-lui que je n'en point en quand j'ai pu lui être utile.

LETTRE CCCXLV.

7 Juillet, 1780.

Si j'étois âpre après les nouvelles, je me plaindrois de l'ancienneté de vos dates; celle que je reçois aujourd'hui est du 28, celles que reçoit tout le monde sont du 1er. ou du 2, mais

cela m'est égal quand je ne suis pas inquiète de votre santé. Je serois assez curieuse de savoir quels sont vos sentimens sur tout ce qui se passe chez vous; j'ai peine à croire que vous approuviez de certaines choses que je condamne, mais je conviens qu'il ne m'appartient pas de me mêler de la politique; il est un homme chez vous que j'ai en grande estime, son caractère me plaît fort; devinez-le: c'est un homme que je n'ai jamais vu et que je ne verrai jamais (1). Son courage, sa fermeté et sa douceur me paroissent au même degré; je pourrois ajouter sa patience. Elle vient, dit-on, à bout de tout, et il nous le prouvera. Je vous demande pardon d'avoir poussé la vôtre à bout en vous ayant demandé de faire l'extrait d'une de mes lettres. Les louanges que vous lui donnez me semblent une marque de votre prévention, et par conséquent de votre amitié. Je conviens que mon françois vaut mieux que le vôtre, mais vos pensées valent mille fois mieux que les miennes, et vous les rendez souvent avec tant de vérité, qu'elles me font sentir qu'en comparaison de vous, je ne suis

---

(2) Lord North.

qu'une caillette, une diseuse de lieux communs.

Je consens à vous laisser croire que mon esprit ne s'affoiblit point, je n'ai point d'intérêt à me laisser voir telle que je me vois moi-même, que gagnerois-je à vous détromper, et à vous paroître aussi maussade que je me le trouve? quelque peu de goût que j'aie pour l'illusion, je ne veux pas détruire celle qui vous fait juger favorablement de moi.

J'aurai ce soir beaucoup de monde; la Harpe me viendra lire une tragédie, qui est le Philoctete de Sophocle qu'il a traduite très-littéralement, et qu'il voudroit faire représenter, il en a retranché les chœurs; je vous manderai comment je l'aurai trouvée je n'aime pas trop les lectures faites par l'auteur, il faut louer outre mesure, et ce n'est pas mon talent, je n'ai pas aujourd'hui celui d'écrire, et je finis pour ne vous pas ennuyer.

Je crois avoir reçu toutes vos lettres, mais vous en devez juger par mes réponses.

LETTRE CCCXLVI.

Paris, Juillet, 1780.

Je ne crois pas qu'on ouvre nos lettres, parce que, comme vous dites, s'ils en ont eu la curiosité, ils doivent l'avoir perdue; rien de plus indifférent en effet, il n'y a point de gazettes, il n'y a point de journaux qui soient aussi réservés que l'est notre correspondance. Pour ma part je n'y ai pas grand mérite, car je suis à mille lieues de la politique, et de l'intérêt qui fait que l'on s'en occupe; d'ailleurs vous savez que je suis l'ennemie des factions, et si votre ministère sait que j'existe, il doit savoir que je n'ai nulle prévention contre lui; j'ai la meilleure opinion de l'homme au Ruban Bleu (*Lord North*), j'étois fort bien ici avec l'homme au Ruban Verd (1), ainsi je ne dois point être suspecte; l'on doit connoître votre prudence, et si par le passé on a ouvert nos lettres, on doit en avoir conclu que votre confiance en

---

(1) Lord Stormont, who had been Ambassador at Paris: he was then Secretary of State for the home department.

moi n'étoit pas sans bornes, et qu'ainsi vos lettres n'apprendroient rien.

On débite tous les jours des nouvelles qui se trouvent fausses le lendemain, je n'aime que les résultats, ce qui fait que je ne peux pas m'amuser de la lecture de l'histoire, dont les récits des siéges et des batailles m'ennuient extrêmement; mais ce que je déteste le plus actuellement, ce sont les livres de morale, et surtout quand pour la rendre agréable on emploie les allégories. Je viens de tenter la lecture de Gulliver que j'avois déjà lu, et même que le traducteur, l'Abbé Desfontaines, m'avoit dédié. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus désagréable. La conversation avec les chevaux est l'invention la plus forcée, la plus froide, la plus fastidieuse qu'on ait pu imaginer. Je hais toute insinuation, toute recherche, toute affectation. Mais une chose qui me surprend moi-même, et dont je crois pourtant avoir trouvé la raison, c'est que haïssant les détails de guerre qu'on trouve dans l'histoire, j'ai lu ce matin la correspondance de tous les Généraux d'armée avec M. de Louvois sous Louis XIV, et que cela m'a fait plaisir, c'est parce que ce ne sont point des récits, c'est M. de Turenne, c'est M. le Prince qui disent ce qu'ils font, ce

qu'ils veulent faire, il n'y a point là d'auteurs à qui cela fasse naître des réflexions, et qui entirent de la morale; cette morale je la hais à la mort. Jamais je n'ai tant lu qu'actuellement, j'ai quatre lecteurs, l'Invalide et trois laquais ; le dernier lit à merveille ; si avec cela j'avois des livres agréables, je prendrois patience, et l'ennui que je crains tant ne me tourmenteroit pas.

Ne vous occupez point de ma santé, je n'éprouve aucune douleur, c'est beaucoup, je voudrois bien qu'il en fût de même de vous, et que cette maudite goutte ne revînt plus, si cela pouvoit être ; et que je pusse dormir, je serois contente.

LETTRE CCCXLVII.

Dimanche, 23 Juillet, 1780.

J'ATTENDOIS Vendredi la lettre que je ne reçois qu'aujourd'hui ; à moins que je n'aie quelque chose à vous dire, il me faut de vos nouvelles pour m'engager à vous donner des miennes ; ainsi je n'ai point de jours marqués pour vous écrire, je mène une vie si indiffé-

rente, je suis environnée d'objets qui m'inspirent si peu d'intérêt, que je perds presque la faculté de penser.

Voilà donc vos troubles apaisés, j'imagine que votre George Gordon se tirera d'affaire.

Il y a eu ici des mariages très-brillans qui ont été l'occasion de beaucoup defêtes, dont le récit pourroit être fort beau, mais ce seroit entreprendre au-delà de mes talens, et dont vous n'avez pas la curiosité.

M. Morris (1) est parti ce matin pour le eaux d'Aix-la-Chapelle. Le Roi de Suède a dû arriver Samedi, 22, à Spa. Les Comtesses de Boufflers et Mesdames de la Marck et d'Usson l'y attendoient de puis quinze jours ; on ignore combien il y séjournera, apparemment huit ou dix jours.

M. et Mad. de Beauvau sont établis au Val dans une maison qui leur appartient, et qui est auprès de St. Germain. L'absence de M. de Beauvau me fait beaucoup de peine, surtout joint à l'inquiétude que j'ai pour sa santé qui, quoique un peu meilleure, laisse encore beaucoup de craintes.

---

(1) The late Right Hon. Humphrey Morris.

Il y a actuellement une place vacante à l'Académie Françoise, par la mort de l'Abbé le Batteux; les prétendans pour le remplacer, sont M. de Tressan, et un nommé le Miere, auteur d'une pièce qui a eu trente-une ou trente-deux représentations; elle a pour titre, *la Veuve ds Malabar.* Un mauvais plaisant dit, qu'il croyoit que ce seroit le Miere qui l'auroit, et que ce seroit le *denier de la veuve.*

Je finis, parce que je ne trouve plus rien à dire.

LETTRE CCCXLVIII.

22 Août, 1780.

Je reçois votre lettre du 13 et 14. Je vous mandai dans ma dernière que je ne me portois pas bien, c'est encore pis aujourd'hui. Je n'ai point de fièvre, du moins on le juge ainsi, mais je suis d'une foiblesse et d'un abattement excessifs; ma voix est éteinte, je ne puis me soutenir sur mes jambes, je ne puis me donner aucun mouvement, j'ai le cœur enveloppé, j'ai de la peine à croire que cet état ne m'annonce une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée, et ne vous devant revoir de ma

vie, je n'ai rien à regretter. Les circonstances présentes font que je suis très-isolée, toutes mes connoissances sont dispersées. Votre cousin est abîmé dans son procès; il y a huit jours que je ne l'ai vu.

Pouvez-vous penser qu'il sache comment je me porte? Oh! il est bien simple qu'il ne s'en occupe pas, et je suis bien loin de lui en savoir mauvais gré; il s'agit aujourd'hui de toute sa fortune et de celle de son fils qu'il adore (1).

Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez, ne vous affligez point de mon état; nous étions presque perdus l'un pour l'autre, nous ne nous devions jamais revoir, vous me regretterez, parce qu'on est bien aise de se savoir aimé.

Peut-être que par la suite Wiart vous mandera de mes nouvelles, c'est une fatigue pour moi de dicter.

P.S.—Wiart ne vouloit point qu'une lettre, aussi triste fût envoyée, mais il n'a pu rien, gagner: il convient sans doute que Madame

(1) Relative to the affair mentioned in the letter of the 3d February of this year.

est fort foible, mais pas aussi malade qu'elle se le croit, il s'y mêle beaucoup de vapeur, et elle voit tout en noir. M. Bouvard vient de lui ordonner deux onces de casse, elle en a pris ce soir la moitié, et elle prendra l'autre moitié demain matin, elle vient de manger une bonne assiettée de potage et un petit biscuit, elle est plus forte que tantôt, elle étoit alors dans une mauvaise disposition quand elle a écrit.

Wiart aura soin de mettre un bulletin à chaque jour de poste, jusqu'à ce que la santé soit rétablie dans son état ordinaire.

AS the following Letters are all, or almost all, in answer to Letters of M. de Voltaire's to Mad. du Deffand, already published, the Editor has referred each Letter to the date of that to which it replies, and likewise to the Volume, and Page in Beaumarchais's Octavo Edition of Voltaire's Works, where the Letters referred to, are to be found.

LETTRES

DE MADAME

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

M. DE VOLTAIRE.

LETTRE I.

(*En réponse à une lettre du* 17 *Septembre, vol.* 56, *p.* 160.)

Paris, 1er. Octobre, 1759.

Je me plaignois à vous, Monsieur, de ce que je ne savois que lire; hé bien, le gouvernement y a pourvu; on vient de publier dix ou douze édits, qui font bien trois quarts d'heure de lecture; je ne vous en ferai pas le détail, ils ne taxent pas encore l'air que nous respirons; hors cela, je ne sache rien sur quoi ils ne portent. Malgré le profit immense que l'on accorde à ceux qui avanceront les sommes, on craint d'être dans l'impossibilité de les trouver; la vicissitude des choses de ce monde donne un peu de méfiance; ainsi, pour rassurer le public,

et lui démontrer combien on est content des talens du Contrôleur-Géneral (1); on vient de lui donner soixante mille livres de rente viagère, dont il y a vingt sur la tête de sa femme.

Quel conseil me donnez-vous? lire l'ancien Testament! c'est donc parce qu'on n'aura pas le moyen de faire le sien. Non, Monsieur, je ne ferai pas cette lecture, je m'en tiendrai au respect qu'elle mérite, et auquel il n'y a rien à ajouter; je suis surprise qu'on ose y penser. Savez-vous que je vous trouve encore bien jeune, rien n'est usé pour vous; mais bon! laissez-là les sots et leurs opinions, livrez-vous à vos talens, traitez des sujets agréables ou intéressans, vos voyages, vos sejours, vos observations, vos réflexions sur les mœurs, les usages, les portraits des personnages que vous avez vus, voilà ce qui me feroit grand plaisir. Vos jugemens sur les ouvrages seroient surtout ce qui me plairoit infiniment, parce que je sens et pense tout comme vous.

Il y a quelques années que j'eus des vapeurs affreuses, et dont le souvenir me donne encore de la terreur; rien ne pouvoit me tirer du néant

---

(1) Mr. Silhouette.

où mon âme étoit plongée que la lecture de vos ouvreges. J'ai beaucoup lu d'histoires, mais elles sont épuisées ; je n'ai point lu les de Thou, les Daniels, les Griffet, je crois tout cela ennuyeux ; je n'aime point à sentir que l'auteur que je lis songe à faire un livre, je veux imaginer qu'il cause avec moi. Sans la facilité tout ouvrage m'ennuye à la mort. Nos écrivains d'aujourd'hui ont des corps de fer, non pas en fait de santé, mais en fait de style.

Monsieur, vous n'avez point lu les romans Anglois, vous ne les mépriseriez pas si vous les connoissiez ; ils sont trop longs, je l'avoue, et vous faites un meilleur emploi du tems. La morale y est en action, et n'a jamais été traitée d'une manière plus intéressante. On meurt d'envie d'être parfait après cette lecture et l'on croit que rien n'est si aisé. Mais je m'aperçois que je suis bien impertinente de vous entretenir de tout ce que je pense ; ce seroit le moyen de vous degoûter bien vite d'une correspondence que mon cœur désire, et qui seroit un grand amusement pour moi auquel il faut vous prêter, si vous avez de la bonté et de l'humanité.

Le Président (*Hénault*) se porte assez bien, mais il devient bien sourd, ce qui, joint à l'âge qui avance, le rend souvent triste ; il est ce-

pendant encore quelquefois gaî, et alors il est cent fois de meilleure compagnie que ce qu'on appelle aujourd'hui la bonne compagnie. Il n'y a plus de gaîté, Monsieur, il n'y a plus de grâces, les sots sont plats et froids, ils ne sont point absurdes ni extravagans comme ils étoient autrefois ; les gens d'esprit sont pédans, corrects, sententieux ; il n'y a plus de goût non plus ; enfin il n'y a rien, les têtes sont vides, et l'on veut que les bourses le deviennent aussi. Oh! que vous êtes heureux d'être Voltaire; vous avez tous les bonheurs, les talens qui font l'occupation et la réputation, les richesses, qui font l'indépendance.

Je conçois le goût que vous avez pour les soins domestiques; il y a du plaisir à voir croître ses choux, est-ce que la basse-cour ne vous occupe pas? je l'aimerois; mais en verité en voilà assez, il ne faut pas mettre votre patience à bout.

Envoyez-moi, Monsieur, quelque brimborions, mais rien sur le prophètes; je tiens pour arrivé tout ce qu'ils ont prédit.

On vient de déclarer M. le Duc de Broglio Général de l'armée.

LETTRE II.

(13 *Octobre, vol.* 56. *p.* 178.)

Paris, 28 Octobre, 1759.

Votre dernière lettre, Monsieur, est divine; si vous m'en écriviez souvent de semblables, je serois la plus heureuse du monde, et je ne me plaindrois pas de manquer de lecture; savez-vous l'envie qu'elle ma donnée ainsi que votre parabole du Bramin? c'est de jeter au feu tous les immenses volumes de philosophie, excepté Montagne qui est le père à tretous; mais à mon avis, il a fait de sots et ennuyeux enfans.

Je lis l'histoire, parce qu'il faut savoir les faits jusqu'à un certain point, et puis parce qu'elle fait connoître les hommes; c'est la seule science qui excite ma curiosité, parce qu'on ne sauroit se passer de vivre avec eux.

Votre parabole du Bramin est charmante, c'est le résultat de toute la philosophie. Je ne sais lequel je préférerois, d'être le Bramin, ou d'être la vieille Indienne. Est-ce que vous croyez que les Capucins et les Religieuses

n'aient pas de grands chagrins? ils ne s'embarrassent pas, si vous voulez, de ce que c'est que leur âme, mais leur âme les tourmente. Toutes les conditions, toutes les espèces me paroissent également malheureuses depuis l'ange jusqu'à l'huître; le fâcheux, c'est d'être née, et l'on peut pourtant dire de ce malheureux là, que le remède est pire que le mal.

Je lirai ce que vous me marquez de la traduction de Lucrèce, mais je ne vous ferai point part de mes réflexions, ce seroit abuser de votre patience et me donner des airs *à la Praline* (1); (c'est une expression de Mad. de Luxembourg) je dois me borner à ne vous dire que ce qui peut vous exciter à me parler. Mais, Monsieur, si vous aviez autant de bonté que je voudrois, vous auriez un cahier de papier sur votre bureau, où vous écririez dans vos momens de loisir tout ce qui vous passeroit par la tête. Ce seroit un recueil de pensées, d'idées, de réflexions que vous n'auriez pas encore mis en ordre. C'est de toute vérité qu'il n'y a que votre esprit qui me satisfasse, parce qu'il n'y a que vous, en qui une qualité ne soit pas au

---

(1) The Duc de Praslin was remarkable for the haughtiness of his manner.

dépens d'une autre ; mais je ne veux pas vous louer vif.

Certainement je ne lirai point Rabelais ; pour l'Arioste je l'aime beaucoup, je l'ai toujours préféré au Tasse ; celui-ci me paroît une beauté plus languissante que touchante, plus gourmée que majestueuse, et puis je hais les diables, à la mort. Je ne saurois vous dire le plaisir que j'ai eu de trouver dans Candide tout le mal que vous dites de Milton ; j'ai cru avoir pensé tout cela, car je l'ai toujours eu en horreur. Enfin, quand je lis vos jugemens, sur quelque chose que ce puisse être, j'augmente de bonne opinion de moi-même, parce que les miens y sont absolument conformes. Je ne vous parle plus des romans Anglois, sûrement ils vous paroîtroient trop longs, il faut, peut-être, n'avoir rien à faire pour se plaire à cette lecture, mais je trouve que ce sont des traités de morale en actions, qui sont très-intéressans, et peuvent être fort utiles ; c'est Pamela, Claire, et Grandisson ; l'auteur est Richardson, il me paroît avoir bien de l'esprit.

Savez-vous, Monsieur, ce qui me prouve le plus la supériorité du vôtre, et ce qui fait que je vous trouve un grand philosophe, c'est que

vous êtes devenu riche. Tous ceux qui disent qu'on peut-être heureux et libre dans la pauvreté, sont des menteurs, des fous, et des sots.

Ne protégez point, je vous prie, nos projets de finances; non-seulement ils nous meneront à l'hôpital, mais ils diminuent les revenus du Roi. Depuis l'augmentation du tabac, et des ports de lettres on s'en aperçoit sensiblement, tout le monde se retranche. Il vient de paroître de nouveaux arrêts, qui ordonnent de porter au trésor royal tous les fonds destinés à rembourser les billets de loterie des Fermiers Généraux, etc. etc. etc. Enfin on n'a rien oublié de tout ce qui peut absolument détruire le crédit, aussi ne trouveroit-on pas aujourd'hui à emprunter un écu; nous verrons ce que fera le Parlement à sa rentrée.

Le Canada est pris; M. de Moncalme est tué; enfin la France est Mad. Job. Avez-vous des nouvelles de votre Roi de Prusse? je serois bien curieuse de voir les lettres que vous en recevez, je vous promets la plus grande fidélité. Adieu, Monsieur.

LETTRE III.

(18 *Février, vol.* 56. *p.* 242.)

Paris, 24 Mars, 1760.

Ce que vous appelez vos rogatons Monsieur, m'ont fait un grand plaisir; vous devriez bien m'envoyer des articles du dictionnaire de vos idées, cela seroit délicieux, et c'est cela qui me feroit penser. Vous devriez bien aussi un peu plus répondre aux questions que je vous fais; mais vous ne me croyez pas digne de votre confiance et vous avez tort; il n'y a peut-être personne au monde, pas même votre ami d'Argental, qui est plus votre prosélyte que moi, jugez, moyennant cela, l'estime que j'ai pour MM. de Pompignan. Je n'ai point lu le discours de l'Académie, je n'ai pu m'y résoudre; il suffit de l'ennui qu'on ne peut éviter, il est fou d'en aller chercher.

On nous donne des tragédies, des romans abominables, et qui ne laissent pas d'avoir des admirateurs. Le goût est perdu. J'aurois une grande joie de vous revoir, et j'aurois le courage de vous aller chercher, si je n'étois pas condamnée par le malheur de mon état à une

vie sédentaire. Je ne suis à mon aise que dans les lieux que je connois : j'ai un très-joli logement, fort commode, je ne sors que pour souper, je ne découche jamais, et je ne fais point de visites. Ma société n'est pas nombreuse, mais je suis persuadée qu'elle vous plaîroit, et que si vous étiez ici, vous en feriez la vôtre. J'ai vu pendant quelque tems plusieurs savans et gens de lettres ; je n'ai pas trouvé leur commerce délicieux. J'irois volontiers aux spectacles s'ils étoient bons, mais ils sont devenus abominables ; l'opéra est indigne, et la comédie ne vaut guères mieux, elle est fort peu au-dessus d'une troupe bourgeoise, et le jeu naturel que M. Diderot a prêché, a produit le bon effet de faire jouer Agripine avec le ton d'une harangère : ni Mademoiselle Clairon, ni M. Lekain ne sont de vrais acteurs, ils jouent tous d'après leur naturel, et leur état, et non pas d'après celui du personnage qu'ils représentent. Le comique vaut mieux : Mademoiselle Dangeville est excellente, et Préville charmant, quoiqu'un peu uniforme. Nous avons eu en dernier lieu une tragédie nouvelle ; *Spartacus,* de M. Saurin ; elle ne vaut pas la critique ; enfin, de tous nos acteurs nouveaux, en y comprenant M. de Pompignan,

c'est Châteaubrun (1), sans contredit, celui que j'aime le mieux ; s'il n'a pas plus de génie que les autres, du moins il a plus de bon sens, et un peu plus de goût.

Vous ne voulez donc point me dire si l'on fait une nouvelle édition de vos ouvrages. Vous m'allez trouver bien impertinente, mais je vous prie de corriger un vers de la Henriade, c'est dans le portrait de Catherine de Medicis :

Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe et peu de ses vertus.

Il me semble, qu'on ne dit point *posséder des défauts*.

Envoyez-moi quelques articles de votre dictionnaire, je vous le demande à deux genoux ; ayez soin de mon amusement ; je suis l'âme la plus délaissée du Purgatoire de ce monde-ci.

---

(1) Jean Baptiste Vivien de Châteaubrun was born at Angoulême, in the year 1686. Received a member of the French Academy in 1753, and died at Paris in 1775, at 89 years old.—His first tragedy of *Mahomet*, appeared in 1714, and some years after *Les Troyennes*, which had great success, and remained on the Theatre. The character of Andromaque in this tragedy, was one of the great parts of the celebrated Mademoiselle Gaussin.

Soyez persuadé que si je pouvois vous voir, je ferois volontiers cent lieues pour vous aller entendre. Souvenez-vous que je suis votre plus ancienne connoissance et les vieilles connoissances valent mieux que les nouveaux amis. Enfin, Monsieur, je voudrois vous persuader d'avoir beaucoup d'attentions pour moi, mais je crains de n'y pas réussir, j'aurois tout l'avantage et vous n'y en trouveriez aucun, si l'estime la plus parfaite et l'amitié le plus tendre que je vous ai vouée pour ma vie, ne pouvoient pas servir de compensation.

LETTRE IV.

Paris, 16 Avril, 1760.

Vous ne savez pas, Monsieur, pourquoi j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, c'est pour vous dire que je suis transportée de joie de ce que vous êtes en vie. Jamais on n'a été plus affligé que je le fus Samedi dernier à l'ouverture d'une lettre, où l'on m'apprenoit que vous étiez mort subitement; je fis un cri, j'eus un saisissement qui sont des preuves bien sûres de tout ce que je pense pour vous;

je fus dans ce moment aussi touchée, aussi pénétrée, qu'on le peut être de la perte de l'ami le plus intime avec qui l'on passe sa vie. A ce sentiment il s'en joignit mille autres ; tout me semble perdu pour notre nation, tout me parut rentrer dans le chaos, et je vis avec édification que cette nouvelle fit la même impression sur tout le monde ; je ne sais pas si vous avez des ennemis, des envieux, etc. mais je sais bien qu'à la nouvelle de votre mort vous n'aviez plus que des admirateurs ; chacun parla dans ce moment suivant sa conscience.

Mais savez-vous ce qui vous seroit arrivé si vous étiez mort ; vous auriez eu pour successeur l'Evêque de Limoges (1) ; il auroit été bien embarrassé de faire de vous un saint. Savez-vous ce qui vous arrivera, si vous ne m'écrivez pas, je vous tiendrai pour mort, et je ferai dire des messes pour le repos de votre âme dans tous les couvens des Jésuites ; je vous ferai louer, célébrer, canoniser par tous les Pompignans, je vous attribuerai tous les petits écrits que l'on débite dans les maisons

(1) L'Abbé de Coetlosquet.

sous votre nom, et je ne me révolterai plus, comme j'ai fait jusqu'à cette heure, que tous nos sophistes de philosophes prétendent faire cause commune avec vous : ces pauvres gens-là sont bien morts de leur vivant, et vous tout au contraire, vous vivez, et vivrez toujours après votre mort.

Vous êtes le plus ingrat et le plus indigne des hommes, si vous ne répondez point à l'amitié que j'ai pour vous, et si vous ne vous faites pas une obligation, et un plaisir d'avoir soin de mon amusement.

Tancrède, Julime, la vie du Czar, le recueil de vos idées, ne verrai-je rien de tout cela ?

LETTRE V.

(14 *Juillet*, *vol.* 56. *p.* 316.)

Paris, 5 Septembre, 1760.

J'ÉTOIS en colère contre vous, votre dernière lettre m'avoit déplu, vous m'y annonciez que vous ne m'enverriez plus rien, vous me reprochiez d'aimer Freron, vous me traitiez comme l'amie ou l'alliée des Pompignans et Pallisot ; j'en ai été indignée, et on le seroit à moins ;

mais faisons le paix, venez, que je vous embrasse.

Je fus avant-hier à la première représentation de Tancrède, j'y ai pleuré à chaudes larmes ; j'avois été quelques semaines auparavant à l'Ecossaise, qui m'avoit fait un plaisir extrême ; vous avez balayé notre théâtre de tous les marmousets d'auteurs qui l'avilissoient et le salissoient depuis deux ou trois ans. Je suis folle de vous, et eussiez-vous mille fois plus de tort avec moi, je vous aimerai toujours et n'admirerai que vous, je vous le déclare net ; je ne puis révérer de certaines choses que vous approuvez tant, je suis comme Mardochée :

Je n'ai devant Aman pu fléchir les genoux,
Ni lui rendre un honneur, que l'on ne doit qu'à vous.

J'entends par Aman, nombre d'auteurs que vous honorez de votre protection, et que je trouve fort ennuyeux et fort orgueilleux. Mademoiselle Clairon joue à ravir. Il y a un *hé bien mon père*, qui remue l'âme depuis le bout des pieds jusqu'à la pointe des cheveux.

Préville est charmant dans le rôle de Fripon, enfin vous m'avez fait rire et pleurer, ce qu'il y avoit long-tems qui ne m'étoit arrivé, et que

je n'espérois plus; je vous en fais mille et mille remercîmens. Je soupai hier avec Marmontel, je lui ai parlé de vous sans fin, sans cesse, il dit que vous vous portez à merveille, et que vous n'êtes point du tout changé; il n'en est pas ainsi de moi, mais si j'étois avec vous, je prendrois patience. Aurez-vous bien la cruauté de ne me rien envoyer? je ne me paye point de vos raisons, ce ne sont que des prétextes.

LETTRE VI.

(12 *Septembre, vol.* 56, *p.* 371.)

Paris, 20 Septembre, 1760.

Non, non, Monsieur, je ne suis pas un grand enfant, je suis une petite vieille qui ai tous les apanages de la vieillesse, excepté la mauvaise humeur. Je blâme M. de Voltaire quand il s'associe, ou plutôt se fait chef d'un parti qui n'a rien de commun avec lui qu'un seul article; car pour la morale, et les agrémens il n'y a nulle ressemblance, ni conformité; d'ailleurs si cela vous divertit, vous avez raison, n'en parlons plus.

Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous ne ré-

pondez jamais à ce que je vous écris? Je vous parle de votre tragédie, de votre comédie, vous ne daignez pas m'en dire un mot. J'ai lieu de croire que mes lettres vous ennuient, j'en serois fâchée, parce que les vôtres me font plaisir. J'attends avec impatience votre histoire du Czar, j'ai grand besoin de lecture qui m'amuse, je lis six ou sept heures par jour, ou par nuit, et j'ai tout épuisé. J'ai été très-contente de l'histoire des Stuarts (1), elle est un peu fatiguante, mais il y a des morceaux sublimes.

Si vous aviez de l'amitié pour moi, comme vous voulez m'en flatter, vous pourriez m'envoyer beaucoup de choses, j'en suis sûre, mais vous me traitez un peu comme une caillette.

Il arriva hier un courrier qui nous apporta la nouvelle d'un petit avantage que M. de Stainville a remporté sur le Prince Héréditaire, c'est être débredouillé.

Votre lettre au Roi de Pologne est imprimée, je ne crois pas que ce soit par l'ordre du frère Menou. Adieu, Monsieur, je vous

---

(1) Dr. Robertson's History of the Reign of Mary.

aime beaucoup, et je crois que vous ne m'aimez guères.

Le Président veut que je vous dise qu'il vous désapprouve infiniment de donner le premier tome de votre histoire du Czar avant le second; je crois effectivement qu'il n'a pas tort, mais si le second nous faisoit trop attendre le premier, ne suivez pas son conseil, je suis pressée de vivre.

LETTRE VII.

(19 *Août*, *vol.* 56. *p.* 172.)

Paris, 30 Septembre, 1763.

L'aveugle du Deffand, au soi-disant aveugle, mais très-clairvoyant Voltaire.

Je ne vous dirai point pourquoi j'ai tant tardé à vous répondre; si vous avez appris la mort de Mad. de Luynes (1), vous avez dû deviner quelles étoient mes raisons; vous en faire le détail seroit un grand ennui pour vous, et une grande fatigue pour moi. J'aime bien mieux vous raconter ce qui se passa l'autre jour chez

---

(1) Aunt to Mad. du Deffand.

le Roi de Pologne. La Reine y étoit, la cour étoit nombreuse, on parla de l'Instruction Pastorale de l'Evêque du Puy(2); on loua l'ouvrage, on exalta l'auteur. C'est un saint, disoit le Roi de Pologne; c'est un homme bien éloquent, disoit l'un; c'est un homme bien savant, disoit l'autre. Tout cela est vrai, dit M. le Prince de Beauvau, mais il n'aura jamais la célébrité de son frère (3).

Platon est revenu de la cour de Denis; il en dit des merveilles. Il prétend que ce n'est point à ses pieds qu'on doit chercher ses oreilles; enfin, il est comblé de gloire, en attendant qu'il soit vêtu de moire.

J'aimerois à la folie avoir une correspondance avec vous, si vous étiez bien aise d'en avoir avec moi, mais vous n'avez jamais rien à me dire; ce n'est que par le public que j'apprends ce que vous pensez, ce que vous dites, ce que vous faites; vous ne me jugez digne d'aucune confiance.

Laissons François II (4) tel qu'il est; c'est

---

(2) L'Abbé de Pompignan.
(3) Le Franc de Pompignan, whose celebrity was chiefly owing to the satires and epigrams of Voltaire.
(4) An historical tragedy, by the President Hénault.

un genre qu'il est difficile de perfectionner; il est plus court de ne pas l'admettre.

Oh ! M. de Voltaire, avez-vous lu M. Thomas ? Il devoit dire avant son discours : Allons, faquins, il vous faut du sublime! Je suis indignée de l'éloquence régnante, j'aime mieux le style des Halles. La pièce de Saurin(6) vient de tomber à plat.

Adieu, Monsieur, ne m'oubliez pas, et envoyez-moi quelque chose qui m'amuse, j'en ai besoin, je péris de langueur et d'ennui.

LETTRE VIII.

(7 *Mars, vol.* 56, *p.* 292.)

Paris, 14 Mars, 1764.

Je vous rends mille et mille grâces de vos *Manières*. Il n'y en a point de bonnes que vous n'ayez pour moi, excepté quand vous me demandez mon approbation; mais il faut bien vous pardonner quelques petites moqueries. Vous avez toute mon admiration, Monsieur, et vous ne la devez point à la prévention. Je

---

(6) Spartacus.

vous dois le peu de goût que j'ai; vous êtes pour moi la pierre de touche; tout ce qui s'éloigne de votre *manière* me paroît mauvais, jugez de ce qui me paroît bon aujourd'hui, où tout est cynique ou pédant; nulle grâce, nulle facilité, point d'imagination, tout est à la glace; de la hardiesse sans force, de la licence sans gaîté; point de talent, beaucoup de présomption, voilà le tableau du moment présent.

Vous êtes charmant dans tous les genres! pourquoi abandonnez-vous celui des fables? Permettez que je vous donne un sujet.

Il y avoit un Lion à Chantilly à qui on jetoit tous le sroquets qu'on auroit jetés dans la rivière; il les étrangloit tous. Une seule petite chienne, qui se trouva pleine, eut grâces devant ses yeux; il la lécha, la caressa, lui fit part de sa nourriture; elle accoucha, il ne fait aucune mal à toute sa petite famille, et je ne sais ce qu'elle devint, mais il arriva un jour que des Mâtins vinrent aboyer le Lion à la grille de sa loge. La petite chienne se joignit à eux et aboya, et lui tira les oreilles; la punition fut prompte, il l'étrangla, mais le repentir suivit de près; il ne la mangea point, il se coucha auprès d'elle, et parut pénétré de la plus grande tristesse; on espéra qu'une inclination nouvelle

pourroit le consoler; on se trompa, il étrangla sans miséricorde tous les chiens qu'on lui donna.

Ne vous paroît-il pas qu'on peut tirer beaucoup de morale de ce fait (qui est de la plus grande vérité) sur l'ingratitude, sur le besoin que l'on a d'aimer, ou du moins d'avoir de la société. Le regret qu'a le Lion d'avoir puni on amie, quoiqu'ingrate, vous fournira sûrement beaucoup d'idées.

On trouve Mad. de Pompadour beaucoup mieux, mais sa maladie n'est pas prête d'être finie, et je n'ose pas prendre beaucoup d'espérance; je crois que sa perte seroit un fort grand malheur; en mon particulier elle m'affligeroit beaucoup, non par aucune raison qui me soit directe, mais par rapport à des gens que j'aime beaucoup; et puis qu'est-ce qui arriveroit de tout ceci?

Ah! j'oubliois de vous dire que je suis furieuse de ce qui vient d'arriver; on a imprimé, sans mon consentement, à mon insu, la lettre que vous m'avez écrite avant la dernière (1). Heureusement on a retranché le nom de la

(1) See Voltaire's works, vol. 58, p. 228.

Reine, mais Moncrif y est tout de son long. Cette aventure me rendra sage, et je vous promets bien, que tout ce que vous m'écrirez, et tout ce que vous m'enverrez, ne sortira jamais de mes mains, et que je mettrai bon ordre pour qu'on n'en puisse jamais prendre de copie, ni même qu'on l'apprenne par cœur, parce que je ne les lirai point à ceux qui ont ce talent-là.

Adieu, Monsieur, aimez-moi un peu, c'est justice, c'est reconnoissance, vous aimant, je vous jure, très-tendrement.

LETTRE IX.

(21 *Mars, vol.* 58, *p.* 806.)

2 Mai, 1764.

Je ne me flatte pas, Monsieur, que vous vous soyez aperçu du temps qu'il y a que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, mais si par hasard vous l'avez remarqué, il faut que vous en sachiez la cause. Premièrement, le Président a été malade et m'a donné beaucoup d'inquiétude; ensuite la maladie, et la mort de Mad. de Pompadour, qui m'ont occupée et intéressée autant que tant d'autres à qui cela ne faisoit rien, et

puis des peines, et des embarras domestiques qui ont troublé mon foible génie. Je voulois attendre à être un peu plus calme, pour pouvoir causer avec vous.

Votre dernière lettre (dont vous ne vous souvenez sûrement pas) est charmante; vous me dites que vous voulez que je vous fasse part de mes réflexions. Ah! Monsieur, que me demandez-vous? Elles se bornent à une seule, elle est bien triste, c'est qu'il n'y a, à le bien prendre, qu'un seul malheur dans la vie, qui est celui d'être né. Il n'y a aucun état, tel qu'il puisse être, qui me paroisse préférable au néant. Et vous-même, qui êtes M. de Voltaire, nom qui renferme tous les genres de bonheur, réputation, considération, célébrité, tous les préservatifs contre l'ennui, trouvant en vous toutes sortes de ressources, une philosophie bien entendue, qui vous a fait prévoir que le bien étoit nécessaire dans la vieillesse; eh bien, Monsieur, malgré tous les avantages, il vaudroit mieux n'être pas né, par la raison qu'il faut mourir, qu'on en a la certitude, et que la nature y répugne si fort, que tous les hommes sont comme le bucheron.

Vous voyez combien j'ai l'âme triste, et que je prends bien mal mon tems pour vous écrire;

mais, Monsieur, consolez-moi, écartez les vapeurs noires qui m'environnent.

Je viens de lire une histoire d'Ecosse qui n'est pour ainsi dire, que la vie de Marie Stuart; elle a mis le comble à ma tristesse; j'espère que votre Corneille me tirera de cet état. Je n ai encore lu que l'épître à l'Académie et la préface; on est tout étonné, en lisant ce que vous écrivez, que tout le monde n'écrit pas bien; il semble qu'il n'y a rien de si facile que d'écrire comme vous, et cependant personne au monde n'en approche; il n'y a que Ciceron qui, après vous, est tout ce que j'aime le mieux.

Adieu, Monsieur, je me sens indigne de vous occuper plus long-tems.

LETTRE X.

(9 *Mai*, *vol.* 58, *p.* 343.)

Paris, 16 Mai, 1764.

Je suis ravie, Monsieur, que *l'honneur* vous déplaise, il y a long-tems qu'il me choque, il refroidit, il nuit à la familiarité et ôte l'air de vérité. Je proposai, il y a quelque tems, à

une personne de mes amies, de le bannir de notre correspondance, elle me répondit: *Faisons plus que François Ier, perdons jusqu'à l'honneur.*

Vous avez bien mal lu ma dernière lettre, puisque vous avez compris que j'étois en liaison avec Mad. de Pompadour. Je vous mandois "que j'avois été fort occupée de sa maladie et "de sa mort, et que je m'y intéressois autant "que tant d'autres à qui cela ne faisoit rien."

Jamais je ne l'avois vue ni rencontrée, mais je lui avois cependant de l'obligation, et par rapport à mes amis j'appréhendois fort sa perte; il n'y a pas d'apparence jusqu'à présent qu'elle produise aucun changement dans leur situation (1). Voilà M. d'Alby, Archevêque de Cambray (2). Voilà des Dames qui suivent le Roi à son premier voyage de St. Hubert, et ce sont Mesdames de Mirepoix, de Grammont et d'Egvilly (3). Je me chargerois volontiers de vous mander ces sortes de nouvelles si je

---

(1) She means in that of the Duc de Choiseul, who was made Secretary of State for Foreign Affairs, by the influence, as was supposed, of Mad. de Pompadour.

(2) L'Abbé de Choiseul, brother to the Duc de Choiseul, first Bishop of Evreux, then Archbishop of Alby.

(3) La Marquise d'Egvilly, née Durfort.

croyois qu'elles vous fissent plaisir, et que vous n'eussiez pas de meilleures correspondances que moi.

Un autre article de ma lettre que vous avez encore mal entendu c'est que je vous disois que le plus grand de tous les malheurs étoit d'être né. Je suis persuadée de cette vérité, et qu'elle n'est pas particulière à Judas, Job et moi; mais à vous, mais à feu Mad. de Pompadour, à tout ce qui a été, à tout ce qui est, et à tout ce qui sera. Vivre sans aimer la vie ne fait pas désirer sa fin, et même ne diminue guères la crainte de la perdre; ceux de qui la vie est heureuse ont un point de vue bien triste, ils ont la certitude qu'elle finira. Tout cela sont des réflexions bien oiseuses, mais il est certain que si nous n'avions pas de plaisir il y a cent ans, nous n'avions ni peine ni chagrins; et des vingt-quatre heures de la journée, celles où l'on dort me paroissent les plus heureuses. Vous ne savez point, et vous ne pouvez savoir par vous-même, quel est l'état de ceux qui pensent, qui réfléchissent, qui ont quelque activité, et qui sont en même tems sans talent, sans passion, sans occupation, sans dissipation; qui ont eu des amis, qui les ont perdus sans pouvoir les remplacer; joignez à cela de la

délicatesse dans le goût, un peu de discernement, beaucoup d'amour pour la vérité ; crevez les yeux à ces gens-là, et placez-les au milieu de Paris, de Pekin, enfin, où vous voudrez, et je vous soutiendrai qu'il seroit heureux pour eux de n'être pas né. L'exemple que vous me donnez de votre jeune homme est singulier ; mais tous les maux physiques, quelque grands qu'ils soient (excepté les douleurs) attristent et abattent moins l'âme, que le chagrins que nous causent le commerce, et la société des hommes. Votre jeune homme est avec vous, sans doute, qu'il vous aime; vous lui rendez des soins, vous lui marquez de l'intérêt, il n'est point abandonné à lui-même, je comprends qu'il peut être heureux. Je vous surprendrois, si je vous avouois que de toutes mes peines mon aveuglement, et ma vieillesse sont les moindres. Vous conclurez, peut-être, de là, que je n'ai pas une bonne tête, mais ne me dites point que c'est ma faute, si vous ne voulez pas vous contredire vous-même. Vous m'avez écrit, dans une de vos dernières lettres, que nous n'étions pas plus maîtres de nos affections, de nos sentimens, de nos actions, de notre maintien, de notre marches, que de nos rêves. Vous avez bien raison, et rien n'est si vrai : que conclure de tout

cela ? rien, et mille fois rien ; il faut finir sa carrière en végétant le plus qu'il est possible.

Une seule chose me fait plaisir, c'est de vous lire. Si j'étois avec vous, j'aurois l'audace de vous faire quelque représentation sur quelques vues de vos critiques sur Corneille. Je les trouve presque toutes fort judicieuses ; mais il y en a une dans les Horaces à laquelle je ne saurois souscrire ; mais vous vous moqueriez de moi, si j'entreprenois une dissertation.

Ayez bien soin de votre santé, vous adoucissez mes malheurs par l'assurance que vous me donnez de votre amitié, et par le plaisir que me font vos lettres.

LETTRE XI.

(24 *Mai*, *vol.* 58. *p.* 362.)

Paris, Lundi, 29 Mai, 1764.

Non, Monsieur, je ne préférerois pas la pensée à la lumière, les yeux de l'âme à ceux du corps. Je consentirois bien plutôt à un aveuglement total. Toutes mes observations me font juger, que moins on pense, moins on réfléchit, plus on est heureux ; je le sais même par expérience. Quand on a eu une

grande maladie, qu'on a souffert de grandes douleurs, l'état où l'on se trouve dans la convalescence est un état très-heureux; on ne désire rien, on n'a nulle activité, le repos seul est nécessaire. Je me suis trouvée dans cette situation, j'en sentois tout le prix, et j'aurois voulu y rester toute ma vie. Tous les raisonnemens que vous me faites sont excellens, il n'y a pas un mot qui ne soit de la plus grande vérité. Il faut se résigner à suivre notre destination dans l'ordre général, et songer, comme vous dites, que le rôle que nous y jouons ne dure que quelques minutes. Si l'on n'avoit qu'à se défendre de la superstition, pour se mettre au-dessus de tout, on seroit bien heureux, mais il faut vivre avec les hommes; on en veut être considéré; on désire de trouver en eux du bon sens, de la justice, de la bienveillance, de la franchise, et l'on ne trouve que tous les défauts, et les vices contraires. Vous ne pouvez jamais connoître le malheur, et comme je vous l'ai déjà dit, quand on a beaucoup d'esprit et de talent, on doit trouver en soi de grandes ressources. Il faut être Voltaire, ou végéter. Quel plaisir pourrois-je trouver à mettre mes pensées par écrit? Elles ne servent qu'à me tourmenter, et cela satis-

feroit peu ma vanité. Allez, Monsieur, croyez-moi, je suis abandonnée de Dieu, et des médecins, mais cependant ne m'abandonnez pas. Vos lettres me font un plaisir infini, vous avez une âme sensible, vous ne dites point des choses vagues; le moment où je reçois vos lettres, celui où j'y réponds, me consolent, m'occupent, et même m'encouragent. Si j'étois plus jeune, je chercherois peut-être à me rapprocher de vous; rien ne m'attache dans ce pays-ci, et la société où je me trouve engagée me feroit dire, ce que M. de la Rochefoucault dit de la cour: *elle ne rend pas heureux, mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.*

Je n'attribue pas mes peines et mes chagrins à tout ce qui m'environne, je sais que c'est presque toujours notre caractère qui contribue le plus à notre bonheur, mais comme vous savez, nous l'avons reçu de la nature. Que conclure de tout cela? c'est qu'il faut se soumettre. Il n'y auroit qu'un remède, ce seroit d'avoir un ami à qui l'on pourroit dire:

"Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis."

Je n'en suis pas là, mais bien à dire sans cesse:

"Sans toi tout homme est seul."

Finissons, Monsieur, cette triste élégie, qui est cent fois plus triste, et plus ennuyeuse que celles d'Ovide.

Vous voulez que je vous dise mon sentiment sur vòtre Corneille, c'est certainement vous moquer de moi. Si je vous voyois, je hasarderois peut-être de vous obéir, mais comment aurois-je la témérité de vous critiquer par écrit? Il faut que vous réitériez encore cet ordre pour que j'y puisse consentir. Je vous dirai seulement que vous êtes cause que je relis toutes les pièces de Corneille, je n'en suis encore qu'à Héraclius; je suis enchantée de la sublimité de son génie, et dans le plus grand étonnement qu'on puisse être en même-tems si dépourvu de goût. Ce ne sont point les choses basses, et familières qui me surprennent, et qui me choquent, je les attribue au peu de connoissances qu'il avoit du monde, et de ses usages; mais c'est la manière dont il tourne et retourne la même pensée, qui est bien contraire au génie, et qui est presque toujours la marque d'un petit esprit. Vous devriez bien m'envoyer toutes les choses que vous faites, je ne les ai jamais qu'après tout le monde.

Vous savez toutes nos nouvelles. La mort

de M. de Luxembourg (1) ma fort occupée; Mad. de Luxembourg est très-affligée. Je serois bien aise de lui pouvoir montrer quelques lignes de vous, qui lui marquât l'intérêt que vous prenez à sa situation, et que vous partagez mes regrets; persuadez-vous que vous êtes destiné à me donner de la considération, à me marquer de l'amitié et à adoucir mes peines. Pour moi, je sens, Monsieur, que de toute éternité je devois naître pour vous révérer, et pour vous aimer.

M. le Cardinal de Bernis a l'archevêché d'Alby. Le Curé de St. Sulpice a donné sa démission, moyennant quinze mille livres de rente; c'est un Monsieur Noguet, son Vicaire, qui le remplace (2).

---

(1) The Maréchal Duc de Luxembourg, husband to the Maréchale de Luxembourg, so often mentioned in Mad. du Deffand's letters.

(2) This arrangement did not take place.

LETTRE XII.

(4 *Juin, vol.* 58. *p.* 374.)

Paris, 17 Juin, 1764.

Mon secrétaire a recouvré la vue, et je ne perds pas un moment à reprendre notre correspondance. Ne parlons plus de bonheur, c'est la pierre philosophale qui ruine ceux qui la cherchent. On ne se rend point heureux par système, il n'y a de bonnes recettes pour le trouver, que celles d'une de mes grandes tantes de prendre le tems comme il vient, et les gens comme ils sont; j'y ajouterois encore une chose qui me semble plus nécessaire: être bien avec soi-même.

Ah! si vous étiez ici, je vous prendrois bien en effet pour mon directeur, mais vous n'y consentiriez pas, je vous ennuierois trop. Vous avez dit quelque part que tous les genres pouvoient être bons, excepté l'ennuyeux, et c'est celui auquel je m'adonne, je me flatte que vous croyez bien que ce n'est pas par choix.

Nous allons revoir M. d'Argenson (1), on

(1) Le Comte d'Argenson, who had been Minister at War; he was disgraced in the year 1757, and had been

lui a envoyé hier la permission de revenir pour vaquer aux affaires que lui occasionne le testament de feue sa femme, et pour se trouver aux couches de Mad. de Voyer. C'est une grande joie pour le Président ; sa tête rajeunit tous les jours, mais ses jambes n'en font pas de même, elles sont fort à plaindre de tout le chemin que leur fait faire la tête qui les gouverne. Vous n'avez su ce que vous disiez quand vous avez écrit : *qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tous les malheurs.* Ah ! le Président vous en donneroit le démenti. Ce n'est pas que je le croie exempt de peines et de chagrins, mais ce sont de ceux que l'on a dans la jeunesse ; il est toujours dehors, il ne rentre jamais en lui-même. Je vous crois pourtant encore plus heureux que lui, je préfèrerois vos occupations, à ses dissipations.

Je comprends le plaisir que vous donne l'agriculture. Si je n'étois pas aveugle, je voudrois avoir une campagne où il y eût un potager,

---

exiled to his country house, aux Ormes in Poitou.—He was brother to the Marquis d'Argenson, who had been Minister for Foreign Affairs, and died in 1756.

une basse-cour; j'ai toujours eu du goût pour tout cela. J'aimois aussi l'ouvrage, je ne haïssois pas le jeu; tout cela me manque; il ne me reste que la conversation. Avec qui la faire? y a-t-il rien de plus triste?

Je viens de relire Héraclius, j'approuve toutes vos critiques; mais malgré cela cette pièce fait un grand effet sur le théâtre; c'est comme ces statues qui sont faites pour le cintre, et non pour le paroi: je conviens qu'il y a des défauts considérables, qui choquent à la lecture, et qui échappent à la représentation; cela n'excuse pas les fautes, il faut les faire sentir, et la critique est très-nécessaire pour maintenir le goût. Ce que j'ai pris la liberté de condamner, c'est ce que vous dites dans les Horaces sur le monologue de Camille, qui précède sa scène avec Horace. Vous trouvez qu'il n'est pas naturel qu'elle excite sa fureur, en se rappelant tout ce qui peut l'augmenter. J'ai prêté ce volume-là, et j'en suis fâchée, parce que je vous dirois bien plus clairement le jugement que j'en ai porté. En général je trouve que Corneille démêle avec beaucoup de justesse, et exprime avec beaucoup de force les grandes passions, et tous leurs différens

mouvemens ; il est incompréhensible qu'un génie aussi sublime soit si dépourvu de goût.

Avez-vous lu la dernière lettre de Rousseau, où il parle de M. de Luxembourg ? J'ai fait lire à Mad. de Luxembourg, ce que vous m'avez écrit pour elle, cela a été reçu *cosi, cosi ;* vous êtes, dit-elle, le plus grand ennemi de Jean-Jacques, et elle se pique d'un grand amour pour lui. On vient de donner le recueil de ses ouvrages en huit volumes ; je ne ferai point cette emplette, il applique sans instruire, et l'utilité de tout ce qu'il dit est, zéro.

Je suis accablée de la chaleur, ce qui me rend beaucoup plus bête qu'à l'ordinaire. Ne vous dégoûtez point de moi, pensez à mon état, et tâchez de l'adoucir en m'écrivant très-souvent.

LETTRE XIII.

(22 *Avril, vol.* 58. *p.* 330.)

Paris, 25 Juin, 1764.

Vous êtes bien récalcitrant, de refuser de voir Mad. de Jaucourt, la petite-fille de Mad.

Harenc (1), la meilleure de mes amies, qui m'avoit priée d'obtenir cette faveur. Comme je ne veux point vous tromper, je ne vous dirai point ce qu'elle pense de St. Augustin, et de Calvin ; mais j'ai peine à croire qu'elle ne les sacrifiât pas volontiers au plaisir de passer une journée chez vous. Ah ! vous la verrez, j'en suis sûre ; vous ne voudriez pas que je vous eusse sollicité en vain ; elle a assez d'esprit pour être charmée de vous, et sûrement assez de vanité pour se faire un grand honneur de vous avoir vu ; après ceci je ne vous en parlerai plus.

J'ai vu un homme qui est bien content d'une visite qu'il vous a rendue à Ferney ; c'est Milord Holderness ; il dit que vous n'avez que vingt-cinq ans, que vous êtes gai, vif, animé abondant, enfin que vous l'avez charmé. Je charmerai ce soir M. Hume, en lui lisant votre lettre ; vous êtes content de ses ouvrages, vous le seriez de sa personne ; il est gai, simple et bon. Les esprits Anglois valent mieux que les nôtres, c'est bien mon avis ; je ne leur trouve point le ton dogmatique, impératif, ils disent

---

(1) The same Madame de Harenc, so often mentioned in Marmontel's mémoires.

des vérités plus fortes que nous n'en disons, mais ce n'est pas pour se distinguer, pour donner le ton, pour être célèbres. Nos auteurs révoltent par leur orgueil, leurs bravades, et quoique presque tout ce qu'ils disent soit vrai, on est choqué de la manière, qui sent moins la liberté que la licence, et puis ils tombent souvent dans le paradoxe, et dans les sophismes, et c'est mon horreur. Jean-Jacques m'est antipathique, il remettroit tout dans le chaos, je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son Emilie, rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son Héloïse, et rien de plus ennuyeux, et de plus obscur que son Contrat Social.

J'aime beaucoup ce que vous dites sur nos historiens; qu'est-ce que l'histoire, si elle n'a pas l'air de la plus grande vérité? mais quoique l'esprit philosophique soit bon à tout, et partout, je n'aime pas qu'on le fasse trop sentir dans l'histoire, cela peut rendre les faits suspects, et faire penser que l'historien les ajuste à ses systèmes.

Convenez, Monsieur de Voltaire, que j'abuse bien de l'ordre que vous m'avez donné de vous communiquer toutes mes pensées, et que je suis bien sotte de vous obéir. Je ne sais pas

écrire, je n'ai pas l'abondance des mots qui est nécessaire pour bien s'exprimer. Je crois bien que cela peut venir du peu de force, et de profondeur de mes idées, qui tiennent de ma complexion qui est fort foible, et sur laquelle les bonnes ou mauvaises digestions font un très-grand effet, et font que je suis affectée tout différemment d'un jour à l'autre.

Oui, si vous étiez ici, vous seriez mon directeur, je ne trouve que vous qui soit digne de l'être, parce que je ne trouve que vous qui touchiez toujours droit au but, tous les autres sont en deça, ou par-delà.

A propos, il y a, à ce qu'on dit, dans votre dernière lettre deux lignes de votre main; voilà donc comme vous êtes aveugle; je suis ravie que vous ne soyez point mon confrère, et qu'aucune lumière ne vous soit refusée. Communiquez-moi toutes celles dont je suis susceptible, et ne m'abandonnez point dans le chaos où je suis condamnée.

LETTRE XIV.

(1er. *Juillet, vol.* 58. *p.* 399.)

Paris, 18 Juillet, 1764.

Vous vous trouvez peut-être fort bien de l'interruption de notre correspondance, mais ne m'en faites jamais l'aveu, je vous prie. Je n'ai point de plus sensible plaisir que de recevoir de vos lettres, ni d'occupations plus agréables que d'y répondre, je sais bien que le marché n'est point égal entre nous, mais qu'est ce que cela fait? ce n'est point à vous à compter ric à ric.

Je vous en demande très-humblement pardon, mais je vous trouve un peu injuste sur Corneille. Je conviens de tous les défauts que vous lui reprochez, excepté quand vous dites qu'il ne peint jamais la nature. Convenez du moins qu'il la peint suivant ce que l'éducation, et les mœurs du pays peuvent l'embellir, ou la défigurer, et qu'il n'y a point l'uniformité dans ses personnages qu'on trouve dans presque toutes les pièces de Racine. Cornelie est plus grande que nature, j'en conviens, mais telles étoient les Romaines, et presque

toutes les grandes actions des Romains étoient le résultat de sentiment, et de raisonnement qui s'éloignoient du vrai. Il n'y a peut-être que l'amour qui soit une passion naturelle, et c'est presque la seule que Racine ait peinte et rendue, et presque toujours à la manière Françoise. Son style est enchanteur et continument admirable. Corneille n'a, comme vous dites, que des éclairs, mais qui enlèvent, et qui font que malgré l'énormité de ses défauts, on a pour lui du respect, et de la vénération. Il faut être bien téméraire pour oser vous dire si librement son avis. Mais permettez-moi de n'en pas rester là, et souffrez que je vous juge ainsi que ces deux grands hommes. Vous avez la variété de Corneille, l'excellence du goût de Racine, et un style qui vous rend préférable à tous les deux, parce qu'il n'est ni empoulé, ni sophistiqué, ni monotone, enfin vous êtes pour moi ce qu'étoit pour l'Abbé Pellegrin sa Peloppée (1).

Adieu, Monsieur; soyez persuadé que personne n'est à vous aussi parfaitement que moi.

---

(1) A tragedy, by a voluminous writer of verses, on whose merits the public and himself differed entirely.

LETTRE XV.

(31 *Août, vol.* 58. *p.* 435.)

Paris, 10 Septembre, 1764.

M. D'ARGENSON arriva ici, le 12 de Juillet, à demi mort, une fièvre lente, la poitrine affectée ; son état empiroit tous les jours, mais insensiblement ; le 22 du mois dernier on s'aperçut qu'il étoit à l'extrémité, on envoya chercher le Curé qui resta avec lui jusqu'à cinq heures du soir qu'il mourut. De toutes les pratiques accoutumées, il ne fut question que de l'Extrême-Onction, on n'a pu savoir ce qu'il pensoit, n'ayant point parlé, ainsi on en peut porter tel jugement que l'on voudra. Le Président de Montesquieu fit tout ce qu'on a coutume de faire, et dit tout ce qu'on voulut lui faire dire. Je trouve que la manière dont on meurt ne prouve pas grand'chose, et ne peut être une autorité ni pour, ni contre ; un tour d'imagination en décide, et bien sot est celui qui se contraint dans ces derniers momens. N'écrivez-vous point au Président ? M. d'Argenson lui a laissé un manuscrit des lettres d'Henri IV ; il a reçu des complimens de tout le monde.

Vous n'aurez que cela de moi aujourd'hui, un autre jour nous philosopherons.

LETTRE XVI.

(16 *Octobre, vol.* 59. *p.* 189.)

Paris, Samedi, 26 Octobre, 1765.

M. de Florian a pris la peine de m'apporter lui-même le paquet dont vous l'aviez chargé. Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai eu; mais comme il est écrit que je ne saurois avoir de joie parfaite, il se trouve qu'il manque à la lettre sur Mademoiselle Lenclos, depuis la page 12 jusqu'à la page 61 inclusivement. Voyez quel malheur! si vous ne réparez pas cet accident, je serai au désespoir. J'ai fait cent mille questions à M. de Florian, mais j'en ai beaucoup encore à lui faire; j'ai obtenu de lui et de Mad. votre nièce qu'ils souperont Jeudi chez moi; j'ai déjà l'honneur de connoître un peu Mad. de Florian; j'entrerai dans les plus grands détails avec elle; je veux savoir tout ce que vous faites; c'est être en quelque sorte avec ses amis, que de pouvoir les suivre en idée. Je ne sors point d'étonnement de tout ce que je sais de vous; vous renversez toutes mes opinions sur la philosophie, j'avois cru, jusqu'à présent, qu'elle consistoit à détruire

toutes les passions, vous me faites penser aujourd'hui qu'il faut les avoir toutes, et qu'il ne s'agit que de bien choisir leurs objets. Vous êtes un être bien singulier et tel qu'il n'y en a jamais eu de semblable. Je me rappelle le tems de notre première connoissance, dont il y a en vérité près de cinquante ans. Tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez vu, tout ce qui vous est arrivé, feroit une vie assez remplie pour deux ou trois cents hommes.

Vous me priez de ne point attaquer votre livrée, je serois bien fâchée d'avoir rien à démêler avec elle, elle a tous les attributs de celle des grands seigneurs; elle me fait souvent souvenir d'une chanson que Mad. la Duchesse du Maine avoit faite sur un intendant de M. le Duc du Maine, qui dans ses audiences affectoit toutes les manières de son maître. Cette chanson finissoit ainsi:

"Chacun dit, connoissant Brian, la faridondaine, etc
"Voilà Monseigneur travesti, biribi, etc."

J'étois bien persuadée que vous seriez content du Chevalier Macdonald (1). Il m'écrit

---

(1) Sir James Macdonald, elder brother of the present Chief Baron of the Exchequer.—He died at Rome in the

qu'il est émerveillé de vous. Vous ne me dites rien de M. Craufurd (2); est-ce que vous ne lui trouvez pas bien de l'esprit? Il a une santé déplorable et qui m'inquiète; je l'aime beaucoup, et c'est un de vos plus grands admirateurs. J'ai été fort aise de ce que vous m'avez écrit sur le Président, il y a été extrêmement sensible; sa santé est très-bonne; il voit pour moi, j'entends pour lui, et nous traînons notre misérable vieillesse tandis que la votre paroît vous soutenir.

Adieu, Monsieur. Envoyez-moi ce qui me manque sur la lettre de Mademoiselle Lenclos. Soyez persuadé que je ne laisserai prendre aucune copie de vos lettres, mon secrétaire est de la plus exacte fidélité. Ecrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, je voudrois devoir vos soins à votre amitié, que je les doive du moins à vos vertus.

---

following year, much regretted as a young man of uncommon accomplishments and great promise.

(2) John Craufurd, of Auchinames, in Scotland.

LETTRE XVII.

28 Décembre, 1765.

La lettre que je vous envoie (1) m'a bien étonnée, j'imagine qu'elle vous fera le même effet. Le style, la justesse, le goût, tout cela fait-il deviner un octogénaire? Un homme de trente ans écriroit-il avec plus de force, d'élégance et de délicatesse? La première partie surtout m'a charmée; la dernière sent un peu plus l'âge mûr, j'en conviens; mais, Monsieur de Voltaire, amant déclaré de la vérité, dites-moi de bonne foi, l'avez-vous trouvée? vous combattez et détruisez toutes les erreurs, mais que mettez-vous à leur place? Existe-t-il quelque chose de réel? Tout n'est-il pas illusion? Fontenelle a dit, il est des hochets pour tout âge. Il me semble que j'ai sur tout cela les plus belles pensées du monde, mais je devien-

(1) A Letter from the Président Hénault, which seems so well to deserve not only the eulogy which Mad. du Deffand passes upon its style and taste, but still higher praise for the truth and excellence of its principles, that the Editor has thought proper to subjoin it.

drois ridicule à montrer au doigt, si je faisois la philosophe avec vous; il vous seroit trop aisé de me confondre, et de m'ôter toute réplique. Je me souviens que dans ma jeunesse, étant au couvent, Mad. de Luynes m'envoya le Père Massillon; mon génie trembla devant le sien, ce ne fut pas à la force de ses raisons que je me soumis, mais à l'importance du raisonneur. Tous discours sur certaine matière me paroissent inutiles; le peuple ne les entend point, la jeunesse ne s'en soucie guères, les gens d'esprit n'en ont pas besoin, et peut-on se soucier d'éclairer les sots? Que chacun pense, et vive à sa guise, et laissons chacun voir par ses lunettes; ne nous flattons jamais d'établir la tolérance; les persécutés la prêcheront toujours, et s'ils cessoient de l'être, ils ne l'exerceroient pas. Quelque opinion qu'aient les hommes, ils y veulent soumettre tout le monde.

Tout ce que vous écrivez a un charme qui séduit et entraîne, mais je regrette toujours de vous voir occupé de certains sujets, que je voudrois qu'on respectât assez pour n'en jamais parler, et même pour n'y jamais penser.

Savez-vous que Jean-Jacques est ici? M. Hume lui a ménagé un établissement en

Angleterre, il doit l'y conduire ces jours ci. Plusieurs personnes s'empressent à lui rendre des soins, et à l'honorer, dans l'espérance de participer un peu à sa célébrité. Pour moi qui n'ai point d'ambition, je me borne à avoir quelques-uns de ses livres sur mes tablettes, dont il y a une partie que je n'ai point lue, et une autre que je ne relirai jamais. Je vous envoie une plaisanterie d'un de mes amis (2), je vous le nomerai s'il y consent, je lui en demanderai la permission avant que de fermer cette lettre.

Adieu, Monsieur; votre amitié, votre correspondance est ce qui m'attache le plus à la vie, c'est le seul plaisir qui me reste.

M. le Président Hénault, à M. de Voltaire.

28 Décembre, 1765.

Je ne saurois me faire un mérite, mon cher confrère, de vous avoir admiré dans le premier moment (3); ce premier moment a eu un éclat qui n'a fait qu'augmenter, et chargé d'une

(2) Mr. Walpole's Letter to J. J. Rousseau, in the name of the King of Prussia.

(3) The first representation of Adélaïde de Guesclin.

grande réputation, vous l'avez soutenue ; digne de vos modèles, vous les avez souvent égalés ; plein de ressources, vous ne vous êtes jamais ressemblé ; vous n'avez point passé par les mêmes sillières dont Racine ne s'est point assez garanti ; ce ne sont plus des parties quarrées que l'on retrouve trop souvent ; si vous en exceptez Mithridate, Iphigénie, Britannicus et Athalie, il y a toujours deux maîtresses et deux rivaux. A Dieu ne plaise que j'attaque cet homme immortel, que j'admire bien sincèrement, et qui vous a formé, quelquefois à la vérité, comme Pélée fut le père d'Achille. Notre théâtre ne se soutient plus que par vous, jusqu'à ce que vous deveniez ancien à votre tour, et que (s'il est possible) vous ayez un successeur.

J'ajoute à cela, que vous y avez joint le secret d'être heureux, et de vous procurer la vieillesse la plus honorable, ce qui prouve la vraie philosophie ; chacun de vos ouvrages a conservé votre cachet, et la dernière fois que j'allai à la comédie, je pensai me trouver mal au moment où Mademoiselle Clairon se jette aux pieds de Tancrède. Vous n'avez besoin que des passions des hommes pour intéresser. Voilà la vraie tragédie, et tout le merveilleux

n'est qu'indigence. Enfin, un de vos derniers ouvrages est votre Corneille. Ah ! mon Dieu ! loin de le dégrader, vous y avez démêlé des finesses qui avoient échappé, et vous avez fait connoître que sa hauteur ne lui faisoit pas dédaigner la délicatesse des passions.

Par rapport à d'autres ouvrages sans nom d'auteur, je n'en dirai qu'un mot. C'est à M. l'Abbé Basin que je m'adresse, Dieu veuille avoir son âme, Chanoine de St. Honoré ; je crains que le corps du Cardinal Dubois, qui y repose, ne lui ait porté malheur, et que son âme ne revienne autour de son corps pour infecter le voisinage. Qu'a-t-il voulu, ce M. Basin ? on n'écrit que pour instruire, ou que pour amuser, pour l'utile, ou que pour l'agréable ; j'ouvre son livre, je n'y vois que la solitude ou le désespoir. S'il avoit lu Zaïre, il auroit trouvé ce beau vers :

Tu n'y peux faire un pas sans rencontrer ton Dieu.

Je ne suis point théologien, ainsi je ne m'aviserai pas de lui répondre ; mais je suis homme, et je m'intéresse à l'humanité. Je trouve, je vous l'avoue, une barbarie insigne dans ces sortes d'ouvrages. Que lui a fait ce malheureux qui vient de perdre son bien, dont la femme vertueuse vient de mourir, suivie d'un

fils unique qui donnoit les plus grandes espérances ? Que va-t-il devenir ? Il avoit le secours de la religion, il pouvoit se sauver dans les bras de l'espérance, et attendre de la Providence qui avoit permis ce concours de malheurs pour éprouver sa constance, de l'en dédommager par le bonheur à venir. Point du tout, M. l'Abbé Basin lui ravit cette ressource, et lui ordonne d'aller se noyer, car il n'a pas d'autres choses à faire. Que lui ont fait ce mari trahi par sa femme, cette fille devenue libertine, ces valets devenus voleurs ? rien ne les arrête plus ; la religion est détruite ; elle seule tenoit bon contre les passions, elle seule avoit droit d'aller jusqu'à leur cœur, où les lois ne peuvent atteindre ; c'est fait de tous les devoirs de la société, de l'harmonie de l'univers, M. Basin n'y laisse que des brigands. Ah ! du moins la religion des Païens avoit-elle des ressources ; Pandore nous avoit laissé une boîte au fond de laquelle étoit l'espérance ; elle étoit cachée sous tous les maux, comme si elle étoit réservée pour en être la réparation, et nous autres, plus barbares mille fois, nous anéantissons tout, nous n'avons conservé que les malheurs, nous détruisons toute spiritualité, l'univers n'est plus qu'une matière insensible,

formée par le hasard, rien ne nous parle, tout est sourd, nous ne sommes plus environnés que de débris!.....Ah! quel triste spectacle! c'est la Meduse des poètes qui change tout en rocher. Je me sauve de cette horreur dans la Henriade, dans Brutus, etc. etc. Adieu, mon cher confrère; Dieu vous fasse la grâce de couronner tous les dons dont il vous a comblé par une véritable gloire qui n'aura point de fin; pardonnez-moi d'être raisonnable, et recevez ce dernier gage de mon amitié. Avouez que j'ai bien de l'obligation à Mad. du Deffand, sans elle vous m'auriez tout-à-fait oublié, c'est elle dont l'amitié entretient une certaine habitude à laquelle vous n'oseriez vous refuser, tandis qu'elle et moi ne cessons de vous publier, et qu'elle n'a de mérite au-dessus de moi, que celui de vous faire plus d'honneur.

LETTRE XVIII.

Paris, 14 Janvier, 1766.

Je n'ai ni votre érudition, ni vos lumières, mais mes opinions n'en sont pas moins conformes aux vôtres. A la vérité il ne me paroît pas de la dernière importance que tout le monde pense

de même, il seroit fort avantageux que tous ceux qui gouvernent, depuis les Rois jusqu'au dernier Bailli de village, n'eussent pour principe, et pour système que la plus saine morale, elle seule peut rendre les hommes heureux et tolérans; mais le peuple connoît-il la morale? J'entends par le peuple le plus grand nombre des hommes. La cour en est pleine ainsi que la ville, et les champs. Si vous ôtez à ces sortes de gens leur préjugé, que leur restera-t-il? C'est leur ressource dans leur malheur (et c'est en quoi je voudrois leur ressembler); c'est leur bride, et leur frein dans leur conduite, et c'est ce qui doit faire désirer qu'on ne les éclaire pas; et puis pourroit-on les éclairer? Toute personne qui parvenue à l'âge de raison n'est pas choquée des absurdités, et n'entrevoit pas la vérité, ne se laissera jamais instruire ni persuader. Qu'est-ce que la foi? c'est de croire fermement ce que l'on ne comprend pas. Il faut laisser le don du ciel à qui il l'a accordé. Voilà en gros ce que je pense; si je causois avec vous, je me flatte que vous ne penseriez pas que je préférasse les charlatans, aux bons médecins. Je serai toujours ravie de recevoir de vous des instructions et des recettes; donnez-m'en contre l'ennui, voilà de quoi j'ai besoin. La recherche

de la vérité est pour vous la médecine universelle; elle l'est pour moi aussi, non dans le même sens qu'elle est pour vous; vous croyez l'avoir trouvée, et moi, je crois qu'elle est introuvable; vous voulez faire entendre que vous êtes persuadé de certaines opinions que l'on avoit avant Moïse, et que lui n'avoit point, ou du moins qu'il n'a pas transmises. De ce que des peuples ont eu cette opinion la rend-elle plus claire et plus vraisemblable? Qu'importe qu'elle soit vraie? Si elle l'étoit, seroit-ce une consolation? J'en doute fort. Ce n'en seroit pas une du moins, pour ceux qui croient qu'il n'y a qu'un malheur, celui d'être né.

M. l'Abbé Basin est un habile homme; je l'honore, je le revère, mais il se donne trop de peine et de soins; il ne sait pas le conte de la Couture, qui n'aimoit pas les sermons. Laissons tous les hommes suivre leur sens commun, il est pour chacun d'eux leur loi, et leur prophète.

A l'égard de vos philosophes modernes, jamais il n'y a eu d'hommes moins philosophes et moins tolérans; ils écraseroient tous ceux qui ne se prosternent pas devant eux; j'ai, à mes dépens, appris à les connoître; que je sois, je vous prie, à tout jamais à l'abri de leurs

tracasseries auprès de vous. Votre correspondance m'honore infiniment, mais je n'ai pas la vanité d'en faire trophée ; ils n'ont nulle connoissance de ce que vous m'écrivez. La lettre sur Montcrif n'est devenue publique que par eux, dont l'un d'eux l'avoit retenue pour l'avoir entendu lire une seule fois (1) ; cette conduite, qui prouve la sévérité de leur morale, m'a appris à les connoître, et à ne m'y jamais confier.

Le Président a été fort content de votre lettre, mais il voit par ses *lunettes*, il ne veut point en changer. Je suis bien sûre qu'il fait cas des vôtres, il s'en servoit autrefois ; sa vue n'est pas baissée, mais enfin il veut s'en tenir aux lunettes qu'il a prises aujourd'hui ; il vous estime, il vous honore, il vous aime, nous sommes parfaitement d'accord dans cette façon de penser et de sentir ; nous voudrions bien souvent vous avoir en tiers, un quart-d'heure de conversation avec vous, nous paroîtroit d'une bien plus grande valeur que toute l'Encyclopédie.

Adieu, Monsieur, soyez persuadé de ma

---

(1) M. Turgot, afterwards Comptroller-General, who possessed this wonderful power of memory.

tendre amitié; elle est plus tendre et plus sincère que celle de vos académiciens et de vos philosophes.

LETTRE XIX.

(19 *Février, vol.* 59, *p.* 304.)

Paris, 28 Février, 1766.

Vos lettres, et surtout la dernière, me font faire une réflexion; vous croyez donc qu'il y a des vérités que vous ne connoissez pas, et qu'il est important de connoître. Vous pensez donc qu'il ne suffit pas de savoir ce qui n'est pas, puisque vous cherchez à savoir ce qui est. Vous pensez apparemment que cela est possible, pensez-vous que cela soit nécessaire? voilà ce que je vous supplie de me dire. Je me suis figuré jusqu'à présent que nos connoissances étoient bornées au pouvoir, aux facultés, et à l'étendue de nos sens; je sais que nos sens sont sujets à l'illusion, mais quel autre guide peut-on avoir? Dites-moi très-clairement quel penchant, ou quel motif vous entraîne aux recherches qui vous occupent? Est-ce la simple curiosité, et comment ce seul sentiment

peut-il vous garantir de tous les objets qui vous environnent ? Quelques puériles qu'ils soient par eux-mêmes, il est naturel que nous en soyons plus affectés que d'idées vagues qui sont pour nous le chaos, ou même le néant. Pour moi, Monsieur, je l'avoue, je n'ai qu'une pensée fixe, qu'un sentiment, qu'un chagrin, qu'un malheur, c'est la douleur d'être née; il n'y a point de rôle qu'on puisse jouer sur le théatre du monde auquel je ne préférasse le néant, et ce qui vous paroîtra bien inconséqent, c'est que quand j'aurois la dernière évidence d'y devoir rentrer, je n'en aurois pas moins d'horreur pour la mort; expliquez-moi à moi-même, éclairez-moi, faites-moi part des vérités que vous découvrirez; enseignez-moi le moyen de supporter la vie, ou d'en voir la fin sans répugnance. Vous avez toujours des idées claires et justes ; il n'y a que vous avec qui je voudrois raisonner, mais malgré l'opinion que j'ai de vos lumières, je serai fort trompée si vous pouvez satisfaire aux choses que je vous demande.

Votre petit imprimé m'a fait plaisir ; j'admire votre gaîté, vous n'en auriez pas tant, si vous étiez dans ce pays-ci. On dit que Jean-Jacques ne fait pas un grand effet en Angleterre. On y

est un peu plus occupé de l'affaire des Colonies que de lui, de ses ouvrages, de sa servante, et de son habit d'Arménien.

Le Président vous fait mille tendres complimens, et moi, Monsieur, je vous dis, avec la plus grande vérité, que je vous aime tendrement.

LETTRE XX.

(24 *Septembre, vol.* 59, *p.* 473.)

Paris, 13 Novembre, 1766.

Rien n'est si vrai, je ne peux avoir de plaisir que par vous. Je finis dans l'instant la lecture de vos lettres à M. Hume et à Jean-Jacques; elles sont mille fois plus agréables que ne l'ont été les Provinciales pour le plus passionné Janséniste. Comment est-il possible que le bon ton, que le bon goût, se perdent dans un siècle où on a Voltaire. C'est pourtant ce qui arrive; l'on reçoit tout d'une voix à l'académie, et comme par acclamation, un M. Thomas, pour remplacer, il est vrai, un M. Hardion. Quels beaux discours, quels beaux éloges cela nous annonce! Comprenez-vous que la prétention

au bel esprit puisse résoudre des gens à écrire et à lire des choses ennuyeuses. Ah ! M. de Voltaire, croyez-moi, abandonnez le fanatisme, vous l'avez attaqué par tous les bouts, vous en avez sapé les fondemens, il est infaillible qu'il sera bientôt renversé. Tenez-vous-en là ; que pourriez-vous dire de plus ? Ceux qui ont du bon sens n'ont pas été difficiles à persuader, et ce n'est que le charme de votre style, qui leur fait trouver aujourd'hui du plaisir dans ce que vous écrivez sur cette matière, car le fond de cette matière ne les intéresse pas plus que la mythologie des anciens.

A 3 heures après midi.

Rien n'est plus plaisant ; comme j'en étois là de ma lettre, je reçois la vôtre du 8, avec vos lettres à M. Hume et à Jean-Jacques ; je vous en fais mille remercîmens, et je suis reconnoissante de ce présent autant qu'il le mérite. Je vous ai dit tout le plaisir que j'ai eu, ainsi je reprends où j'en étois. Laissez donc là les prêtres et tout ce qui s'en suit ; travaillez à rétablir le bon goût ; délivrez-nous de la fausse éloquence, donnez des préceptes, puisque votre exemple ne suffit pas, prenez les rênes de votre empire, et chassez de votre ministère ceux qui

abusent de l'autorité que vous leur avez donnée, et qui sans connoissance du monde, sans bienséance, sans égards, sans politesse, sans grâces, sans agrément, sans vertus, sans morale, se font dictateurs, et jugent en souverains (bien ou mal) du bien, et du mal. C'est vous qui les avez créés, imitez celui en qui vous croyez, repentez-vous de votre ouvrage.

Ne pensez pas que je me porte mieux que vous, mais je ne suis pas azsez malade pour prévoir une fin prochaine; je vivrai trop long-tems si je dois survivre à mes amis.

Je ferai tous vos complimens au Président; sa santé n'est pas trop bonne, je lui porterai ce soir vos lettres qui le charmeront; elles réussiront en Angleterre, j'en suis bien sûre. Y a-t-il un lieu sur terre, où l'on puisse ne pas sentir le charme de vos écrits, et comment n'êtes vous pas la pierre de touche pour apprendre à juger ceux des autres ?

Oh! pour cela je ne peux pas m'empêcher de rire de l'espérance que vous avez que Mad. de Luxembourg va être bien persuadée de vos bons procédés pour Jean-Jacques; je me suis bien gardée de lui parler de cette insensée tracasserie; je n'ai point voulu m'y mêler, et je trouve que M. Hume auroit bien fait de ne pas

laisser imprimer cette impertinente histoire; du moins il auroit dû en faire supprimer le commencement et la fin. Oh! pour la fin vous conviendrez que le ton en est important, pour ne pas dire insolent.

Adieu, mon cher et ancien ami, le seul orthodoxe du bon goût, et le seul en qui je crois.

A sept heures du soir.

Je viens de relire les deux lettres. Il n'y a pas sous le ciel une plus grande étourderie. Je ne m'étois point aperçue que vous jurez que la lettre à Jean-Jacques n'est pas de vous. Je devrois recommencer ma lettre, mais je n'en ferai rien; je me contente de rétracter ce que j'ai dit sur la perte du goût. Je trouve que vous avez de bons imitateurs, et quoique je susse à la seconde lecture que cette lettre n'étoit pas de vous, je ne l'en ai pas trouvée moins bonne; dites-moi si j'ai tort.

LETTRE XXI.

(18 *Mai, vol.* 60.)

26 Mai, 1767.

Ne résistez jamais, Monsieur, au désir de m'écrire; vous ne sauriez vous imaginer le bien que me font vos lettres; la dernière surtout a produit un effet admirable, elle a chassé les vapeurs dont j'étois obsédée; il n'y a point d'humeur noire qui puisse tenir à l'éloge que vous faites de votre Sémiramis du Nord; *ces bagatelles que l'on dit d'elle au sujet de son mari, et desquelles vous ne vous mêlez pas, ne voulant point entrer dans des affaires de famille,* feroient même rire le défunt; mais le pauvre petit Ninias voyage-t-il avec Madame sa mère? Je voudrois qu'elle vous le confiât; j'aimerois mieux pour lui vos instructions que ses beaux exemples. J'admire son zèle pour la tolérance, elle ne se contente pas de l'avoir établie dans ses états, elle l'envoie prêcher chez ses voisins par cinquante mille missionnaires armés de pied en cap. Oh! c'est la véritable éloquence! qu'en dira la Sorbonne? ses décrets me font

grand plaisir. Cette compagnie vous sert à souhait, et elle concourt, autant qu'il lui est possible, au succès de vos écrits. Le fanatisme dans tous les genres fait dire, et faire bien des absurdités; il n'y a point d'extravagance dont on doive s'étonner. Celle de Jean-Jacques est à son comble, il vient de s'enfuir d'Angleterre, brouillé avec son hôte, ayant laissé sur la table une lettre où il lui chante pouille, et puis étant arrivé à un port de mer, il a écrit au Chancelier pour lui demander un garde, qui le conduisît en sûreté jusqu'à Douvres. On ne savoit pas seulement qu'il fût parti; on n'avoit ni dessein de l'arrêter, ni envie de le retenir; on ne sait où il va. Je lui conseille d'aller trouver les Jésuites, de se mettre à leur tête; leur politique et sa philosophie se conviennent admirablement bien. Ah! Monsieur, si on n'avoit pas à vivre avec soi-même, on seroit trop heureux, on auroit bien des sujets de se divertir, et de rire. Mais que devenez-vous avec votre guerre de Genève? On disoit ici que vous songiez à vous établir à Lyon. Je ne vous le conseille pas, vous seriez dans une ville, et vous êtes dans un temple. Je me plains de ce que vous ne me parlez point de ce qui vous regarde; douteriez-vous que je m'y intéresse?

Je vous remercie d'avance du présent que vous me promettez, *les Scythes*; je chercherai un bon lecteur. Votre petit écrit sur les panégyriques m'a fait grand plaisir.

J'approuve fort le grand Bossuet de l'importance qu'il a mise au rêve de la Palatine, et de l'avoir célébrée en chaire ; je fais grand cas des rêves, je n'avois pas imaginé qu'ils pussent être utiles dans ces occasions, mais je suis convaincue aujourd'hui qu'ils doivent avoir toute préférence sur les raisonnemens.

Il faut, Monsieur, avant que je finisse cette lettre, que j'obtienne de vous une grâce, mais il faut que ce soit tout à l'heure, c'est votre statue ou votre buste qu'on a fait à St. Claude; on dit que vous y êtes parfaitement ressemblant, j'ai la plus extrême impatience de l'avoir. Ne m'alléguez point que je suis aveugle ; on jouit du plaisir des autres, on voit en quelque sorte par leurs yeux, et puis la gloire, Monsieur, la gloire, la comptez-vous pour rien ? Croyez-vous que je ne serois pas extrêmement flattée que vous décoriez mon appartement, vous en imposerez à tous ceux qui y entreront ; combien de sottises peut-être m'éviterez-vous de dire et d'entendre !

Le Président vous aime toujours, et me

charge de vous le dire; il se porte bien, mais il porte quatre-vingt-deux ans, c'est une charge bien pesante. Moi, qui en ai douze de moins à porter, j'en suis accablée. Si j'essayois, comme vous, un habit de théâtre, et qu'il me fallût dicter en même-tems, je dicterois mes billets d'enterrement, mais vous êtes un prodige en tout genre.

Adieu, mon cher et ancien ami.

LETTRE XXII.

(20 *Mars, vol.* 60.)

Paris, 10 Avril, 1768.

VRAIMENT, vraiment, Monsieur, j'ai bien d'autres questions à vous faire que sur l'âme des puces, sur le mouvement de la matière, sur l'opéra comique, et même sur le départ de Mad. Denis. Ma curiosité ne porte jamais sur les choses incompréhensibles, ou sur celles qui ne tiennent qu'au caprice. Vous m'avez satisfaite sur Mad. Denis, satisfaites-moi aujourd'hui sur un bruit qui court et que je ne saurois croire. On dit que vous vous êtes confessé et que vous avez communié; on

l'affirme comme certain. Vous devez à mon amitié cet aveu, et de me dire quels ont été vos motifs, vos pensées, comment vous vous en trouvez aujourd'hui, et si vous vous en tiendrez à la sainte table ayant réformé la vôtre. J'ai la plus extrême curiosité de savoir la vérité de ce fait; s'il est vrai, quel trouble vous allez mettre dans toutes les têtes, quel triomphe et quelle édification! quelle indignation, quel scandale, et pour tous en général quel étonnement! Ce sera sans contredit faire un grand bruit.

J'ai reçu votre Princesse de Babylone, qui m'a fait grand plaisir. Il y a bien de nouvelles brochures dont on m'a parlé, et que vous devriez m'envoyer; je suis plus curieuse de ce qui vient de vous, et (à plus juste titre) que vous ne pouvez, ni ne devez l'être des prétendues merveilles du Nord. Vous avez lu l'Honnête Criminel; vous a-t-il fait fondre en larmes? C'est l'effet général qu'il a produit, excepté sur quelques mauvais cœurs comme moi, qui pour justifier leur insensibilité, prétendent qu'il n'y a pas un sentiment naturel.

Le monde est devenu bien sot depuis que vous l'avez quitté; il semble que chacun cherche à tâtons le vrai et le beau, et que personne ne l'attrape; mais il n'y a personne qui

puisse juger des méprises. Je ne prétends pas à cet avantage; je ne suis pas plus éclairée qu'un autre, mais j'ai des modèles du beau, du bon et du vrai, et tout ce qui ne leur ressemble pas ne sauroit me séduire.

Quand je ne vous lis pas, savez-vous quelle est ma lecture favorite? c'est le Journal Encyclopédique; j'en ai fait l'acquisition depuis peu; c'est le seul journal que j'aie jamais lu avec plaisir. Ai-je tort ou raison? Mais, Monsieur, ai-je tort ou raison, de causer si familièrement avec vous, et appartient-il à une vieille Sibylle, renfermée dans sa cellule, assise dans un tonneau, d'interroger et de fatiguer l'Apollon, le philosophe, enfin le seul homme de ce siècle? Je crains que nous ne perdions bientôt celui qui étoit peut-être le plus aimable, le pauvre Président; il s'affoiblit tous les jours; je lui ai lu votre lettre, il ne m'a point fait voir la vôtre, il m'a seulement dit que vous n'aviez pas lu le supplément à son article tolérance.

Ah! Monsieur, si vous connoissiez Mad. la Duchesse de Choiseul, vous ne diriez pas qu'*elle est digne de m'aimer*, mais vous diriez que personne n'est digne d'elle, et qu'elle est aussi supérieure à toutes les femmes passées, pré-

sentes et à venir, que vous l'êtes à tous les beaux esprits de ce siècle.

Adieu, Monsieur, en me répondant laissez courir votre plume comme une folle, vous me prouverez que vous m'aimez; vous me divertirez, et vous me ferez grand bien.

LETTRE XXIII.

Dimanche, 3 Juillet, 1768.

Vous vous applaudissez peut-être, Monsieur, de m'avoir perdue. Oh! que non, de telles bonnes fortunes ne sont pas faites pour vous, vous ne me perdrez jamais; soyez saint ou prophane, je ne cesserai point d'entretenir une correspondance qui me fait tant de plaisir; je ne savois cependant comment m'y prendre pour la renouer; mais voilà le Président qui m'en fournit une occasion admirable. M. Walpole, qui a une très-belle presse à sa campagne(1), vient de lui faire la galanterie d'imprimer son

(1) At Strawberry-Hill.

premier ouvrage (2); il veut que ce soit moi qui vous l'envoie, il n'oseroit pas, dit-il, vous faire lui-même un tel présent. Cette pièce et votre Œdipe sont des productions du même âge, mais qui ne sont pas faites, dit-il, pour être comparées.

"Je ne décide point entre Genève et Rome."

L'amitié que j'ai pour les deux auteurs me garantit de toute partialité.

Aurai-je toujours à me plaindre de vous, Monsieur? Sans Mad. la Duchesse de Choiseul, j'aurois la honte, et encore plus l'ennui de ne rien lire de vous, est-ce ainsi qu'on traite sa plus ancienne amie? Vous êtes pis que la Motte et Fontenelle; ils préféroient les modernes aux anciens, mais ces anciens étoient morts, et les modernes étoient eux-mêmes. Moi je suis vivante, et ceux que vous me préférez ne vous ressemblent point, mais point du tout, Monsieur, soyez-en bien persuadé; protégez-les comme votre livrée et rien par de là. L'humeur que j'ai contre vous me rend caustique; faisons la paix, et reprenons notre commerce.

---

(2) *Cornelie,* a tragedy.

J'enverrai mon paquet à Mad. Denis, j'imagine qu'elle a des moyens pour vous faire tenir ce qu'elle veut. Je suis très-contente du discours à votre vaisseau; mais pourquoi des coups de patte à ce pauvre la Bletterie, ne savez-vous pas par qui il est protégé(3)?

" Enfans du même Dieu, vivez du moins en frères."

J'aime votre galimatias Pindarique, et par-dessus tout, je vous aime, mon cher et ancien ami.

LETTRE XXIV.

14 Août, 1763.

Ah! j'ai un thême pour vous écrire; j'ai entre mes mains la copie de votre lettre à M. Walpole (1). C'est un chef-d'œuvre de goût, de bon sens, d'esprit, d'éloquence, de politesse, etc. etc. Je ne suis pas étonnée des révolutions que vous faites dans tous les esprits. Je ne vous

(3) By the Duc de Choiseul.
(1) See the 4to. edition of Lord Orford's Works, vol. 5, p. 632.

parlerai plus de la Bletterie, j'aurois voulu que vous n'en eussiez pas parlé. Quel mal peut-il vous faire ?

Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,

Vous en êtes quitte à bon marché ; ah ! qu'il vous seroit aisé de mépriser vos critiques, qu'est-ce qui les écoute ?

Je suis au comble de ma joie, je viens de recevoir pour bouquet de ma fête les sept premiers volumes de votre dernière édition ; je m'en suis fait lire les tables. Tous vos ouvrages seront-ils compris dans la suite ? Je ne veux que cette seule lecture, et le Journal Encyclopédique, pour avoir connoissance des autres livres, bien déterminée à n'en lire aucun entièrement. C'est Mad. de Luxembourg qui m'a fait ce beau présent ; je ne vois, je n'aime que ceux qui vous admirent. M. de Walpole est bien converti (2) ; il faut lui pardonner ses erreurs passées. L'orgueil national est grand dans les Anglois, ils ont de la peine à nous

---

(2) To the original of this letter there is the following note, in Mr. Walpole's hand writing : " L'amitié de " Mad. du Deffond pour moi lui dictoit cette expression, " qu'assurément je n'ai jamais autorisée. J'avois rompu " tout commerce avec Voltaire, indigné de ses mensonges " et de ses bassesses."

accorder la supériorité dans les choses de goût, tandis que sans vous, nous reconnoîtrions en eux toute supériorité dans les choses de raisonnement.

Faites usage, je vous supplie, du consentement de Mad. la Duchesse de Choiseul, envoyez-moi, sous son enveloppe, tout ce que vous aurez de nouveau. Il n'y a que vous qui me tiriez de l'ennui; vous me plaignez sans cesse. Je vous dirai comme Hilas, dans Issé:

> C'est une cruauté de plaindre
> Des maux que l'on peut soulager.

Adieu, mon ancien ami, vous êtes ingrat si vous ne m'aimez pas.



LETTRE XXV.

(*Novembre, vol.* 60.)

Mardi, 29 Novembre, 1768.

Cela m'est parvenu quoiqu'à mon adresse; je pourrois par conséquent en recevoir d'autres de même. J'avois lu ce petit ouvrage, et j'en avois été si contente, que je désirois de l'avoir à moi, je vous en fais mille remercîmens.

Je suis charmée, enchantée du Marseillois (1), je le relis sans cesse. En vérité, Monsieur, je crois que vous n'avez rien fait de plus joli. Mon Dieu! que vous êtes en vie! Vous me donnez un conseil que vous ne prenez pas pour vous, vous ne méprisez ni le monde, ni la vie, et vous avez raison, vous tirez bon parti de l'un et de l'autre. Vous mettez de la valeur à tout, tout vous affecte, tout vous anime; vous anéantissez les Pompignans, les Riballiers, les Freron, etc. etc. Vous voulez rajeunir le Président, vous excitez sa colère, vous lui offrez de prendre sa défense, c'est un bon procédé, mais, Monsieur, vous auriez fait encore mieux de lui laisser ignorer l'offense. Il y avoit plus de quatre mois que nous n'étions occupés qu'à lui dérober la connoissance de cette brochure, craignant l'effet qu'elle pourroit lui faire. Vous avez détruit toutes nos mesures; heureusement il n'en a pas été fort troublé. Le grand succès de son livre (qui lui est fort prouvé) lui a fait mépriser cette critique. Il vous a répondu, ainsi je n'ai point à vous apprendre ce qu'il pense, mais je vous dirai ce que pense le

---

(1) *Le Marseillois et le Lion.* See Voltaire's Works, vol. 14. p. 181.

public. Personne ne croit que M. Belestat en soit l'auteur ; on le connoît pour un homme très-borné, qui n'a ni esprit, ni littérature, et qui ne sait même pas écrire une lettre; on juge que cet ouvrage est de plus d'une plume ; on y trouve du commun, et du piquant ; cette brochure n'a pas fait grande fortune ici, et chacun pense qu'elle ne mérite pas qu'on la réfute, et qu'on y réponde (2). Cependant si vous voulez en prendre la peine, j'en serai fort aise, parce que j'aurai du plaisir à lire ce que vous écrirez. Laissez, laissez au Président sa façon de penser, si elle l'occupe, si elle le console, n'est-il pas trop heureux ? est-il quelque chose dans la vie qui ne soit pas illusion ? celles qui donnent la paix et la tranquillité ne sont-elles pas préférables aux autres ? Vous l'avez dit vous-même, Monsieur :

La paix, enfin, la paix que l'on cherche et qu'on aime,
Est encor préférable à la vérité même.

Remerciez le ciel, ou la nature des immenses talens que vous en avez reçus, ils vous mettent pour jamais à l'abri de l'ennui. Plaignez tous les autres mortels, il n'y en a

---

(2) See an account of this curious manœuvre of Voltaire's in letter 56 of the first volume of this publication.

aucun d'aussi bien partagé, et trouvez bon qu'ils s'accrochent où ils peuvent.

LETTRE XXVI.

(7 *Décembre, vol.* 60.)

Mardi, 13 Décembre, 1768.

DORMEZ-VOUS, Monsieur? pour moi je ne ferme pas l'œil, et cette manière d'alonger ma vie me déplaît fort. Je vous ai l'obligation de me faire souvent prendre mon mal en patience; c'est à vous que j'ai recours, quand je ne sais plus que devenir; je regrette toute autre ressource, il n'y a point de lecture qui ne me fatigue au bout d'une demi-heure, je lis, rejette tout, et je demande du Voltaire.

J'ai reçu votre *ceci*, mais il me faut et puis *ceci*, et puis *cela*, et je dirai après, encore *ceci*, encore *cela*. L'on me parle d'un A. B. C. d'un supplément au dictionnaire philosophique; ne devrois-je pas avoir tout cela? Je ne crains point les frais, mais si les ouvrages entiers sont trop gros, il faut les séparer. Enfin, mon cher contemporain, ayez soin de moi, ayez pitié de moi, soyez persuadé que rien n'altère

le culte que je vous rends, et si vous ressembliez à votre rival, et qu'un grain de foi en vous pût trasporter des montagnes, il y a longtems que vous seriez transporté dans la cour de St. Joseph.

Qu'elle est donc cette quatrième découverte que vous avez faite? les trois premières étoient la Beaumelle, Beloste, et Belestat. Pourquoi ne pas dire le nom de ce dernier Marquis? ce seroit le moyen de détruire tous les soupçons; je n'y participe point, *je vous crois incapable de telles manœuvres.* Pourquoi voudriez-vous troubler la paix de votre ancien ami? vous n'avez jamais été soupçonné de ruses ni d'artifices, vous n'avez dû être jaloux de la gloire de personne. Enfin il est absurde de vous soupçonner. Nommez l'auteur, je vous le conseille, et que votre réponse soit de façon à ne laisser aucun doute (1).

Je vous prie de me dire si vous approuvez le mot *frais* pour exprimer une pensée neuve et naïve; cette expression n'est chez vous nulle part. Qu'on introduise de nouveaux mots, à la bonne heure, mais qu'on introduise des

---

(1) See Letter 58, vol. 1. p. 284, of this publication.

termes d'arts, ou de science qui n'ont ni goût ni justesse, je les renvoie au dictionnaire néologique.

Vous a-t-on envoyé les vers de l'Abbé de Voisenon pour le Roi de Danemark ? C'est un beau morceau ; il a ses partisans. Le goût est perdu, parce qu'il n'y a plus de bons critiques, chacun loue les ouvrages de son voisin, pour obtenir l'approbation des siens. De toutes les nouveautés, il n'y a qu'une petite comédie qui m'a fait plaisir, le *Philosophe sans le savoir;* elle est jouée à merveille, on y fond en larmes.

Adieu, je vais tâcher de dormir, envoyez-moi de quoi m'en passer.

LETTRE XXVII.

(26 *Décembre,* 1768. *vol.* 60.)

5 Janvier, 1769.

Ah ! vraiment, vraiment Monsieur, vous vous feriez de belles affaires avec votre livrée, s'ils avoient connoissance de votre dernière lettre ; ce sont bien des gens comme eux qui s'embarrassent de ce que pensent et disent des gens

comme moi. Si j'entrois en justification avec eux, ils me diroient comme le bœuf au ciron dans les fables de la Motte : *eh ! l'ami, qui te savoit là?*

Vos philosophes, ou plutôt soi-disant philosophes, sont de froids personnages ; fastueux sans être riches, téméraires sans être braves, prêchant l'égalité par esprit de domination, se croyant les premiers hommes du monde, de penser ce que pensent tous les gens qui pensent ; orgueilleux, haineux, vindicatifs ; ils feroient haïr la philosophie.

Est-il possible que votre rancune contre la Bletterie, (qui sans doute n'avoit point pensé à vous) ne cède pas au désir de plaire et d'obliger ma grand'maman ! Ah ! Monsieur, si vous la connoissiez, vous ne pourriez lui résister ; l'esprit, la raison, la bonté, les grâces, tout en elle est au même degré ; elle est à la tête de ceux de qui le goût n'est point perverti, et qui sentant tout votre mérite, se rendent difficiles sur celui des autres.

Certainement vous vous trompez, Monsieur, la Bletterie n'a point en eu vue le Président dans la phrase que vous me citez, personne ne lui en a fait l'application. La Bletterie parle des historiens, et le Président n'a prétendu

faire qu'une chronologie. Mais en supposant que la Bletterie, ou d'autres voulussent attaquer le Président, ils n'y réussiroient pas, son livre a eu trop de succès pour que la critique de quelques particuliers puisse lui paroître fondée, il en attribueroit la cause à une basse jalousie, il la mépriseroit, et il aurait raison. Point de guerre entre les vieillards, vous y auriez trop d'avantage, vos écrits n'ont que vingt-cinq ans.

Je consentirai volontiers à dire, à publier que vous n'êtes ni l'auteur ni le traducteur de l'A. B. C. et de toutes les autres brochures: mais me croira-t-on? ne m'en rendez pas caution, je vous prie; on s'en rapportera au style, et il est difficile de s'y méprendre. Mais Monsieur, envoyez toujours à la grand'maman tout ce qui tombera entre vos mains, et qu'il y ait, je vous supplie, deux exemplaires.

Non, non, n'ayez pas peur, rien n'altérera l'opinion que j'ai de votre religion, et de votre piété: je vous fais mettre en pratique les vertus théologales, mais je ne voudrois pas devoir à la charité, l'amitié dont vous m'assurez.

Adieu, mon bon et ancien ami, je n'exerce aucune vertu en vous aimant, et en croyant en

vous. Ah! pourquoi ne puis je avoir l'espérance de vous revoir?

LETTRE XXVIII.

(20 *Janvier, vol.* 61. *p.* 21.)

Paris, 8 Février, 1769.

La grand'maman a ses ports francs, j'ai toujours oublié de vous le dire. Mais comment en avez-vous pu douter? femme d'un Ministre, d'un Secrétaire d'Etat, et par-dessus tout d'un Surintendant des postes; et quand elle ne les auroit pas, croyez-vous qu'elle craignît les frais? je ne les craindrois pas, moi, s'il y avoit sûreté que les paquets me parvinssent. Envoyez donc, Monsieur, sans nulle réserve, sans nulle discrétion, je n'ose pas dire tout ce qui sortira de vos mains, mais tout ce qui tombera entre vos mains.

Où prenez-vous que je hais la philosophie? malgré son inutilité je l'adore; mais je ne veux pas qu'on la déguise en vaine métaphysique, en paradoxe, en sophisme; je veux qu'on nous la présente à votre manière, suivant la nature pied à pied, détruisant les sys-

tèmes, nous confirmant dans le doute, et nous rendant inaccessibles à l'erreur, quoique sans nous donner la fausse espérance d'atteindre à la vérité ; toute la consolation qu'on en tire (et c'en est une) c'est de ne pas s'égarer, et d'avoir la sûreté de retrouver la place d'où l'on est parti. A l'égard des philosophes, il n'y en a aucun que je haïsse, mais il y en a bien peu que j'estime.

Il y a une nouvelle brochure qui a pour titre : *Lettres sur les animaux, à Nuremberg.* C'est d'un nommé le Roi, Inspecteur des chasses du parc de Versailles ; elle m'a paru très-bonne, je ne l'ai lue qu'une fois, et je ne m'en tiens pas toujours à mon premier jugement ; il faut que les ouvrages, et surtout ceux de raisonnement, soutiennent une seconde lecture pour que je puisse m'assurer de les trouver bons. Si vous l'avez lu, dites-m'en votre avis, et si vous ne l'avez pas lu, lisez-le je vous supplie. Le style est entre le vôtre, et celui de ceux qui passent pour très-bien écrire.

La grand'maman est à la campagne; vous augmentez l'impatience que j'ai de son retour, par ce que vous me dites qu'elle a à me montrer.

LETTRE XXIX.

(22 *Février, vol.* 61. *p.* 36.)

1er. Mars, 1769.

Je vous fais mille et mille remercîmens, Monsieur, de votre beau présent, je l'ai placé sur-le-champ dans ma bibliothèque. Vous croyez bien que je n'avois pas attendu jusqu'à présent à lire cette nouvelle édition. Il est vrai que je n'aime pas infiniment les détails de guerre, mais tout s'embellit par vous.

Je n'ai reçu qu'avant-hier votre St. Cucufin(1); la grand'maman étoit à la compagne quand il lui est arrivé ; elle l'envoya à son époux avec la lettre de M. Guillemet, elle lui recommandoit de me faire tenir tout cela aussitôt qu'il l'auroit lu. Cet époux, qui a bien d'autres *Cucufins* dans la tête, m'avoit oubliée. Rien n'est plus plaisant, l'analyse d'Esther est charmante. Vous êtes bien gai ; vous auriez grand tort de vous plaindre de votre existence ; vous sentez, pensez, produisez sans cesse, mais moi, que voulez-vous que je fasse de mon existence ? indiquez-moi quelques moyens d'en

---

(1) *Canonisation de St. Cucufin.* See Voltaire's Works, vol. 44. p. 199.

tirer parti. Vous serez surpris, si je vous avoue que la perte de la vue n'est pas mon plus grand malheur, celui qui m'accable, c'est l'ennui. L'amusement, dites-vous, vaut mieux que la fermeté d'esprit ; rien n'est plus vrai, mais où trouve-t-on de l'amusement ? Donnez-moi des talens, ou des passions, ou des goûts que je puisse exercer, ou satisfaire ; on conserve de l'activité et l'on n'en sait que faire. Rien de tout ce qu'on entend, de tout ce qu'on rencontre, de tout ce qui se passe ne plaît ni n'intéresse ; vieillesse est bien difficile à passer, disoit feu Monsieur d'Argenson. La vilaine machine qu'une montre! elle se détraque sans cesse ; un tourne-broche vaut bien mieux. Doutez-vous, Monsieur, qu'il y ait des êtres dans l'Empyrée ou ailleurs, qui nous observent, nous gouvernent, et nous traitent bien ou mal suivant leur fantaisie ? Si j'admettois un système, ce seroit celui-là. Je crois même avoir vu mon Sylphe en rêve, et que l'imprudence que j'ai eue de m'en vanter, est cause qu'il n'est pas revenu. J'aimerois bien à causer avec vous. Accusez-moi, si vous voulez, d'un excès de vanité, mais vous ne dites rien que je ne croie avoir pensé ; vous êtes mon seul philosophe. Tous ceux qui raisonnent n'ont pour but

que de faire admirer la subtilité de leur esprit et comptent pour rien le justesse, la clarté, la précision ; Voltaire, Voltaire, tout le reste sont des faux prophètes !

Vous aurez lu sans doute le livre de St. Lambert quand vous recevrez cette lettre ; je n'ai encore lu que trois saisons. Il y a dans l'été, et surtout dans l'automne quelques morceaux qui m'ont extrêmement plu ; il y a un peu trop de pourpre, d'or, d'azur, de pampre, de feuillages, etc. etc. je n'ai pas beaucoup de goût pour les descriptions, j'aime qu'on me peigne les passions ; mais êtres inanimés, je ne les aime qu'en dessus de porte.

J'approuve extrêmement le parallèle de nos trois dramatiques je souscris au jugement qu'en fait St. Lambert.

Savez-vous, Monsieur de Voltaire, que je ne peux pas souffrir que vous soyez relégué dans un petit coin du monde, malgré l'apothéose dont vous jouissez ; il vaut mieux communiquer avec les hommes, que d'en recevoir un culte des élus ; on vous invoque, on vous révère ; ici l'on vous tourmenteroit peut être, mais qu'est-ce que cela vous feroit ? vous en ririez, vous vous en moqueriez, vous feriez connoissance avec la grand'maman que vous

adoreriez, vous feriez le bonheur de sa petite fille, vous la délivreriez de l'ennui ; mais tout ceci sont paroles vagues et oiseuses.

Que vous dirai-je de l'époux de la grand'-maman, je ne crains rien pour lui, ses talens, et ses rivaux font ma tranquillité, et la sienne.

Le pauvre Président est bien malade ; je crains que sa fin ne soit bien prochaine, j'en suis très-affligée.

M. du Pin, Mad. la Duchesse de Boutteville viennent de mourir subitement. C'est une folie de s'embarrasser du lendemain, d'autant plus que nous sommes presque toujours plus malheureux par ce que nous prévoyons, que par ce que nous éprouvons.

Adieu, mon cher ami, ma seule consolation, ayez toujours soin de moi.

LETTRE XXX.

(8 *et* 15 *Mars, vol.* 61. *p.* 58 *et* 62.)

Mardi, 21 Mars, 1769.

Vous nous comblez de bien, Monsieur, mais loin de vous dire c'est assez, nous vous crions, encore ! encore ! Tout ce que vous nous en-

voyez est charmant; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont vos lettres; vous parlez de la grand'maman comme si vous la connoissiez. Vous seriez bien digne d'avoir ce bonheur, et vous seriez bien étonné de trouver qu'elle surpasse encore l'idée que vous vous en faites. Figurez-vous une Nymphe, faite comme un modèle, jolie comme le jour; je n'en dis pas davantage sur sa figure, je ne la connois que par réminiscence, et par ce que j'en entends dire; mais son cœur, son esprit, vous seul pourriez dignement les peindre. Mais comme elle voudra voir ma lettre, et que je veux qu'elle vous parvienne, je ne veux pas m'exposer à la lui voir déchirer; sa correspondance avec M Guillemet (1) est ravissante. Vous avez su le *quiproquo* arrivé à sa dernière lettre; elle l'avoit envoyée de la compagne où elle étoit, à *Monsieur Grand'maman,* pour qu'il la donnât à l'envoyé de Genève pour qu'il vous la fît tenir; et ce *Monsieur Grand'maman,* qui a plus d'une affaire dans la tête, fit mettre cette lettre à la poste, et nous ignorons ce qu'elle est devenue.

---

(1) See Voltaire's Works, *Correspondance Générale,* vol. 61.

Je reçus, hier au soir vos deux derniers manuscrits, je compte les relire aujourd'hui avec la grand'maman, et je remets à demain à ajouter à cette lettre le jugement que nous en aurons porté. Ah! mon Dieu, mon cher ami, que nous vous désirerions à nos petits soupers ; le petit nombre des personnes qui y sont admises vous conviendroit bien. Ces petits comités sont les antipodes de feu l'hôtel de Rambouillet, et des assemblées de nos beaux esprits d'aujourd'hui. Je ne sais plus qui l'autre jour disoit d'eux, qu'ils croyoient avoir inventé l'Athéisme. Ils font grand cas de la nature, et leur admiratiou exagérée me gèle le sang. Avouez de bonne foi que sans l'occupation que vous donne votre campagne, vous trouveriez que le spectacle de ces productions seroit un plaisir bien tiède. Les fleurs du printems, les moissons de l'été, les vendanges de l'automne, et les glaces de l'hiver suffiroient-ils pour charmer vos ennuis? ils pourroient causer des transports à un aveugle né qui recouvreroit la vue ; mais si vous traitiez un tel sujet, n'y joindriez-vous pas pour le rendre intéressant, le rapport des quatre saisons aux quatre âges de la vie? Dans le printems l'ingénuité de l'enfance, et le développement

de ses goûts ; dans l'été, la jeunesse, la naissance des passions, leur progrès, leur violence ; dans l'Autonne, leurs suites, leurs effets, les biens et les maux qu'elles produisent ; mais dans l'hiver, vous ne pourriez, pas je crois, faire un tableau plus fidèle de la vieillesse que celui qu'a fait St. Lambert.

Savez-vous bien, Monsieur, que quand je me hasarde à discourir avec vous, je me moque de moi, et je me trouve aussi sotte, et aussi ridicule que vous pouvez me trouver. Mais vraiment j'ai bien d'autres choses à vous dire. On m'a raconté l'ambassade que vous avez reçue de Cattau la Semiramis, une boîte tournée de ses propres *mais non innocentes* mains ; son portrait, vingt beaux diamans, une belle fourrure, le code de ses lois, et une très-belle lettre. Pourquoi me laisser ignorer ce qui peut me la rendre recommandable ? son estime pour vous, et les témoignages qu'elle vous en donne sont tout ce qui peut lui faire le plus d'honneur.

Adieu, Monsieur, jusqu'à demain que je reprendrai cette lettre.

Je n'ai pu attendre la grand'maman. Je viens de relire votre écrit aux trois impos-

teurs (2); on ne peut s'empêcher d'éclater de rire en le finissant ; rien n'est si sensé que le commencement et le milieu, et rien n'est si plaisant que la fin ; vous dites toujours bien et moi je répète avec vous :

Ecartons ces romans qu'on appelle système,
Et pour nous élever, descendons en nous-même.

Si nous n'y trouvons pas la vérité, inutilement la chercherions-nous ailleurs :

Ce Dieu, dont mieux que moi tu conçois l'existence,
Devroit bien comme à toi me donner ta croyance.

Ne voilà-t-il pas une belle parodie ?

Sérieusement, Monsieur de Voltaire, je suis intimement persuadée que ce que nous ne pouvons comprendre ne nous est pas nécessaire à savoir, et qu'il nous suffit, pour être sages, c'est-à-dire pour être heureux, de nous en tenir à ce que la loi naturelle nous enseigne : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.* C'est dans ce sens que la crainte devient le commencement de la sagesse.

---

(2) *A l'Auteur du livre des trois Imposteurs.* See Voltaire's Works, vol. 13. p. 226.

Mon Dieu, que vous êtes heureux et que vous êtes en bonne compagnie étant seul avec vous-même! Je paye bien cher le plaisir que vous me donnez, je ne peux plus rien lire. J'ouvre un livre qu'on me vante, ce sont des lieux communs, ou des extravagances, un style abominable. Je rejette le livre, je me fais lire du Voltaire, quelquefois Mad. de Sévigné, Hamilton, la Bruyère, la Rochefoucault, et puis quelquefois des livres mal écrits, comme les mémoires de Mademoiselle, les Illustres Françoises, etc. Je lis aussi par fois quelques traductions des anciens et des Anglois, mais pour nos beaux discours d'aujourd'hui, je ne les puis supporter; ils me font dire hautement que je ne puis souffrir les livres bien écrits. J'aime mieux passer pour avoir le goût dépravé que de m'ennuyer de leurs ouvrages.

Ce soir nous lirons votre épître à Boileau.

Mercredi 22.

La grand'maman n'est point venue, ainsi j'ai lu sans elle votre épître à Boileau. Eh bien, Monsieur, je ne cesse point de vous admirer, et de m'étonner que le mauvais goût s'introduise tandis que vous existez. Ma lettre est d'une longueur énorme, il y faut mettre fin en vous

assurant de mon tendre attachement et de ma parfaite reconnoissance.

Notre pauvre ami le Président est un peu mieux, il a moins de disparates, j'espère que le changement de saison pourra faire revenir ses forces, et remettre entièrement sa tête.

LETTRE XXXI.

(Voltaire's answer to this, vol. 61, *p.* 82.)

15 Avril, 1769.

Hatez-vous, hâtez-vous, Monsieur, de me rendre raison de la nouvelle qu'on débite, et qui a fait tomber tous les autres sujets de conversation. M. de Voltaire, dit-on, a communié en présence de témoins, et il en a fait passer un acte par devant notaire. Le fait est-il vrai? A quoi cet acte vous servira-t-il? Sera-ce devant les tribunaux de la justice humaine ou de la justice divine? Le produirez-vous en Sorbonne, au Parlement ou à la vallée de Josaphat? Sont-ce les billets de confession qui vous ont fait naître cette idée. Que voulez-vous que vos amis pensent? doivent-ils garder leur sérieux? peuvent-ils se laisser aller à l'envie de rire? Pourquoi ne les avez-vous pas avertis? Pourquoi ne leur avez-vous pas dicté leur rôle? Ce trait est si nouveau, si ineffable,

que je ne puis comprendre quel a été votre dessein.

Je me sais mauvais gré de me détourner par cette curiosité, de vous parler de ce qui m'intéresse bien davantage, de votre charmante lettre. Vous nous faites passer des momens bien agréables. La grand'maman ne veut laisser à personne le soin de vous lire, elle s'en acquitte supérieurement, avec un son de voix qui va au cœur, une intelligence qui fait tout sentir, tout remarquer; elle veut à la vérité marmotter les articles qui la regardent, mais je ne le souffre pas, et je la force à les articuler plus distinctement que tout le reste ; ce sont ceux qui sont les plus applaudis, parce qu'ils sont les plus vrais, et les plus justes.

Vous voulez savoir qui compose nos petits comités; quand je vous les nommerois vous ne les connoîtriez point. Leurs noms ne seront peut-être pas dans les fastes de notre siècle; ils n'ambitionnent aucune sorte de gloire, ils la révèrent en vous, parce qu'elle est méritée, et puis par un esprit de tolérance (qu'ils portent sur tout) ils ne la disputent point à ceux qui l'usurpent, ils se contentent d'être aimables, ils ne veulent point être célèbres.

Répondez-moi incessamment, et mandez-moi

des nouvelles de votre santé, corporelle et spirituelle, et croyez que de tous vos amis, tant anciens que modernes, aucun ne vous admire, et ne vous aime autant que je fais.

Le Président reçoit avec plaisir ce que je lui dis de votre amitié pour lui ; sa santé n'est pas mauvaise, sa tête n'est point dérangée, mais elle est bien foible.

LETTRE XXXII.

(18 *Juillet, vol.* 61, *p.* 140.)

29 Juillet, 1769.

Nos lettres se sont croisées, mais nous voici en règle. Je n'aurai pas de peine à faire ce que vous désirez. Une seconde lecture des Guèbres, faite par un bon lecteur, m'a fait remarquer bien des beautés qui m'étoient échappées. Je voudrois que mon suffrage eût plus de poids, mais tel qu'il est vous y pouvez compter ; je dois cependant vous dire ce que je pense ; jamais on ne permettra la représentation de cette pièce, avant que les changemens qu'elle a pour but ne soient arrivés ; ils arriveront un jour ; mais vous êtes comme Moïse, vous voyez

la terre promise, et vous n'y entrerez pas, elle sera pour nos neveux ; contentez-vous de la sortie d'Egypte.

Toute réflexion faite, je crois qu'il est plus avantageux que cette pièce soit lue, que représentée; elle auroit du succès sans doute,mais elle éleveroit de grandes clameurs, et animeroit furieusement les adversaires ; mais ce qui est de plus certain, c'est qu'aucun Magistrat, ni aucun Ministre n'oseroit en autoriser la représentation; il faut se contenter de ce qu'on en tolère l'impression.

Ce seroit pour moi un grand plaisir de me retrouver avec vous; si j'avois exécuté le projet que j'eus, il y a quinze ans, de m'établir en province, je vous aurois rendu des visites; mais aujourd'hui je suis trop vieille pour songer à changer de place. Je resterai dans ma cellule, lisant vos ouvrages, vous écrivant quelquefois, et vous aimant jusqu'à mon dernier moment.

LETTRE XXXIII.

(6 *Septembre, vol.* 61, *p.* 178.)

Paris, 20 Septembre, 1769.

Vous avez beau dire, Monsieur, vous ne me persuaderez jamais que ce qui produit de si mauvais ouvrages, et qui introduit un si détestable goût, soit un établissement bon et utile. Pourquoi inciter les gens à parler quand ils n'ont rien à dire? et a-t-on quelque chose à dire quand on n'a ni pensées, ni idées; que l'Académie se borne à traiter de la grammaire, à enseigner les règles, mais qu'elle ne donne point de sujets à traiter, qu'elle ne donne point d'entraves au génie; que les prix qu'elle a à distribuer soient pour les auteurs de bons-ouvrages donnés au public; qu'on suive en cela la méthode des Anglois. Enfin, Monsieur, je ne puis souffrir qu'on encourage les gens sans talens; ayez ayez la sévérité, et la fermeté de Despréaux, elles vous conviennent encore mieux qu'à lui. Réformez votre maison, vous y avez trop de bouches et de langues inutiles; votre livrée est trop nombreuse, contentez-vous d'être magnifique, et dédaignez le faste.

Quoi! pensez-vous sérieusement que ma voix

puisse se faire entendre et que je puisse vous être utile pour faire représenter vos Guèbres? Jamais le gouvernement n'y consentira; contentez-vous de l'impression. Vos Guèbres sont dans les mains de tout le monde, et si vous connoissiez nos acteurs, vous verriez combien ils vous sont inutiles, ils n'ajoutent aucun prestige à ce qu'ils représentent, tout au contraire, ils font voir le derrière des coulisses, et sentir tous les défauts. Vous ne pouvez être retenu par cette considération, j'en conviens; mais, Monsieur, vous voulez établir la tolérance, vous avez raison, je voudrois que vous fusssiez le premier à en ressentir les effets: pour y parvenir, prêchez-la d'exemple; contentez-vous d'avoir montré la vérité, et laissez-y tourner le dos à ceux qui ne la veulent point voir. Vous avez tout dit, tenez-vous-en à ne pas vous dédire, et ne mettez point de nouveaux obstacles à la chose du monde que je désire le plus, et sur laquelle j'ai eu une conversation avec Mad- Denis, dont elle vous rendra compte.

Votre correspondance avec la grand'maman Gargantua(1) me ravit; elle vous répond à ce

---

(1) See Voltaire's letters to the Duchesse de Choiseul, *Correspondance Générale*, vol. 61, p. 161.

qu'il y a de solide, c'est ce qui doit lui appartenir; pour moi, je ne suis que pour le frivole; je ne vois point dans l'histoire des Soukirs, l'établissement des manufactures, je n'y vois qu'un très-beau sujet de conte de fées, qui pourroit surpasser Cendrillon. Voilà, Monsieur, les progrès de mon esprit et de ma raison, qui au bout de soixante et mille ans que j'ai vécu, me mettent à côté des enfans de quatre ans. Ah! je ne suis qu'une petite fille, mais j'ai une charmante grand'maman, il faut l'adorer, Monsieur, et moi m'amuser, et m'aimer toujours.

LETTRE XXXIV.

(11 *Décembre, vol.* 61, *p.* 232.)

Mercredi, 20 Décembre, 1796.

J'ai mille raisons pour vous aimer; d'abord vous êtes mon contemporain, qualité dont je fais grand cas, et que je trouve aujourd'hui dans bien peu de personnes. Ensuite vous avez des attentions infinies, vous me procurez de l'amusement, du plaisir; sans vous mes nuits seroient insupportables, je les passe à me faire lire ce que vous m'envoyez. Vos correspondans en Hollande vous servent bien, communiquez-moi toujours tout ce qu'ils vous envoient. La grand'maman est bien contente de

vous; je reçois d'elle les mêmes remercîmens que vous me faites, et je vous en dois, à l'un et à l'autre, de m'admettre en un si aimable commerce.

M. Craufurd, dont je vous ai parlé il y a quelques années, est ici depuis quelques jours; il s'en ira bientôt, j'en suis très-fâchée; il a beaucoup d'esprit, beaucoup de goût, et de justesse; il a un peu d'amitié pour moi, et de l'adoration pour vous; il m'a priée de vous parler de lui, de vous faire souvenir du tems qu'il a passé avec vous; il a un ami dont la réputation ne vous est pas inconnue, c'est M. Robertson; vous savez qu'il a fait l'Histoire d'Ecosse, et la Vie de Charles V. Cet auteur voudroit vous faire hommage de ses ouvrages, je me suis chargée de vous en demander la permission; j'ai assuré que je n'aurois pas de peine à l'obtenir. Je désire qu'il puisse voir votre réponse, ainsi je vous supplie qu'elle soit de façon à le satisfaire; son respect, sa vénération pour vous sont extrêmes, ce qui me fait juger de son esprit, et de son mérite.

Vous voulez que je vous mande des nouvelles. Le grand-papa se porte toujours fort bien, il est aussi charmant que jamais; il n'y a plus que lui en qui l'on trouve de la grâce,

de l'agrément, et de la gaîté ; hors lui, tout est sot, extravagant, ou pédant.

M. d'Invault donna, hier matin, sa démission(1); j'attendrai à demain à fermer cette lettre, afin de vous pouvoir nommer son successeur. Si on est dans l'embaras du choix, je ferai partir ma lettre. Adieu, mon cher et ancien ami, je vous aime de tout mon cœur.

Le Président se porte bien, mais il ne me fait pas désirer de parvenir à son âge. Mille complimens à Mad. Denis, et à M. et Mad. Dupuis.

Jeudi. 21.

Le Contrôleur n'est point nommé ; je voudrois que vous le fussiez, mais ce seroit à condition que vous interdiriez les écrits sur l'agriculture, les projets économiques, etc. etc.

J'attends avec grande impatience ce que vous me promettez à la fin de l'hiver : cela sera-t-il gai? Nous n'avons besoin, à nos âges, que de nous amuser. Vous avez assez instruit le genre humain, ne songez plus qu'à vous divertir, et à divertir vos amis.

---

(1) Of the office of Comptroller-General of the Finances.

LETTRE XXXV.

(28 *Janvier, vol.* 61, *p.* 248.)

Paris, 4 Février, 1770.

Mercredi prochain, 7 de ce mois, il partira, par les guimbardes de Lyon, l'histoire de Charles V. Ce mot, guimbardes de Lyon, pour avoir acquis une nouvelle signification, n'a pas perdu l'ancienne, je puis vous en assurer.

Je vous ai, je crois, déjà mandé que je trouvois charmant les vers de M. Guillemet; la modestie, ou plutôt l'humilité de la grand' maman, ne lui permet pas de les montrer à beaucoup de monde, mais le petit nombre de ceux qui les ont vus en ont été charmés, et le grand-papa, qui n'aime point la louange, n'a pu se défendre de paroître très-satisfait de la grâce, de la délicatesse de celle que vous lui donnez. Je voudrois que vous pussiez juger par vous-même de quelle vérité sont vos éloges.

Je suis bien fâché que le petit Craufurd ne soit plus ici, mais je lui enverrai un extrait de votre lettre.

Je ne veux point abuser de votre complaisance, en vous priant de m'écrire souvent; vous avez de bien meilleurs emplois à faire de votre tems, et moi, par la raison contraire, n'ayant rien à faire, je n'ai aussi rien à dire; mes lettres ne seroient remplis que des traités sur l'ennui, sur le dégoût du monde, sur le malheur de vieillir; cela, ne seroit-il pas bien amusant? Oh! non, M. de Voltaire, je me fais justice; je serai parfaitement contente si vous me conservez votre amitié, votre souvenir, et si vous m'en donnez des marques, en m'envoyant exactement tout ce que vous ferez. Quel est donc l'ouvrage qui est actuellement sur le tapis? il doit m'amuser beaucoup. C'est donc quelque chose de gai, et de frivole? et ce ne sera pas sur une certaine matière, sur laquelle il ne reste plus rien à dire; ce ne sera pas non plus un traité économique, ni des préceptes sur l'agriculture. Vous sentez bien que quand on habite un tonneau dans le coin de son feu, on s'intéresse fort peu à ces parties de l'administration. On lit les édits malgré qu'on en ait; ma curiosité n'a pas été fort satisfaite par les derniers; ils m'ont appris que je perdois mille écus de rente. Je suis plus philosophe que je ne croyois, car je suis presque insensible à

cette perte ; je trouve dans ce qui afflige tout le monde ma consolation, la vieillesse; ce n'est pas la peine de s'affliger de rien, quand on a si peu de tems à souffrir. Cette réflexion est commune, elle a été dite, et écrite par tout le monde, mais sans le sentir, et moi, je ne le dis que parce que je le sens.

Ne croyez point que je courre le monde, je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez mes connoissances les plus particulières, je ne dis pas chez mes amis. Ah! M. de Voltaire, y en a-t-il dans le monde? vous avez des adorateurs, et en grand nombre, mais croyez-vous avoir beaucoup d'amis? Ne faites point usage de ceci contre moi, je dois être exceptée de la thèse générale, et par vous plus que par qui que ce soit.

LETTRE XXXVI.

(26 *Mars, vol.* 61, *p.* 292.)

Paris, 9 Avril, 1770.

C'est donc à un révérend père Capucin à qui j'ai affaire aujourd'hui. Vous avez choisi une étrange métempsycose ; savez-vous ce que je serois, si je choisissois la mienne? je devien-

drois taupe. Je suis si ennuyée de ce qui se passe sur terre, que j'aimerois mieux ce qui se passe dessous; je n'y verrois pas ce qu'on appelle le dessous des cartes, j'ignorerois toutes les tricheries, et tant mieux; je serois avec mes semblables, et je me dirois : ces gens-là du moins ne me trompent pas, ils ne m'en font pas accroire. Mon Dieu! mon cher Voltaire, que j'aimerois à causer avec votre révérence; vous nous avez envoyé des vers qui ne sentent pas trop la capucinerie, surtout ceux à la grand'maman, que vous m'aviez dits être les moins bons; ils sont charmans, ils ont un succès infini.

La Mélanie de la Harpe est fort tombée depuis l'impression; j'aime beaucoup mieux sa lettre du Solitaire de la Trappe à l'Abbé de Rancé. St. Grisel et St. Billard sont toujours enfermés; mais nous avons bien d'autres affaires qui nous occupent, les opérations de finances: elles m'ont rongné les ongles, qui, comme vous savez, n'étoient pas trop longs; je perds plus de mille écus de rente, et je me flatte, pour l'amour de vous, toute proportion gardée, que vous en perdez cinq ou six fois autant; plus la somme que l'on perd est petite,

plus le dommage est grand, parce qu'il est bien près du nécessaire.

Nous avons aussi le procès de M. d'Aiguillon qui fait grand bruit; vous ne vous attendez pas que je vous raconte aucun détail, c'est au-dessus de ma capacité.

Vous êtes extrêmement bien avec la grand'-maman, nous ne cessons de parler de vous. Quand il arrive une de vos lettres, soit à elle ou à moi, c'est une grande joie pour le petit comité. Le Capucin Voltaire seroit admis dans ce comité, et deviendroit notre directeur.

Qu'est-ce que c'est donc que votre Encyclopédie? vous ne m'en jugez pas digne; est-ce qu'elle ressembleroit à l'autre?

Dites-moi aussi, je vous prie, pourquoi vous n'avez pas engagé M. Cramer à me venir voir; ses impressions ne sont-elles que pour la cour? Vous comptez pour bien peu vos amis.

J'entends dire qu'on vous érige une statue, qu'elle sera placée dans la Bibliothèque, je l'aime mieux-là qu'à l'Académie. Votre empire est universel; vous n'êtes point fait pour un petit état, mais revenons à votre capucinerie.

"Vous ne fûtes jamais des Cotins le héros,"

Et l'on ne dira point :

" Et maintenant le soutien des dévots."

Ces vers sont assez jolis, et j'achèterois bien cher certain ouvrage, dont on n'a que des fragmens.

Il est vrai, je ne m'en défends pas, j'aime mieux le plaisant que le sérieux, cependant je serois bien aise d'avoir votre Encyclopédie ; c'est le seul moyen de me faire rechercher, et mériter le beau titre d'Encyclopédiste.

Adieu, mon révérend père, faites tous les jours mention de moi dans votre *memento*.

LETTRE XXXVII.

(25 *Avril, vol.* 61, *p.* 313.)

Paris, 8 Mai, 1770.

Vous reconnoissez vos torts avec la grand'-maman, et vous les réparez bien ; vous ne pourriez sans ingratitude être mécontent d'elle. Si elle ne vous écrit pas souvent, c'est qu'elle n'a pas un moment à elle ; elle fait usage de ceux qu'elle passe avec vos amis, pour dire, de vous toutes les choses que je voudrois que vous en-

tendissiez. Vous ne sauriez nous envoyer trop souvent de vos œuvres, de quelque genre qu'elles soient elles plaisent, et réveillent. Vos derniers vers sont les plus jolis du monde: *faisant le bien pour son plaisir*, m'a charmée (1).

On ne parle ici que de votre statue, le siècle s'honore en vous rendant cet hommage; vous en devez être flaté, mais cependant n'oubliez jamais, mon cher contemporain, que vous êtes du siècle de Louis XIV. Vous êtes la plus parfaite, et la plus singulière des sept merveilles qu'il a produites; je voudrois vous faire le pendant de St. Michel, terrassant les erreurs, et le fanatisme; mais que d'attributs il faudroit rassembler, si l'on y mettoit tous ceux qui vous désignent! Si vous ne voyez pas mon nom

---

(1) The verses were as follow, addressed to Mad. du Deffand.

Oui, j'ai tort si je vous ai dit
Qu'elle n'étoit qu'une volage.
Fière du brillant avantage
De sa beauté, de son esprit,
Et se moquant de l'esclavage
De tous ceux qu'elle assujettit;
Cette image est trop révoltante,
Je crois qu'on la peut définir,
Une adorable indifférente,
Faisant du bien pour son plaisir.

dans la liste des souscripteurs, croyez que c'est par l'humilité ; il y auroit trop de vanité à se placer parmi les gens de lettres, et les beaux esprits. J'en use avec vous comme avec la divinité, qui se contente d'être adorée en esprit, et en vérité.

Je vais perdre tout à l'heure la grand'maman, elle part Jeudi pour Chanteloup ; elle va tondre ses moutons, en faire carder, et filer la laine, dont on fera de beaux draps, et toutes sortes d'étoffes. Amboise est une nouvelle Salente, mais dont les lois ne seront pas dictées par un pédant. Soyez son émule dans votre ville de Versoy, et faites à qui mieux mieux le bonheur de tout ce qui vous environne ; faites le mien en particulier, en m'aimant toujours.

LETTRE XXXVIII.

(18 *Juin, vol.* 61. *p.* 333.)

24 Juin, 1770.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'attendois toujours que la grand'maman me dictât quelque chose pour vous ; je l'en ai pressée, mais elle est d'une paresse d'esprit

dont on ne peut la tirer; elle s'en rapporte à moi pour vous dire tout ce qu'elle pense pour vous; je serai donc son indigne interprète, mais j'aurai le mérite de vous dire la verité en vous assurant, que ses sentimens ne se bornent point à l'admiration, et à l'estime, et qu'elle y joint une très-véritable amitié. Elle voudroit vous satisfaire sur toutes les choses que désirez, et nommément sur votre affaire de St. Claude; elle trouve la cause que vous défendez très-juste, mais elle ne peut vous seconder que par ses représentations, et ses sollicitations; elle est aussi reconnoissante, et aussi contente que moi des cahiers que vous nous envoyez, et nous vous prions de continuer. Je serai encore du tems sans revoir cette grand'maman, elle ne reviendra que le 17 ou le 18 de Juillet, et peu de jours après elle partira pour Compiègne. La vie se passe en absence, on est toujours entre le souvenir, et l'espérance; on ne jouit jamais; si du moins on pouvoit dormir, ce ne seroit que demi mal. Dormez-vous, mon cher Voltaire? ce seroit pour vous un tems bien mal employé; il n'y faut donner que le pur nécessaire pour votre santé, employez tout le reste à instruire, à éclairer, et surtout à amuser la grand'maman, et sa petite fille. Pour moi,

qui ne dors point, je m'occupe souvent les nuits à repasser tout les vers que j'ai retenus ; vos épîtres au Roi de Prusse, à Mad. de Villars, au Président, etc. ont souvent la préférence. Pourquoi ne feriez vous pas une jolie épître pour la grand'maman ? Le sujet ne vous laisseroit pas manquer d'idées.

M. de St. Lambert fut reçu hier à l'Académie ; il récita le second champ d'une poème qu'il fait sur le génie ; il faut en avoir beaucoup, pour rendre ce sujet piquant.

Votre article des anciens et des modernes me fait très-grand plaisir. Vous êtes judicieux, vous avez toujours raison, et jamais, non jamais, vous n'êtes ni faux, ni fatiguant, ni froid.

Vous savez que le grand'papa a acheté toutes vos montres ; vous êtes très-bien avec lui, il ira le 9 du mois prochain chercher la grand'maman, pour la ramener le 17 ou le 18. Je voudrois bien qu'il y eût un terme où j'aurois l'assurance de vous revoir, mais j'ai bien peur, mon cher Voltaire, que nous n'ayons d'autres rendez-vous qu'aux Champs-Elisées. Nous n'aurons rien à changer à nos figures, elles se trouveront, en les conservant telles qu'elles sont, à l'unisson des ombres, mais

j'espère qui la mienne verra la vôtre; ainsi loin de rien perdre, je compte gagner beaucoup. Bon jour, adieu, donnez-moi de vos nouvelles. Je vous envoie une lettre, je ne sais pas de qui; je crois cependant que c'est un homme qui vous estime beaucoup, et qui désire que vous l'estimiez, il en sera ce qu'il vous plaira, mais il vous prie de m'adresser la réponse que vous lui ferez, il l'enverra chercher chez moi.

LETTRE XXIX.

(12 *Juillet*, *vol.* 61. *p.* 343.)

29 Juillet, 1770.

Ne craignez rien, Monsieur, pour vous, ni pour votre statue; vous êtes l'un et l'autre à l'abri de toute atteinte; le tems pourra endommager la statue, mais pour vous, qui est-ce qui peut vous nuire? Votre gloire iroit toujours en augmentant si cela étoit possible; bannissez toute terreur panique; nous ne sommes plus dans le siècle des bons mots, et il auroit été difficile, dans aucun siècle, d'en dire

contre vous. Les plaisanteries des sots sont bien peu redoutables. Je voudrois qu'il vous fût aussi aisé d'obtenir des priviléges pour vos émigrans, qu'il vous l'est de terrasser tous vos envieux.

La grand'maman a le plus sincère désir de vous obliger en tout ce que vous désirez, et quoiqu'accablée de sollicitations, aucune des vôtres ne la fatigue ; elle est de retour de sa Salente depuis le 20 de ce mois, elle part aujourd'hui pour Compiègne, dont elle ne reviendra que le 27 d'Août. Comment est-il possible que vous ne fassiez pas quelques vers pour elle ? Et pourquoi vous occupez-vous éternellement d'une philosophie sur laquelle tout est dit, et tout parfaitement bien dit, puisque vous en avez traité toutes les parties ? Divertissez-nous, égayez-nous ; nous en avons grand besoin, et moi en particulier qui m'ennuie à la mort. L'horrible aventure que celle de St. Domingue! il faut de pareilles événemens pour qu'on se trouve heureux, celui-ci laisse l'Abbé Terray bien en arrière.

Nous avons une Princesse de M. qui s'est jetée dans un couvent, non pas pour prendre le voile comme Mad. Louise, mais pour se séparer de son mari. Voilà une nouvelle aven-

ture qui fera long-tems le sujet des conversations, et fera une grande diversion à l'affaire de M. d'Aiguillon.

Ce n'est pas une chose gaie, mon cher Voltaire, que de vieillir, surtout quand on n'a point fait les provisions dont vous me parlez. Si je ne me chauffois qu'au feu que j'ai préparé, je serois tout de glace, mais par ma correspondance avec vous, je me trouve au coin de votre feu, et m'en trouve très-bien ; je n'en cherche point d'autres, parce qu'il n'y en a point d'autres.

Vous avez beau me reprocher de ne point aimer les philosophes, je n'en croirai pas moins qu'ils ne sont nullement de votre goût. Quoiqu'il en soit, vous serez parfaitement du mien, jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE LX.

(8 *Août, vol.* 61. *p.* 358.)

Paris, 22 Août, 1770.

Grand-Papa, grand'maman, petite-fille, Secrétaire, amis, connoissances, tous sont charmés

de vos vers (1), mais on ne vous quitte point de la prose. J'entends parler d'une réfutation d'un certain livre, je voudrois l'avoir. Je m'en tiens à connoître ce livre par vous (2). Toutes réfutations de système doivent être bonnes, surtout quand c'est vous qui les faites. Mais, mon cher Voltaire, ne vous ennuyez-vous pas de tous les raisonnemens métaphisique, sur les matières inintelligibles; ils sont à mon avis ce que le clavecin du père Castel étoit pour les sourds. Peut-on donner des idées, et peut-on en admettre d'autres que celles que nous recevons par nos sens? Un sourd, un aveugle de naissance, peuvent regretter de ne pas voir, de ne pas entendre, mais cependant ils ne savent ce que c'est que voir, et qu'entendre, ce que c'est que ces facultés qui leur manquent; ils ne nient pas ce qu'on leur en dit, mais ils s'ennuient de tout ce qu'on leur dit pour leur en donner la connoissance. De tout ce qu'on a écrit sur ces matières, c'est *le Philosophe ignorant et la Religion naturelle*, que je lis avec

---

(1) *Epître à Mad. la Duchesse de Choiseul.* See Voltaire's Works, vol. 13, p. 216.

(2) Système de la Nature ou des Lois du Monde Physique et du Monde Moral, par M. de Mirabeau.—(The Marquis.)

plus de plaisir. Je ne me tourmente point à chercher, à connoître ce qu'il est impossible de concevoir. L'éternité, le commencement, le plein, le vide, quel choix peut-on faire?

"Je n'irai point d'un vol présomptueux, etc. etc."

Voilà où je m'en tiens; faire autant de bien que je peux, le moins de mal qui m'est possible, laisser à chacun sa façon de penser, ne troubler le bonheur, ni la paix de personne, éviter l'ennui et les indigestions, les supporter partiemment quand on ne peut faire autrement; aimer, estimer mon très-bon ami Voltaire, souhaiter qu'il me survive, parler sans cesse de lui avec la grand'maman, recevoir souvent de ses lettres, et de ses ouvrages, voilà ce que je désire pour le peu de jours qui me restent.

LETTRE XLI.

(*See a letter to the Duchesse de Choiseul, of the* 16*th November, vol.* 61. *p.* 394.)

23 Novembre, 1770.

COMMENT, Monsieur, c'est vous qui m'accusez d'inégalité et de caprice; vous écrivez à la

grand'maman, en lui envoyant votre épître, que par parenthèse j'avois déjà lue quand elle l'a reçue.

" Si cette épître trouvoit grâce devant vos
" yeux, je vous dirois, envoyez-en copie pour
" amuser votre petite-fille supposé qu'elle soit
" amusable, et qu'elle ne soit pas dans ses mo-
" mens de dégoûts. Pour réussir chez elle il
" faut prendre son tems."

Je conviens que je suis peu amusable, que l'on me procure souvent des momens de dégoût. C'est un inconvénient qui ne m'arrivera jamais par vous. Mais que vous ayez besoin de prendre votre tems avec moi pour réussir, vous devez savoir que ce tems dure depuis quelque tems, il y a un peu plus de cinquante ans que vous en faites l'épreuve. Rougissez donc, Monsieur, de recevoir des impressions par vos nouvelles connoissances contre la plus ancienne et la meilleure de vos amies. Votre livrée (1) me hait, je sais bien pourquoi :

Je n'ai point devant eux pu fléchir les genoux,
Ni leur rendre un honneur, que je ne rends qu'à vous.

---

(1) Les Philosophes.

Ne les écoutez plus, et ne donnez point à la grand'maman occasion de croire que vous êtes ingrat et injuste, elle est témoin de mon amitié, et de mon admiration pour vous, repentez-vous; et vous obtiendrez votre pardon.

Votre épître est charmante. Vous ne m'avez point envoyé votre article dramatique qu'on dit être parfait. Il paroît depuis peu un testament dont on ne peut deviner l'auteur, il est de la main d'un diable forcé à honorer les saints. Quand vous l'aurez lu, je voudrois que vous me dissiez de qui vous le croyez; c'est peut-être lui faire trop d'honneur que d'avoir cette curiosité (1).

Ne croyez pas, je vous prie, que je bâille toujours dans mon tonneau, j'ai encore quelquefois des momens de gaîté, mais je n'en ai pas comme vous un fond inépuisable en moi-même, je ne la produis pas, mais je la reçois facilement, et surtout quand elle me vient de vous; vous devriez vous reprocher de m'en donner si rarement; et ce que vous ne devez jamais vous pardonner, ce sont vos injustices.

---

(1) *Testament de Voltaire,* by M. Marchand.

LETTRE XLII.

(5 *Décembre,* 1770, *vol.* 61. *p.* 402.)

9 Décembre, 1770.

Il y avoit long-tems, Monsieur, que je n'avois reçu de vos nouvelles, j'en espérois tous les jours, et j'étois arrêtée à vous en demander pour éviter que nos lettres se croisassent, surtout depuis la mort du Président. Je ne doute pas de vos regrets ; c'étoit un homme bien aimable ; mais depuis deux ans il ne restoit plus de lui que sa représentation. Vous savez qu'il étoit devenu dévot, ou plutôt qu'il en avoit embrassé l'état, son esprit n'étoit pas convaincu, ni son cœur n'étoit pas touché, mais il remplaçoit les plaisirs, et les amusemens auxquels son âge le forçoit de renoncer par de certaines pratiques. La messe, le bréviaire, etc. toutes ces choses étoient pour lui comme la question, elles lui faisoient passer une heure ou deux. Son testament est de 1766, il avoit alors son bon sens. Il laisse à ses paroisses, à des couvents des legs peu considérables, il traite fort bien ses domestiques ; il donne ses

manuscrits à Mad. de Jonsac (1); fait des legs à ses petits-neveux, et le reste de son bien partagé, selon la coutume. De ses amis il n'en parle point. L'état où il étoit depuis long-tems ne m'a pas donné le désir de vieillir. Il n'y a que vous, Monsieur, à qui il appartient de ne le pas craindre; votre âme useroit trois ou quatre corps. Pour la mienne elle n'est pas de même, je me figure que si je vis encore quelques années je deviendrai comme le Président, et certainement il vaut mieux finir que d'exister de cette sorte.

Savez-vous, Monsieur, que je suis un peu en colère contre vous; j'ai lu votre lettre à la grand'maman, comme je vous l'ai déjà mandé. Vous ne me croyez donc plus amusable, et vous dites qu'il faut prendre son tems avec moi. C'est bien à vous de parler ainsi, vous qui êtes (comme vous me l'écrivez) le plus ancien de mes amis. On ne m'accuse point d'être inconstante, et si on me faisoit cette injustice, vous me serviriez à la réfuter; je suis très-*amusable*, et je le suis toujours par ce qui me

(1) Née Colbert de Seignelay, nièce to the Président Hénault, and married to the Comte de Jonsac, brother to the Maréchal d'Aubeterre.

vient de vous. Votre épître au Roi de la Chine me plaît infiniment (2).

Vous ne devineriez jamais combien j'ai de volumes de vous, j'en ai cent neuf, et je crains de n'avoir pas tout, il y en a une grande quantité de doubles ; j'aurai ces jours-ci un libraire pour vous compléter, et pour plus grande sûreté je vous en enverrai après le catalogue, pour que vous me disiez ce qui me manque.

J'ai le malheur, je l'avoue, de n'être pas *amusable* par les beaux génies de notre siècle, ou si vous voulez de ceux qui ont succédé à Fontenelle et à la Motte, qu'ils ont fort dénigrés, et qu'ils sont bien loin d'égaler. Oh! Monsieur, vous en direz ce qu'il vous plaira, ils n'ont de mérite que d'avoir pris votre livrée, et je trouverai toujours entre eux, et vous la différence du maître au valet; mais laissons-les là, et n'en parlons plus.

Je vais vous faire une proposition, la plus ridicule du monde, et que vous trouverez peut-être la plus impertinente. Je suis dans l'habitude de donner des étrennes à Mad. de Luxembourg; celles de cette année seront la biblio-

---

(2) See Voltaire's Works, vol. 13, p. 244.

thèque bleue (3) dont on vient de faire une nouvelle édition en beau langage ; je serois charmée si vous aviez la complaisance de me faire un joli envoi, sérieux ou comique, tout comme il vous plaira. Si vous m'accordez cette grâce, il n'y faut pas perdre un moment. Je prierai Dieu pour vous, et vous aimerai encore plus que je ne vous aime, s'il est possible. Voilà le libraire, M. Merlin, que j'attendois, je vous quitte pour travailler avec lui. Adieu.

Qu'est-ce que c'est que Nicodême et Jeannot (4)? La grand'maman et la petite-fille n'ont-elles pas sujet de se plaindre de n'en pas entendre parler ?

---

(3) A Collection of Tales, Romances, etc. in old language, which went by this name from having been first published in the form of pamphlets, and other trifling works covered with blue paper.

(4) See Voltaire's Works, vol. 14, p. 213.

LETTRE XLIII.

Paris, 28 Décembre, 1770 (1).

Vous savez déjà tous nos malheurs (2), vous ne doutez pas de mon affliction. J'ai tout perdu, mon cher Voltaire, et il ne me reste plus à perdre que la vie ; il n'y a que vous pour qui la vieillesse soit supportable ; vous avez passé, pour ainsi dire de cette vie-ci sans mourir, à l'éternité. Vous vous êtes séparé du présent, vous tenez à tout l'univers sans tenir à personne ; vous voyez, vous jugez les événemens sans intérêt particulier, vous vous suffisez à vous-même. Mais moi, mon cher Voltaire, condamnée à un cachot perpétuel, je n'avois de ressource que la société, que l'amitié de la plus charmante personne (3) qui ait jamais existé. Je ne vous ferai point de détail sur ce triste événement, il me faudroit plus de liberté

---

(1) This Letter is in answer to one of Voltaire's of the 16th December, 1770, not inserted in Beaumarchais's Edition of his Works. The Editor has therefore thought proper to subjoin it.

(2) The exile and disgrace of the Duc de Choiseul, which took place on the 24th of this month.

(3) The Duchesse de Choiseul.

d'esprit. Tout ce que je puis vous dire, c'est que jamais séparation ne fut plus touchante, et plus douloureuse. Au milieu des pleurs, et des cris de ses amis, cette grand'maman a montré un courage, une fermeté, une douceur, une tranquillité inouie. Ce fut le Lundi 24, que M. de Choiseul reçut sa lettre de cachet, avec ordre de partir le Mardi avant midi; ils sont arrivés le Mercredi à Chanteloup. Mad. de Grammont (3) est partie ce jour-là pour les aller trouver. L'Archevêque de Cambrai part demain, et M. de Stainville partira Dimanche (4). M. de Praslin (5) partira demain pour Praslin. On n'a point encore disposé de leurs places. On a proposé celle de la guerre à M. de Muy qui l'a refusée.

Parmi toutes les raisons que j'ai d'être affligée, vous y entrez pour beaucoup, mon cher Voltaire; notre correspondance en souffrira, à moins que vous ne trouviez quelque expédient.

---

(3) The Duc de Choiseul's sister.
(4) His two brothers.
(5) The Duc de Praslin, of another branch of the family of Choiseul. He had been one of the Secretaries of State during the Duc de Choiseul's administration.

Je ne suis point contente du mal que vous me dites de notre ancien ami (6). Je conviens, qu'il étoit foible, mais il avoit eu l'esprit bien agréable, et le meillenr ton du monde; il avoit fait son testament dans un tems où il s'étoit fort entêté d'une fille (7) que j'avois auprès de moi, et qui étoit devenue mon ennemie.

Je vous remercie de votre complaisance; vos petits vers sont fort jolis, et j'en ferai usage. Adieu, mon cher Voltaire, conservez-moi votre amitié.

M. de Voltaire à Mad. la Marquise du Deffand.

16 Décembre, 1770.

" Je m'en étois douté, il y a trente ans que son
" âme n'étoit que molle, et point du tout sen-
" sible, qu'il concentroit tout dans sa petite
" vanité; qu'il avoit l'esprit foible, et le cœur
" dur; qu'il étoit content, pourvu que la Reine
" trouvât son style meilleur que celui de Mon-

---

(6) The Président Hénault.—See the following Letter.
(7) Mademoiselle de Lespinasse.

" crif, et que deux femmes se le disputassent; " mais je ne le disois à personne. Je ne disois " pas même que ses Etrennes Mignones ont " été commencées par du Mollard, et faites " par l'Abbé Boudot. Je reprends toutes les " louanges que je lui ai données:

" Je chante la Palinodie,
" Sage du Deffand, je renie
" Votre Président, et le mien.
" A tout le monde il vouloit plaire,
" Mais ce charlatan n'aimoit rien;
" De plus il disoit sou bréviaire.

" Je voudrois, Madame, que vous sussiez ce " que c'est que ce bréviaire, ce ramas d'an- " tiennes, et de réponses en Latin de cuisine! " —Apparemment que le pauvre homme vou- " loit faire sa cour à Dieu, comme à la Reine, " par de mauvais vers.

" Je suis dans la plus grande colère, je suis " si indigné, que je pardonne presque au mi- " sérable la Beaumelle d'avoir si maltraité les " Etrennes Mignones du Président.—Quoi, ne " pas vous laisser la moindre marque d'amitié " dans son testament, après vous avoir dit pen- " dant quarante ans qu'il vous aimoit.

" Sa petite âme ne vouloit qu'une réputa-

" tion viagère. Je suis très-persuadé que l'âme " noble de votre grand'maman trouvera cela " bien infâme.

" Vous voulez des vers pour la bibliothèque " bleue; vous vous adressez très-bien, en voici " qui sont dignes d'elle :

" La belle Maguelonne avec Robert le Diable,
" Valoient peut-être au moins, les romans de nos jours ;
" Ils parloient de combats, de plaisirs, et d'amours.
" Mais tout ce papier bleu, quoique très-estimable,
" N'est plus regardé qu'en pitié,
" Mon cœur en a senti la cause véritable,
" On n'y parle point d'amitié.

" N'est il point vrai Madame que nous n'au- " rons point la guerre? C'est une obligation " que la France aura encore au mari de votre " grand'maman.

" Je veux que vous m'écriviez dorénavant à " cœur ouvert; nous n'avons rien à dissimuler " ensemble; mais quelque chose que vous ayez " la bonté de m'écrire, faites contresigner " par votre grand'maman, ou envoyez votre " lettre chez M. Marin, Secrétaire-Général de " Librairie, rue des Filles St. Thomas, qui me " la fera tenir très-sûrement, le tout pour " cause.

LETTRE XLIV

(11 *Février*, 1771, *vol.* 61. *p.* 438.)

Paris, 19 Février, 1771.

Votre lettre sera portée à la grand'maman (1), après demain Jeudi, par M. de Lauzun son neveu, qui va la trouver. Son mari et elle jouissent de la gloire, et du repos, ils paroissent parfaitement contens. Si l'ennui ne sur vient pas je les tiens infiniment heureux. L'état de leurs affaires y pourroit apporter quelques obstacles, mais ils n'ont point d'enfans, ils ne sont plus engagés à la même dépense, ils peuvent s'acquitter petit à petit sur leurs épargnes. Enfin ils jouissent de la paix de la bonne conscience; mon plus grand désir est de les aller trouver, mais il en faut obtenir la permission, et ce n'est pas encore le moment de la demander.

Nous avons ici les Princes de Suède (2), qui

(1) See Voltaire's Works, vol. 61, p. 439.
(2) Gustavus the IIId, and his brother, the Duke of Sudermania, who now occupies the throne under the name of Charles the XIIIth.

sont très-aimables, ils ne veulent aucun cerémonial, on les reçoit, et on leur donne à souper en petite compagnie comme à des particuliers, ils sont au fait de tout. Le Prince Royal est d'une très-bonne conversation, poli, gai, facile; ils resteront ici jusqu'après Pâques; le Roi les traite fort bien. Le Comte Scheffer (3) que vous connoissez est avec eux, et j'ai été ravie de le revoir. Ce sera avec M. de la Vrillière qu'il travaillera sur les affaires. Ce ministre supplée à tout, il fait les fonctions de tous les emplois vacans; on dit qu'ils le seront encore long-tems. On nous annonce un nouveau Parlement pour la semaine prochaine. Les remontrances, les arrêtés, les lettres pleuvent à verse, il n'y a jamais eu de tems semblable à celui-ci; quelques chansons, des épigrammes, des bons mots égayent la scène. Heureusement nous avons la paix, on dit qu'elle ne sera pas durable, mais c'est toujours beaucoup de gagner un an, ou deux. Si jamais je puis me trouver à

---

(3) The Comte de Scheffer was long Ambassador from Sweden to France. He had been succeeded in his mission by the Comte de Creutz, but had accompanied the Prince Royal and his brother on their journey to Paris.

Chanteloup, je m'embarrasserai bien peu de tout ce qui arrivera.

Donnez-moi toujours de vos nouvelles, mon cher Voltaire. La disgrâce de mes parens ne vous refroïdira pas pour eux, ni pour moi, à ce que j'espère.

LETTRE XLV.

(15 *Février*, 1771, *vol.* 61, *p.* 442.)

Paris, 27 Février, 1771.

NON, Monsieur, la grand'maman n'a reçu de lettre d'aucun patron, si ce n'est de ceux qu'elle a en Paradis, et dont elle ne m'a pas fait part, car pour ceux de l'enfer de ce monde, elle n'en entend point parler. Elle est tranquille dans sa solitude, qui n'avoit été fréquentée que par ses plus proches parens, jusqu'à Dimanche dernier que deux Officiers Suisses ont obtenu la permission d'aller trouver le maître de la maison, avec qui ils avoient un travail à faire. M. le Prince de Tingri, pour une semblable raison, a obtenu aussi la même permission,

et de plus celle d'y mener sa femme, qui a sollicité vivement cette grâce, en disant qu'elle avoit beaucoup d'obligation à la grand'maman, qu'elle désiroit passionnément de lui donner cette marque de sa reconnoissance.

M. de Beauvau est allé aujourd'hui à la cour, pour solliciter la même permission ; on lui avoit fait espérer qu'on lui accorderoit au bout d'un certain tems ; il a pour raison la parenté proche, et de grandes obligations.

Mon tour viendra, à ce que j'espère, mais je ne ferai point de démarches avant la belle saison. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge ; le séjour ne pourra être que fort long, et peut-être ne reverrai-je plus mes Pénates ; je les quitterai sans regret, et ceux de mes parens deviendront les miens.

Vous sentez bien, Monsieur, combien j'approuve les sentimens que vous professez pour nos amis ; vous êtes non-seulement dans la classe de tous les honnêtes gens, mais de tous ceux qui veulent passer pour l'être. Jamais disgrâce n'a été accompagnée de tant de gloire ; il n'y en a point d'exemple dans les histoires anciennes et modernes ; le regret est général, et l'embarras de trouver des successeurs est une circonstance assez flatteuse.

Vous savez sans doute tous les changemens auxquels on travaille ; c'est le tems de prodiges, c'est un nouveau cahos, nous attendons qu'on le débrouille ; on est accablé de remontrances, d'arrêtés, de lettres, de discours. Hors ceux qui nous viennent de Rouen, tous me semblent détestables, surtout ceux de notre bonne ville qui sont pleins de belles phrases, et qu'on diroit être faits pour concourir aux prix de l'Académie. A propos d'Académie, vous savez que le Prince Beauvau, y va être reçu ; il me lut hier son discours, qui me parut fort bien ; il est de lui, excepté les deux premières phrases qui ne sont pas ce que j'en aime le mieux.

Votre Barmecide (1) vous a fait honneur à toute sortes d'égards, à votre cœur, à votre esprit ; rien n'est si heureux que ce refrein, *c'est Barmecide.*

J'aurois voulu que les étrangers qui se rencontrent sur le bord de l'Euphrate eussent articulé quelques faits, mais leur rencontre qui

---

(1) *Lettre en vers, de Benaldaqui à Caramouftée, femme de Giaffar le Barmecide.*—See Voltaire's Works, vol. 13, p. 265.

marque leur intelligence, en est un qui suffit pour l'honneur de celui qui les rassemble.

Adieu, mon cher Voltaire. Je ne sais pas si vous trouvez que ce soit un bon lot que de parvenir à la vieillesse; pour moi, je le trouve détestable, et je suis toujours indignée de l'injustice qu'on a eue de nous faire naître sans notre consentement, et de nous faire vieillir malgré nous. Ne voilà-t-il pas un beau présent que la vie, quand on l'accompagne de chagrins, et de souffrances.

N'avez-vous rien fait de nouveau? et ne m'enverrez-vous plus rien, parce que la grand'-maman n'est plus ici? Je ne manque pas de moyens de lui faire tenir tout ce que je veux.

LETTRE XLVI.

(*Vol.* 61, *p.* 466.)

25 Mars, 1771.

J'ÉTOIS étonnée de ne point avoir de vos nouvelles, et j'allois vous en demander la raison quand j'ai reçu votre lettre du 16. Vous êtes donc mon confrère en aveuglement.

Voilà une triste ressemblance, j'aimerois

mieux en avoir d'autres, et pouvoir écrire des épîtres aussi charmantes que celles dont vous honorez les rois. D'où vient, s'il vous plaît, ne m'avez-vous point envoyé celles de Danemark?

Savez-vous qu'il court ici plusieurs écrits qu'on dit être de vous, et qu'on a même envoyés à Chanteloup; je prétends qu'ils n'en sont pas; ai-je tort? ai-je raison? Vous me devez, mon cher Voltaire, de me communiquer tout ce que vous faites; vous m'avez si bien traitée par le passé, que j'aurois peine à m'accoutumer à aucun changement.

Je fus l'autre jour à l'Académie à la réception de M. le P. de Beauvau et de M. Gaillard. Vous verrez incessamment tous les discours; il y en eut un de M. Duclos, qui est ineffable; c'est dommage qu'il ne soit pas imprimé, il ne s'en est jamais, je crois, prononcé en public de ce genre. En qualité d'historiographe il fit l'histoire de l'Académie; il voulut être aussi plaisant, et aussi épigramatique que l'Abbé de Voisenon (1), mais ce fut l'âne qui imitoit le

(1) It was to this Abbé de Voisenon, who had complained to some of his brother academicians, *que le public lui prêtoit des ridicules*, that d'Alembert replied, *Monsieur l'Abbé, on ne prête qu'aux riches.*

petit chien; il en rappela parfaitement la fable, ce qui tint lieu de celle de M. de Nivernois, qui, contre son ordinaire, n'en récita point.

Voilà les nouvelles que vous aurez de moi; pour les autres, je ne les apprends que dans les gazettes; on n'est pas assez pressé de les savoir, pour qu'on ne puisse pas les attendre quatre ou cinq jours.

Quand vos neiges fondront, votre vue reviendra, il n'en est pas ainsi de moi.

Adieu, mon cher Voltaire, mettez-moi au fait de ce que je dois croire, et de ce que je dois nier, ou affirmer en sûreté de conscience.

LETTRE XLVII.

(*5 Mai*, 1771, *vol.* 61, *p.* 480.)

Paris, 15 Mai, 1771.

Non, non, je ne hais point la philosophie, mais j'estime peu ceux qui n'en ont que le masque sous lequel ils cachent l'orgueil et l'insolence. Vous n'aimez pas plus que moi les paradoxes, les raisonnemens ennuyeux, le style froid, fade ou déclamatoire. Prenez-vous-en à vous si je suis devenue difficile.

Me soupçonnez-vous de lire tous les écrits

dont nous sommes inondés? Pour me forcer à les lire on me dit qu'il y en a de vous, je les parcours, je ne vous reconnois dans aucun, je les jette tous au feu.

Je bénis le ciel de mon incapacité, elle me dispense de m'occuper de tout ce qui se passe. Je suis sourde, et muette, ce qui, joint à l'aveuglement, me rend, comme vous pouvez juger, d'une agréable société.

Ah! c'est bien moi, mon cher Voltaire, qui regrette de ne vous pas voir, mais si vous étiez ici je n'y gagnerois rien, vous me préfèreriez vos nouvelles connoissances. Vous avez beau dire, Dieu fait tout pour le mieux. La fable de Jupiter et du métayer est une de mes favorites. A propos de fables, connoissez-vous celles de M. de Nivernois? J'en ai entendues qui m'ont paru jolies. Vous a-t-on envoyé la rivalité de l'Angleterre et de la France, par M. Gaillard? Dites-m'en votre avis. Adieu, je vous quitte pour écrire à la grand'maman, je lui envoie votre lettre, elle lui confirmera la continuation de vos sentimens pour elle et pour son mari, ils méritent l'un et l'autre l'estime, et l'attachement du public, et surtout de vous et de moi, c'est là ce qui fonde le plus notre fraternité.

LETTRE XLVIII.

(1er. *Juin*, 1771, *vol.* 62, *p.* 495.)

Paris, 15 Juin, 1771.

Je ne vous écris plus si exactement, voici pourquoi : tant que j'étois avec mes parens, mon commerce devoit vous être agréable ; à présent que puis-je vous dire qui vous intéresse. Je ne suis au fait de rien, je ne m'intéresse à rien, je n'apprends les nouvelles que par les gazettes. Je reçois des lettres de Chanteloup, voilà ma seule correspondance, et comme on sait que je conserve vos lettres, on m'envoie toutes celles qu'on reçoit de vous.

L'on me charge de vous dire qu'on est très-content de votre reconnoissance; qu'on n'a nulle raison d'en douter, et que si on ne vous le dis pas soi-même, c'est qu'on s'est interdit d'écrire à personne. Ce n'est point une fausse défaite, c'est la pure vérité. On s'y porte fort bien, on n'a de chagrins que ceux qui viennent de l'attachement, et de l'amitié; mais c'est beaucoup trop, j'en conviens, je l'éprouve par moi-même.

Je n'ai point envoyé la septième page, dont

vous me parlez; toutes ces sortes d'écrits sont entre leurs mains, mais j'ai recommandé d'y faire attention.

Vous me donnez une lueur d'espérance de vous revoir, je voudrois bien qu'elle se réalisât. Indépendamment du plaisir que j'aurois de vous embrasser, et de vous entretenir, je serois bien aise de savoir comment vous trouvez le bel esprit d'aujourd'hui. Ce n'est pas le vôtre, ni aucun de vos contemporains, c'est un genre tout neuf, et qui me renvoie à ne lire que le siècle de Louis XIV, et à ce qu'on a écrit il y a quarante ou cinquante ans. J'en excepte le dernier ouvrage de M. Gaillard (1), qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mon pauvre Formont appeloit ce siècle-ci pédant, et frivole, j'y ajouterois froid, sec et ennuyeux. Vous me trouveriez digne d'y tenir ma place, si je vous écrivois plus long-tems. Ainsi donc, adieu, mon cher Voltaire, je vous aime, et je vous aimerai toujours.

---

(1) *La rivalité entre la France et l'Angleterre.*

LETTRE XLIX.

(30 *Juin*, *vol.* 61, *p.* 512.)

Paris, 8 Juillet, 1771.

Quelle vision! Pourquoi me supposer fâchée contre vous? quel sujet m'en avez-vous donné? qu'elle raison puis-je avoir eue de ne pas envoyer cette septième page? Vous avez vous-même envoyé l'ouvrage; je recommandai de votre part qu'on lût cette septième page. Je me suis toujours acquittée fidèlement de vos commissions. On m'envoie toutes vos lettres, on me charge d'y répondre, et je vais vous transcrire, mot à mot, ce que l'on m'écrit en m'envoyant la dernière:

" Voici une lettre de M. de Voltaire, je ne " lui réponds pas, et je vous prie de lui répon- " dre. Dites-lui que je suis très-sensible à " l'intérêt qu'il prend à ma santé, que je me " porte fort bien, que je suis fâchée de ne " pouvoir pas lui répondre, mais que pour de " très bonnes raisons, j'ai pris le parti de ne " plus écrire du tout; que quand on est parve- " nu à un certain âge, il faut se reposer sur " ses enfans d'une foule de devoirs qu'on ne

" peut pas rendre, et que je vois avec plaisir, " que je ne peux pas choisir une main plus " agréable à M. de Voltaire, que celle de ma " petite-fille."

Voilà ses propres termes. Je m'offre mon cher Voltaire, à être l'entrepôt de votre correspondance. Pour moi, je serois bien fâchée de renoncer directement à la vôtre; le rôle que j'ai à jouer sur le théâtre de la chose publique me dispense d'avoir un sentiment, une opinion, ou du moins d'en entretenir les autres. Je ne puis pas m'empêcher de m'intéresser aux édits, surtout à ceux qui regardent les rentes viagères; j'y avois converti tout mon bien, et M. l'Abbé Terrai m'apprend que j'ai assez vécu; il dit à moi, et à tous ceux qui n'ont que de ces effets-là, et qui lui représentent qu'il faut bien qu'ils vivent, *qu'il n'en voit pas la nécessité.* Vous vous souvenez que ce fut la réponse de M. d'Argenson (2) à feu l'Abbé Desfontaines.

D'ailleurs je ne m'intéresse à rien, je ne blâme, ni n'approuve; je ne dis point avec Pope, que *tout ce qui est, est bien,* mais je dirois avec un autre auteur, *sottises de toutes parts.*

---

(2) M. d'Argenson was at that time Lieutenant-Général de Police at Paris; the Abbé Desfontaines was the

Comment pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer? vous qui êtes unique en votre espèce, que j'ai constamment, et uniquement admiré; vous qui m'avez toujours assez bien traitée, et qui me traiterez encore bien à l'avenir, à ce que j'espère, en reprenant l'habitude de m'envoyer toutes vos productions, excepté celles qui regardent la chose publique, à laquelle je ne pense que pour faire des vœux pour qu'elle aille bien.

Je souffre de l'absence de mes parens; on ne s'opposera point à ce que je leur rende une petite visite; j'en ferai demander la permission le mois prochain; je ne puis pas m'éloigner de chez moi dans ce moment-ci, j'attends M. Horace Walpole; Madame sa sœur loge chez moi, mais dès que l'un et l'autre seront retournés en Angleterre, je compte aller à Chanteloup. C'est un grand voyage pour quelqu'un de mon âge, mais l'amitié est la fontaine de Jouvence; je ne désire de la santé, et des forces que pour jouir du bonheur de vivre avec mes amis; jugez quel plaisir j'aurois de vous revoir. Ne me

---

author of a periodical paper, in which he often expressed himself in a manner, of which the government thought proper to take notice.

parlez plus, mon cher Voltaire, sur le ton de votre dernière lettre, ayez toute confiance en mon attachement, il durera autant que ma vie. Je voudrois bien que ce fût par-delà, et que le paradis fût de retrouver ses amis, et d'être unis à eux pour toute l'éternité.

LETTRE L.

(11 *Juillet*, 1771, *misdated the 29th Juillet, vol.* 62, *p.* 518.)

28 Juillet, 1771.

Il vous est commode, mon cher Voltaire, de vous persuader que je n'aime pas les Encyclopédies, cela vous dispense de m'envoyer la vôtre (1), que j'aurois indépendamment de vous si on la trouvoit ici : je n'aime point la science, la morale, la métaphysique in-folio ; je ne saurois admirer, ni me soumettre à l'autorité, et à l'importance de certains auteurs ; si j'ai tort, est-ce à vous à m'en punir ? quand c'est vous à qui il faut s'en prendre du peu de respect que j'ai

(1) *Questions sur l'Encyclopédie.*

pour ces Messieurs; c'est vous qui m'avez formé le goût; leurs opinions peuvent être semblables aux vôtres, et je les adopte volontiers, mais dans la forme, et la manière, ils ne vous ressemblent assurément pas.

M. Walpole, qui est un de vos grands admirateurs, veut que je vous dise qu'il est infiniment flatté de l'honneur que vous lui faites, qu'il ne se seroit jamais attendu à être cité par vous, et que les louanges que vous lui donnez, c'est vous qui les lui faites mériter; ce sont vos ouvrages qu'il lit sans cesse, c'est l'admiration qu'il a de votre style, qui forme le sien; mais il n'a pas, cependant, la présomption de le croire encore assez bon pour oser vous faire lui-même ses remercîmens, il veut qu'ils passent par moi; j'y souscris en enfant perdu, sans craindre la critique, parce que je suis fort au-dessous de la prétention; c'est votre amitié que je veux, mon cher Voltaire, et pour nouvelle preuve, votre Encyclopédie. Vous ne devez pas écrire un mot sans m'en faire part; envoyez-moi donc incessamment cette Encyclopédie, afin de pouvoir la porter à Chanteloup, où j'espère aller au commencement de Septembre. Vous n'aurez ni rime, ni raison de moi, que vous ne m'ayez accordé ma demande. Il me semble

que vous m'aviez donné l'espérance de venir faire un tour ici ; il n'y a point de tems où je ne vous désire, mais dans moment-ci, je vous désirerois plus que dans tout autre; vous feriez connoisance avec M. Walpole, et je suis persuadée que vous seriez fort contens l'un de l'autre, et moi je le serois infiniment de me trouver entre vous deux ; mais vanité des vanités, tout n'est que vanité; j'en excepte l'amitié que je crois (quoiqu'on en dise) le plus grand bien de la vie.

LETTRE LI.

(24 *Mars,* 1772, *vol.* 62, *p.* 32.)

Non, non, vous ne m'avez point crue à Chanteloup; vous n'êtes pas ingénieux en excuses, mais si vous êtes sincère en repentir, je ferai très-volontiers la paix avec vous. J'eus la visite de M. Dupuis, il y a environ deux mois; je me laissai persuader qu'il venoit de votre part, apparemment qu'il n'en étoit rien, puisque vous ne répondîtes point à tout ce que je le chargerai de vous dire, et par votre lettre d'aujourd'hui, je juge que vous n'avez peut-être pas su qu'il

m'eût vue. Enfin, enfin, oublions le passé, et reprenons notre correspondance.

J'ai toujours rendu compte à mes amis de ce que vous me mandiez pour eux, et de peur d'affoiblir vos expressions, et de faire tort à votre style, je leur ai presque toujours envoyé vos lettres; je vous ai toujours dit fidèlement ce que contenoient leurs réponses; je n'ai point ajouté de réflexions, ni de commentaires sur le texte. Vous avez tort de vous croire mal avec eux, puisque vous n'avez point à vous reprocher d'avoir manqué à tous les sentimens que vous leur devez. Je leur enverrai votre dernière lettre, et toutes celles où vous me parlerez d'eux, car j'espère que vous m'écrirez souvent, et que vous vous ferez un devoir de me dédommager, avec usure, de votre long silence. J'ai plus besoin que jamais de votre secours, je n'ai plus de ressource contre l'ennui, j'éprouve le malheur d'une éducation négligée; l'ignorance rend la vieillesse bien plus pesante, son poids me paroît insupportable. Je ne regrette point les agrémens de la jeunesse, et encore moins l'emploi que mes semblables en font, et que j'en ai fait moi-même; je regarde tout cela aujourd'hui comme un tems perdu; je voudrois avoir acquis des goûts, des connois-

sances, de la curiosité, en un mot, quelques ressources pour m'occuper, m'intéresser, ou m'amuser.

Mais, mon cher Voltaire, je ne me soucie plus de rien; il n'y a de différence d'une automate à moi que la possibilité de parler, la nécessité de manger, et de dormir, qui sont pour moi la cause de mille incommodités. Je voudrois savoir pourquoi la nature n'est composée que d'êtres malheureux, car je suis persuadée qu'il n'y en a pas un seul de véritablement heureux, et j'en suis si convaincue, que je n'envie le sort, ni l'état de personne, ni d'aucune espèce d'individu, tel qu'il puisse être, depuis l'huître jusqu'à l'ange; mais bientôt nous serons, l'un et l'autre ;—quoi ? que serons-nous? vous ne serez plus *vous*, vous y perdrez beaucoup ; je ne serai plus *moi*, je n'y peux que gagner ; mais encore une fois, que serons-nous ? Si vous le savez, dites-le-moi, et si vous ne le savez pas, n'y pensons plus.

Vous aurez appris la mort de Duclos. Voilà deux places vacantes à l'Académie, et quatre mauvais discours à attendre.

Ne sachant plus que lire, je relis l'Illiade ; ce tintamarre des Dieux, des hommes, des charriots, des chevaux, m'étourdit, mais j'aime

encore mieux cela, que la fade et languissante éloquence, la boursoufflée et emphatique métaphysique de nos sots écrivains.

Gardez-vous bien de répondre à M. Clément, vous lui feriez trop d'honneur; cet homme n'a pas l'idée du goût, ses critiques sur vous devroient lui valoir des oreilles d'âne. Quinault est pour lui le cocher de M. de Vertamont. Hé bien! mon cher Voltaire, il y a des gens qui osent louer et admirer son livre.

Vous savez que Marmontel a la place d'historiographe, et ce n'est pas le Duc de Mazarin, mari de la belle Hortense, qui a fait ce choix (1). Adieu.

---

(1) She alludes to this Duc de Mazarin having been said to draw lots for the capacity in which his servants should serve him for the ensuing week; thus his coachman was sometimes his cook, etc. etc.

LETTRE LII.

(10 *Avril*, 1772, *vol.* 62, *p.* 44.)

Paris, 26 Avril, 1772.

Pouvez-vous croire que je ne lise point votre Encyclopédie? j'ai été toutes des premières à l'avoir. Rien de ce que vous donnez au public ne me manque; il n'y a que ce que vous confiez à vos plus confidens et plus intimes amis, dont il faut bien que je me passe, soit dit en passant, mon cher Voltaire.

Il y a long-tems que nous avons parlé dans nos lettres du sujet que vous traitez dans votre dernière; mon instinct m'a toujours menée à penser tout ce que vous dites; si nous nous trompons, ce n'est pas notre faute, nous n'avons pour guide que nos sens; s'ils nous égarent, je n'y vois point de remède.

Vraiment, mon cher Voltaire, mon petit logement est bien à votre service; prenez-moi au mot, hâtez-vous de le venir occuper; mais bon! si vous veniez ici, vous me dédaigneriez bientôt; vous vous enivreriez du faste de

votre nombreuse livrée, et vous savez qu'elle ne m'aime pas.

J'ai envoyé votre première lettre à la grand'-maman; je vais vous copier, mot pour mot, ce qu'elle m'a écrit.

" Dites à M. de Voltaire, ma chère petite-
" fille, que comme la disgrâce n'ôte pas le
" goût, nous avons conservé la même admira-
" tion pour lui, mais que la circonspection que
" notre position exige, ne nous permet pas
" d'être en commerce avec un homme aussi
" célèbre, et qu'elle nous fait désirer qu'il ne
" parle de nous, ni en bien, ni en mal, dans
" aucun de ses écrits publics, ou qui peuvent
" le devenir ; que son silence est le plus grand
" égard qu'il puisse marquer à notre situation,
" et la marque d'amitié qu'il puisse nous donner
" à laquelle nous serons le plus sensibles."

Adieu, mon cher Voltaire, il y a plus de cinquante ans que je vous aime; j'en ai peut-être encore quatre ou cinq à vous aimer. C'est ma sentence que je prononce, et non pas la vôtre.

LETTRE LIII.

(18 *Mai*, 1772, *vol.* 62. *p.* 71)

Chanteloup, 26 Mai, 1772.

Prenez garde à la date de cette lettre, et faites-moi compliment du bonheur dont je jouis; je voudrois que vous le partageassiez avec moi, vous verriez ce que c'est que la philosophie pratique, et vous laisseriez toute spéculation, vous vous en tiendriez à croire que le vrai bonheur est dans la paix de l'âme.

Je suis ici depuis le 18 de ce mois, je compte y rester jusqu'au 15 ou 20 Juin; j'y ai reçu la lettre où vous me dites avoir vu M. de Gleichen (1), je compte que j'aurai le plaisir de parler souvent de vous avec lui; c'est un homme que j'aime beaucoup. Il y a ici un de vos amis, M. de Schomberg, qui est en grande relation avec vous, à ce qu'il m'a dit; nous nous sommes secondés l'un et l'autre pour rendre témoignage de vos sentimens pour les

(2) The Baron de Gleichen, Minister from Denmark to France.

maîtres de la maison, mais ils prétendent qu'ils n'en ont jamais douté ; en vérité, je le crois ; soyez donc tranquille, bannissez toute inquiétude ; ils ne se permettent aucune correspondance, mais je m'entremettrai toujours avec plaisir entre vous et eux. Je pourrai recevoir encore ici de vos lettres. Si vous avez quelque nouvel ouvrage, adressez-le-moi à Paris, on me les enverra ici, on a continuellement des occasions. La grand'maman se porte à merveille, elle est aussi charmante que jamais, et plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été. Si j'étois moins vieille, je ne voudrois pas sortir d'ici ; mais à mon âge il faut être chez soi, on se trouve déplacé partout ailleurs ; il faut bien que cela soit, puisque je résiste aux instances que l'on me fait pour me retenir, et au plaisir que je ressens d'être avec ce que j'estime, et aime le plus au monde. Je suis bien sûre des regrets que j'aurai en les quittant. J'aurai peu d'espérance de les revoir, je ne vivrai pas assez pour compter sur leur retour, et il ne sera plus question de voyage pour moi. Promettez-moi la consolation de m'écrire souvent ; ne traitons plus les grands sujets, ne cherchons plus les vérités introuvables, tenons-nous-en à celles de nos sentimens ;

aimez-moi comme je vous aime, voilà tout ce que je désire.

LETTRE LIV.

(5 *Juin*, 1772, *vol.* 62. *p.* 78.)

Paris, 27 Juin, 1772.

J'ATTENDOIS d'être à Paris, pour vous écrire, je mettois ce plaisir en réserve pour me distraire du chagrin de quitter tout ce que j'aime le mieux au monde. A ces mots seuls vous devriez reconnoître le grand-papa et la grand'-maman, quand vous n'auriez pas su la visite que je leur ai rendue; elle a été de cinq semaines, et je puis dire avec vérité qu'elle a été le tems le plus agréable de ma vie; jamais je ne les ai si bien connus, jamais leurs excellentes qualités n'ont été si à découvert. Le grand-papa est sans le savoir, et même sans s'en douter le plus parfait philosophe, il a trouvé en lui tous les goûts, et tous les talens qui peuvent rendre sa situation supportable, et même fort agréable. Tous les soins de la campagne l'intéressent, l'occupent, et lui plaisent. La chasse, l'agriculture, les troupeaux, la

pêche, tout se succède alternativement; voilà les occupations du dehors. Dans le château, il s'amuse de toutes sortes de jeux, quelques lectures, d'excellentes conversations, enfin il n'a pas un moment d'ennui. Pour la grand'-maman, on ne peut en faire l'éloge, tout ce qu'on en diroit seroit fort au-dessous de la vérité, et fort au-delà de la vraisemblance. Ajoutez à toutes les vertus possibles un cœur sensible et tendre. Vous me demanderez comment j'ai pu me séparer de telles personnes : j'en ai eu le courage, mon cher Voltaire, parce que quand on est vieille il faut être chez soi, et ne pas s'enivrer du plaisir présent, au point de perdre toute prévoyance de l'avenir. Si j'étois tombée malade, si j'y étois morte, quel embarras, je puis même dire quel chagrin pour eux! Enfin j'ai eu le courage de quitter ce lieu charmant, pour me retrouver dans le triste et ennuyeux désert de Paris.

Je vous ai l'obligation des bons momens que j'y ai eus jusqu'à présent, mais cependant ce sont de nouveaux sujets de plaintes à vous faire. Que dois-je penser de vos protestations d'amitié, quand vous vous en tenez aux simples assurances sans y joindre aucun effet? Vous ne m'envoyez plus rien; je ne recevrai poin

l'excuse que vous ne savez comment me rien adresser. Eh! comment vous y prenez-vous avec tant d'autres? En vous faisant ces reproches, mon chagrin contre vous s'augmente, vous n'avez d'autre moyen de l'apaiser qu'en changeant de conduite, et en m'assurant promptement de votre repentir, en réparant vos torts, et en me donnant de vos nouvelles. Les miennes sont fort bonnes, le voyage ne m'a point fatiguée, et le séjour m'avoit rajeunie.

Je suis fort en peine du Baron de Gleichen, je n'ai point entendu parler de lui depuis la lettre où il m'en demandoit une pour vous; si vous savez où il est, et ce qu'il devient, vous me ferez plaisir de me l'apprendre.

LETTRE LV.

(6 *Juillet*, 1772, *vol.* 62. *p.* 87.)

Samedi, 1er. Août, 1772.

J'ATTENDOIS ce que vous m'aviez promis, Monsieur, pour répondre à votre dernière lettre, ne voulant pas vous donner l'ennui de multiplier les miennes; mais ne voilà-t-il pas

que vous me forcez à vous écrire pour vous accabler de plaintes, et de reproches. Plusieurs personnes ont reçu la dernière édition de vos quatre derniers ouvrages, nommément M. de Beauvau. C'est M. Marin qui les distribue, et il n'y a rien pour moi. D'où vient faut-il que je sois la moins bien traitée de vos amis? c'est de toute injustice.

J'ai fait connoissance depuis peu avec un nommé M. Hubert de Genève, je lui ai déjà beaucoup parlé de vous, vous serez le sujet éternel de toutes nos conversations. Sur les rapports qu'il m'a faits, je juge que vous n'êtes changé en rien de ce que vous étiez il y a quarante ou cinquante ans. Pour l'esprit, j'en étois sûre, mais suivant ce qu'il dit, pour la figure aussi. Pourquoi n'en est-il pas de même de votre cœur? Je n'en peux rien apprendre que par vous, prouvez-moi donc qu'il n'est pas changé, en me traitant mieux que vous ne faites; mon amitié sincère et constante me met en droit d'exiger de vous toutes sortes d'attentions, et de préférences.

LETTRE LVI.

(10 *Août, vol.* 62. *p.* 96.)

Paris, 24 Août, 1772.

Oh! pour le coup je suis fort contente de vous: voilà comme je veux que vous me traitiez, mais je ne veux pas que vous me disiez que c'est *au hasard de m'ennuyer ou de me révolter*. Pour le premier il est impossible, et pour le second, j'ai profité de vos sermons sur la tolérance, je la pratique, et la professe.

Vos Systèmes (1) sont divins, je les connoissois ainsi que vos Cabales (2). Vos notes sont excellentes et très-utiles à des lecteurs aussi ignorans que moi.

Votre Bouquet (3) me plait beaucoup. Tout ce que vous dites est vrai. Il est fâcheux qu'on ne puisse être heureux que quand on est

---

(1) See Voltaire's Works, vol. 14, p. 218.
(2) Vol. 14, p. 230.
(3) *Bouquet pour le 24 Août*, 1772.—The Anniversary of the St. Barthelemi.

vain et frivole. Je ne me pique pas d'être fort solide, mais je ne le suis que trop, puisque je ne suis pas heureuse, et que le souvenir du mal passé m'en fait prévoir de plus grands à l'avenir. Je ne rebâtis point avec les décombres de mes bâtimens renversés. Il n'y a que vous, mon cher Voltaire, qui sachiez tirer parti de tout, pour qui tous les lieux, tous les tems, tous les âges ne dérangent point votre bonheur. Vous êtes l'enfant gâté de la nature, c'est-à-dire le seul qu'elle a aussi singulièrement bien traité. Pour moi, elle m'a déshéritée, ainsi qu'ont fait tous mes parens; elle m'avoit donné cinq sens, elle s'est repentie de m'avoir si bien traitée, elle m'a ôté celui qui me seroit le plus utile, et pour me mieux faire sentir sa malice, elle me donne de longs jours que je ne désirois point, et dont je ne sais que faire. Elle m'a laissé des oreilles qui sont rarement satisfaites de ce qu'elles entendent; elle ne m'a pas privée du goût, mais d'un bon estomac; elle est une marâtre pour moi, et vous êtes son enfant bien-aimé. Soyez assez généreux pour réparer ses torts, ayez soin de votre malheureuse sœur, et rendez-la heureuse en dépit de notre partiale mère.

Je ne saurois admirer votre Catherine, elle

est toute ostentation, elle achette des tableaux, des diamans, des bibliothèques pour éblouir l'univers de ses richesses. Elle ne met point d'impôts, mais vous savez, qu'où il n'y a rien, le Roi perd ses droits ; elle augmente la paye de ses troupes, mais elle ne leur donne que du papier. Vous lui savez trop de gré de l'admiration qu'elle a pour vous ; qu'est-ce qui n'en a pas ? Il est bruit ici d'une révolte qui a pensé arriver, et qui a fait exiler un grand nombre de gens en Sibérie. Mettriez-vous à fond perdu sur la tête du Nineas ? Je vous demande pardon de mon impertinence, mais vous savez de qui je tiens le jour.

Oui, vous me ferez plaisir de m'envoyer toutes vos observations sur l'affaire de M. de Morangiés ; mon avis jusqu'à présent, c'est que lui, et sa partie sont tous fripons.

Que je m'estimerois heureuse de vous revoir, mon cher Voltaire. Que n'y a-t-il des Champs-Elysées ! je vous y donnerois rendez-vous, et j'irois bien volontiers vous y attendre.

LETTRE LVII.

(4 *Octobre*, 1772, *vol.* 62. *p.* 113.)

Paris, 12 Octobre, 1772.

JAMAIS lettre n'est arrivée si à propos que votre dernière. J'étois dans la plus grande inquiétude; le bruit couroit ici que vous étiez extrêmement malade. Cette inquiétude avoit succédé à une autre; n'ayant plus de vos nouvelles, je craignois que ma dernière lettre ne vous eût fâché, mais tout va bien, Dieu merci, votre santé, votre amitié, deux choses très-nécessaires à ma tranquillité, et à mon bonheur.

Je ne sais pas, mon cher Voltaire, de quel œil vous envisagez la mort, je m'en détourne la vue autant qu'il m'est possible; j'en ferois de même pour la vie si cela se pouvoit. Je ne sais en vérité pas, laquelle des deux mérite la préférence; je crains l'une, je hais l'autre. Ah! si on avoit un véritable ami, on ne seroit pas dans cette indécision, mais c'est la pierre philosophale, on se ruine dans cette recherche, au-lieu de remèdes universels, on ne trouve que

des poisons. Vous êtes mille et mille fois plus heureux que moi. Mon état de quinze-vingt n'est pas mon plus grand malheur ; je me console de ne rien voir, mais je m'afflige de ce que j'entends, et de ce que je n'entends pas. Le goût est perdu ainsi que le bon sens. Ceci paroîtra propos de vieille ; mais non, en vérité, mon âme n'a point vieilli, je suis touchée du bon, et de l'agréable autant et plus que je l'étois dans ma jeunesse ; cela est vrai. Ne me répétez donc plus que vous ne savez pas si tels, et tels de vos ouvrages me feront plaisir, je vous ai dit mille et mille fois, et je vous le dis aujourd'hui pour la dernière, qu'il n'y a que vous que je peux lire. Envoyez-moi donc généralement tout ce que vous faites. Je ne sais pas si j'aime Horace, mais je sais que je vous aime sous quelque forme que vous puissiez prendre, sur quelque sujet que vous puissiez traiter. Pourquoi n'ai-je pas les Lois de Minos ? il en court des extraits qui m'ont fait grand plaisir.

Moquez-vous de vos envieux, leur rage ne vous fait point de tort, et vous savez la leur faire tourner contre eux-mêmes, vous en avez déjà tué trois ou quatre.

Venez ici, mon cher Voltaire. Que j'aurois de

plaisir à vous embrasser! Mais, mon Dieu, pourquoi n'y a-t-il pas de Champs-Elysées? Pourquoi avons-nous perdu cette chimère? Adieu.

LETTRE LVIII.

(23 *Octobre*, 1772, *vol.* 62. *p.* 119.)

28 Octobre, 1772.

N'ALLEZ pas croire que je vous suis fort obligée, ne vous attendez pas à des remercîmens; loin de vous en devoir, si nous étions dans le tems des actes des Apôtres, vous mourriez subitement; les pauvres gens qui subirent ce châtiment étoient moins coupables que vous.

Je vous nommerai dix personnes qui ont votre épître à Horace(1); vous m'en parlez, vous me l'offrez, vous n'attendez que mon consentement pour me l'envoyer; je me hâte de vous marquer mon empressement; votre réponse se fait attendre mille ans, et finit par être un refus; c'est là comme vous traitez vos amis!

---

(2) See Voltaire's Works, vol. 13, p. 357.

C'est à ceux qui vous déchirent les oreilles, c'est à ceux à qui vous devriez les tirer, que vous communiquez ce que vous avez de plus précieux, que vous confiez vos secrets, dont ils donnent des copies à tous leurs bons amis, dont je n'ai pas l'honneur d'être. Pour dédommagement, vous voulez bien me procurer d'entendre les Lois de Minos. J'accepte cette faveur, mais elle ne répare point vos torts, et si vous vous souciez d'être bien avec moi, si vous voulez que je ne vous croie pas un donneur de Galbanum, vous m'enverrez sans tarder un moment votre épître à Horace.

Je compte admettre à la lecture de vos Lois de Minos, M. et Mad. de Beauvau, MM. Craufurd et Pontdeveyle ; ce dernier sera le porteur de votre billet ; je n'en ferai usage que vers le 10 ou le 12 du mois prochain ; les Beauvau ne reviendront de Fontainebleau que dans ce tems-là. Vous voyez bien qu'il y a tout l'intervalle qu'il faut pour réparer vos torts, ce qui est fort important pour me rendre auditeur bénévole.

Nous traiterons l'article de la grand'maman une autre fois, mais pour le présent point de paix, ni de trêve que je n'aie votre epître. Voilà quelles sont mes lois, quand vous les

aurez exécutées, je recevrai celles de Minos avec le respect, la soumission qu'elles méritent.

LETTRE LIX.

Paris, 18 Novembre, 1772 (1).

J'ai tout entendu, mon cher Voltaire, et je vous en dois des remercîmens infinis. Je doute que les morts soient aussi contens de vous que le sont les vivans. Horace rougira (si tant est que les ombres rougissent) de se voir surpassé, et Minos de se voir si bien jugé, et d'être forcé d'avouer qu'il devroit subir les punitions auxquelles il condamne des gens moins coupables que lui. Asterie est très-intéressante. Le Roi représente très-bien Gustave III; c'est en faire un grand éloge. Sans doute j'aime ce Gustave, j'ai eu le bonheur de le connoître pendant son séjour ici. Je puis vous assurer qu'il est aussi aimable dans la société, qu'il est grand et respectable à la tête de la chose publique. C'est le héros

(1) This letter is an answer to one of Voltaire's not inserted in Beaumarchais's edition, it is therefore subjoined.

que vous devez célébrer et peindre ; il n'y aura point d'ombre au tableau.

J'ai eu un vrai plaisir à faire les applications que vous avez eues en vue en composant votre pièce. En vérité, mon cher Voltaire, vous n'avez que trente ans. Si c'est grâce à qui vous savez, que vous ne vieillissez pas, vous vérifiez bien le proverbe : *oignez vilain,* etc. etc.

J'ai été très-contente de le Kain, il a lu à merveille, mais je ne suis point contente de la distribution des rôles, je voudrois qu'il fît le Roi ; il dit que cela ne se peut pas ; je n'entends pas les dignités théâtrales ; il y en a pourtant bien de cette sorte à la cour, et à la ville.

D'où vient ne voulez-vous pas connoître tout cela par vous-même ? cessez donc d'écrire, si vous voulez nous persuader que c'est votre âge qui vous empêche de venir ; vous avez quarante ans moins que moi, et j'ai bien été cette année à Chanteloup. Quand l'âme est aussi jeune que l'est la vôtre, le corps s'en ressent ; vous n'avez aucune incommodité positive.

Je serois ravie de vous embrasser, de causer avec vous, et de vous trouver d'accord avec ce

que je pense sur le mauvais goût, le mauvais ton qui règne dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on dit, et dans tout ce qu'on écrit. Donnez-moi de vos nouvelles; envoyez-moi toutes vos productions, ce sont des armes que vous me donnerez pour defendre la bonne cause.

Adieu, aimez-moi toujours un peu, et je vous aimerai toujours infiniment.

M. de Voltaire à Mad. la Marquise du Deffand.

4 Novembre, 1772.

L'ÉPITRE à Horace, encore une fois, n'est pas achevée, Madame, et cependant je vous l'envoie, et qui plus est, je vous l'envoie avec des notes. Soyez très-sûre que ce n'est pas de moi que Mad. la Comtesse de Brionne la tient; mais voici le fait.

Mon âge et mes maux me mettent très-souvent hors d'état d'écrire. J'ai dicté ce croquis à M. du Rey, beau-frère de M. le Premier Président du Parlement de Paris, qui a été huit mois chez moi. On ne se fait nul

scrupule d'une infidélité en vers; pour celles qu'on fait en prose dans votre pays, je ne vous en parle pas. Un fils de Mad. de Brionne est à Lausanne, où on y envoie beaucoup de vos jeunes Seigneurs, pour dérober leur éducation aux horreurs de la capitale. M. du Rey a eu la foiblesse de donner cet ouvrage informe au jeune M. de Brionne, qui l'a envoyé à Madame sa mère. J'en suis très-fâché, mais qu'y faire? il faut dévorer cette petite mortification; j'en ai essuyé d'autres en assez grand nombre. Le Roi de Prusse sera peut-être mécontent que j'aie dit un mot à Horace de mes tracasseries de Berlin, dans le tems où il m'a fait mille agaceries, et mille galanteries.

Les dévots feront semblant d'être en colère de la manière honnête dont je parle de la mort. L'Abbé Mably sera fâché. Vous voyez que de tribulations, pour avoir fait copier une méchante lettre par un frère de Mad. de Sauvigny. Voilà ce que c'est que d'avoir des fluxions sur les yeux. Je suis persuadé que votre état vous a exposée à de pareilles aventures.

Je vous avertis que je fais beaucoup plus de cas des Lois de Minos, que de mon Commerce Secret avec Horace. Cette tragédie aura au

moins un avantage au près de vous, ce sera d'être lue par le plus grand acteur que nous ayons. A l'égard de l'épître, il est impossible de la bien lire sans être au fait. Vous n'aurez nul plaisir, mais vous l'avez voulu ; je surmonte toutes mes répugnances, et quand je fais tout pour vous, c'est vous qui me grondez. Vous êtes tout aussi injuste que votre grand'-maman et son mari. Ce qu'il y a de pis, c'est que Mad. de Beauvau est tout aussi injuste que vous ; elle s'est imaginée que j'étois instruit des tracasseries qu'on avoit faites au mari de votre grand'maman, et qu'au milieu de mes montagnes, je devois être au fait de tout, comme dans Paris. Vous m'avez cru toutes deux ingrat, et vous vous êtes toutes deux étrangement trompées. C'est l'horreur d'une telle injustice, encore plus que ma vieillesse, qui me détermine à rester chez moi, et à y mourir. Vivez, Madame, le moins malheurement que vous pourrez ; je vous aime, malgré tous vos torts, bien respectueusement et bien tendrement ; ces deux adverbes joints font admirablement.

LETTRE LX.

Paris, 19 Mars, 1773.

Quoique j'aie tout lieu de croire, Monsieur, que vous ne m'aimez plus, je serois très-fâchée que vous me soupçonnassiez de la même indifférence. J'ai été très-alarmée d'entendre dire que vous étiez fort malade; je n'ai point passé de jour sans m'informer de vos nouvelles; les dernières me rassurent beaucoup, j'espère qu'elles me seront confirmées par vous-même.

Vous ne m'avez point écrit depuis ma dernière lettre, qui étoit du mois de Novembre; d'où vient ce silence? Je vous remerciois de la lecture que vous m'aviez procurée des lois de Minos; je vous disois tout le bien que j'en pensois.

Je ne veux point croire que l'on puisse jamais réussir à vous refroidir pour moi; vous avez, sans doute, des amis plus éclairés que moi, et dont les approbations, et les louanges doivent vous flatter davantage; mais souvenez-vous que vous n'en avez pas de plus anciens, et dont l'attachement soit plus constant, plus tendre, et plus sincère.

LETTRE LXI.

(30 *Juillet, vol.* 62, *p.* 231.)

Paris, 6 Août, 1773.

Depuis sept ou huit jours, Monsieur, je me fais lire vos lettres, je les ai toutes conservées; j'y ai trouvé tant de plaisir, que j'étois dans les regrets de n'en plus recevoir. Ce matin l'on m'a dit, voilà une lettre de M. deVoltaire. Est-elle longue?—Oui, elle a quatre page.—Ah! tant mieux, lisez-la promptement.

Je commence par vous remercier de votre souvenir, de la continuation de votre amitié; j'y suis infiniment sensible, car il est certain que je vous suis tendrement attachée. Je vais, pour répondre à votre lettre, la prendre par la queue.

Vous finissez par dire que vous m'enverrez votre dernier ouvrage, si je vous le *commande,* si je vous l'*ordonne.* Voilà des paroles que je ne profèrerai jamais, mais je vous *supplie,* avec la dernière instance, de ne pas différer d'un moment à me l'envoyer.

Vous attendez bien que je ne m'ingèrerai pas

à juger les faits, mais j'aurai un plaisir extrême à vous entendre plaider, et il me seroit bien difficile de ne me pas ranger de votre avis; j'en suis déjà sur ce qui regarde M. de Lally; sans aucune estime pour lui, j'ai toujours pensé qu'il ne méritoit pas un tel traitement.

A l'égard de M. de Morangiés, je n'y vois goute; j'ai un penchant à croire que lui, et les du Jonquai sont tous des fripons. On parle de la foi de Bohêmes, je ne sais pas qu'elle est celle des usuriers, et ce que c'est que des billets qu'on signe, et qu'on n'est point obligé de payer; on dit qu'on les trafique, que c'est une chose en usage, mais dans quel tems et en quelle occasion les retire-t-on? Je m'attends que vous m'expliquerez cela.

Ne vous étonnez point si je suis si peu instruite, je n'ai point lu le mémoire de Linguet; il n'y a que la clarté, et le charme de votre style qui puissent me faire lire les choses dont le fond ne m'intéresse point. Je vous admire, et je vous approuve du zèle que vous avez pour la chose publique, et pour les individus qui la composent. Vous avez reçu des talens de la nature qui vous rendent comptable à tout l'univers; il faut que vous répandiez partout l'abondance de ses dons. Pour moi, à qui elle m'a

donné que le pur nécessaire de l'esprit, que ce qu'il en faut pour connoître, et sentir celui des autres ; cinq sens qu'elle n'a pas jugé à propos de me conserver jusqu'à la fin de ma vie, je ne dois, ni ne peux vivre que pour moi, c'est aussi le parti que j'ai pris ; je végète dans mon tonneau, je reçois quelquefois bonne compagnie, le plus souvent médiocre, j'écoute les nouvelles, les jugemens qu'on porte sur les spectacles, et sur les livres nouveaux ; je ne suis point tentée de voir les spectacles, et quand j'ai de la curiosité pour les livres, je suis toujours attrapée. Ne m'allez point dire, il faut être indulgente ; qu'est-ce qu'il faut faire pour cela ? Soumettons-nous notre goût ? en sommes-nous maîtres ? C'est vous qui avez formé le mien, prenez-vous-en à vous-même, si vous trouvez mauvais que je sois difficile. Je finis par vous dire, mon cher Voltaire, que si vous m'aimez encore, et si vous voulez que j'aie d'heureux momens, il faut m'écrire, et m'envoyer tout ce que vous faites.

LETTRE LXII.

(10 *Septembre*, 1773, *vol.* 62, *p.* 252.)

Paris, 8 Octobre, 1773.

J'ATTENDOIS, Monsieur, l'événement du procès de M. de Morangiés, pour joindre aux remercîmens que je vous dois de votre petite brochure, mon compliment sur le gain d'un procès où vous avez beaucoup contribué. Vous devriez bien employer votre éloquence à faire abolir des usages qui confondent le vrai avec le faux, et qui rendent les signatures inutiles. Je voudrois aussi que vous fissiez des factums pour ce pauvre Roi de Pologne (1); il y a tant d'injustice, de supercherie, et de violence dans ce monde, qu'il faut, quand on n'a pas vos talens pour les combattre et s'y opposer, plier les épaules, et se taire. Il n'y a qu'une voix comme la vôtre, qui ait le droit de se faire entendre.

Vous avez lu le discours qui a remporté le

(1) The first partition of Poland was now in agitation.

prix à l'académie, l'éloge de Colbert(2); je voudrois savoir ce que vous en pensez; j'aime à soumettre mon jugement au vôtre.

J'ai été très-contente de vos fragmens sur l'Inde, et charmée de votre épître à Marmontel. Nos beaux esprits y trouvent la fraîcheur de votre printems, et moi, qui n'ai pas leur éloquence, je dis que vous êtes, et serez toujours, modèle en tout genre. Ne négligez pas de l'être en amitié, et conservez-en pour la personne qui vous admire le plus, et qui vous aime le plus constamment, et le plus tendrement; cette personne c'est moi, je ne devrois pas craindre que vous vous y méprissiez.

LETTRE LXIII.

24 Octobre, 1773.

Il me prend une envie à laquelle je ne puis résister, c'est de vous écrire. Je vous mets peut-être au désespoir; votre projet étoit peut-être de laisser tomber notre correspondance. Mais, mon cher Voltaire, je ne puis y consen-

---

(2) By Mr. Necker.

tir; il faut nous aimer, il faut nous le dire jusqu'à la fin de notre vie. Hélas! hélas! il n'y a plus que courage.

Savez-vous ce qui m'a réveillée pour vous, c'est M. de Lisle(1), qui m'a écrit de Chanteloup tout l'enchantement où il est de vous, de votre santé, de votre gaîté, de votre bonne réception, de votre magnificence, de votre bienfaisance, enfin, de tant, et tant de choses, que je n'en puis faire l'énumération. Mais ce qui m'a été infiniment agréable, ce sont les assurances qu'il m'a données de votre souvenir, et de votre amitié ; confirmez-les, en reprenant une correspondance, qui m'est plus nécessaire que je ne puis vous le dire; elle dissipe mes ennuis, elle me fait entendre un langage que sans vous je croirois perdu. Ecrivez-moi donc, mais que ce soit avec confiance, et comme à quelqu'un sur qui vous comptez, dont le goût n'est pas entièrement perdu. Répondez aux questions que je vous fais. Je vous ai interrogé sur l'éloge de Colbert, je désire savoir si mon jugement se rapporte au vôtre; faites-moi part de tout ce que vous écrivez. Je n'ai jamais eu tant de

(1) The same M. de Lisle, repeatedly mentioned in the letters to M. Walpole.

besoin des soins et des attentions de mes anciens amis. J'éprouve ce qu'a dit St. Lambert, et qu'il a très-bien dit sur celui qui a le malheur de vieillir :

Il voit autour de lui tout périr, tout changer,
A la race nouvelle il se trouve étranger, etc.

J'ai dans ce moment la crainte de perdre Mad. de la Vallière, et ce seroit une très-grande perte pour moi ; elle est plus que mon ancienne connoissance, elle est mon amie. Ce n'est point une grande maladie qu'elle a, c'est un estomac délabré, une foiblesse extrême, qui l'empêche pour le présent de voir personne; faut-il donc mourir ou tout perdre ? je suis bien triste, mon cher Voltaire. Le ciel ne m'a point donné le courage, et les âmes foibles sont en proie à tous les malheurs. Consolez-moi, ayez soin de moi.

On dit que vous avez trouvé des perles, et des diamans dans la petite brochure de quatorze cents pages de M. Helvétius(2). Comme ma vie ne seroit pas assez longue pour une telle lecture, et que même cette lecture pourroit l'abréger, en me faisant mourir d'ennui, indiquez-moi les pages qui renferment ces belles pierres precieuses.

---

(2) His work entitled *de l'Esprit*

LETTRE LXIV.

(1er. *Novembre*, 1773, *vol.* 62, *p.* 265.)

Paris, 15 Novembre, 1773.

Voilà donc les diamans brillans de la petite brochure de quatorze cents pages d'Helvétius. Il y en a encore mille autres, dites-vous; mais, mon cher Voltaire, ne reconnoissez-vous pas ces beaux diamans pour des cailloux de vos jardins; il n'y a point d'auteur qui ne s'en soit enrichi. J'admire votre patience de lire des ouvrages les plus ennuyeux du monde.

Je ne suis poins contente de votre laconisme sur l'éloge de Colbert; j'attendois quelques détails, l'ouvrage, il me semble, en vaut la peine. Vous ne me parlez point avec confiance. Je voudrois savoir ce que vous pensez de la pièce du Connétable(1); je sais qu'on vous l'a lue, mais vous ne me le direz pas. D'où vient ces réserves? est-ce par méfiance?

(1) *Le Connétable de Bourbon*, tragedy, by the Comte de Guibert.

est-ce par mépris ? Je vous garderai le secret, et je ne suis pas tout-à-fait indigne d'être éclairée ; malgré vos réticences, je suis charmée de votre dernière lettre, c'est une des plus agréables que vous m'ayez jamais écrites.

Je suis bien de votre avis : *pour dire d'excellentes choses, il faut laisser courir son imagination; cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs;* mais ne loge pas qui veut cette folle.

Je croirois que M. de Lisle a raison, tout ce que vous écrivez confirme ses dépositions. Si votre corps est malade, votre esprit est bien sain. Malgré le peu d'années que j'ai de moins que vous, j'ai bien l'espérance que vous me survivrez, et que vous me dédommagerez du plaisir que j'aurois à vous revoir, en m'écrivant souvent, et en laissant la folle de votre logis courir à bride abattue.

LETTRE LXV.

(16 *Novembre,* 1773, *vol.* 62. *p.* 271.)

Paris, 28 Novembre, 1773.

Vous êtes le plus surprenant des mortels. Mais pourquoi mortel ? vous ne mourrez jamais. Vous n'avez que trente ans, vous êtes fixé pour toujours à cet âge.

Votre Tactique (1) m'a enchantée, elle a fait cet effet à tout le monde, il y en a mille copies, et la première parole que chacun dit, c'est: avez-vous lu la Tactique de M. de Voltaire ? y a-t-il rien de plus charmant ?

J'ai seulement trouvé une personne (2) (et cette personne est un très-bel esprit, l'amie intime de M. Thomas) qui craint que vous n'ayez offensé le Roi de Prusse. Cela n'est-il pas ineffable ?

Je vous fais des remercîmens infinis de vos attentions, continuez-les-moi ; envoyez-moi tous vos cailloux, ils sont plus précieux que tous les diamans qu'on a recueillis des tems

---

(1) See Voltaire's Works, vol. 14, p. 242.
(2) Madame Necker.

passés, et ne peuvent entrer en comparaison avec ceux du tems présent. Oui, je le proteste, mon cher Voltaire, je n'admire que vous, et je ne puis en admirer d'autres.

J'ai dit à Mad. de la Vallière que vous me parliez d'elle, que vous l'aimiez toujours, elle en a été flattée au-delà de toute expression, elle m'a chargée de vous le dire, et qu'elle avoit deux de vos bustes sur sa cheminée, elle achette tous ceux qu'elle rencontre. Quand vous m'écrirez, qu'il y ait un article pour elle, que je puisse lui montrer ; elle se porte mieux. Que dites-vous de la mort de M. Chauvelin(2)? c'est une perte pour tout le monde : *nos philosophes* diroient *pour l'humanité.*

---

(2) The Marquis de Chauvelin was of the intimate society of Louis XV : he was suddenly seized with convulsions while looking over the table at which the King was playing at piquet, and died instantly.

LETTRE LXVI.

(24 *Décembre*, 1773, *vol.* 2. *p.* 287.)

Paris, 3 Janvier, 1774.

Votre dernier petit caillou est le plus joli du monde (1); vous n'en avez point dans votre jardin qui ne soient des pierres précieuses; jetez-les tous dans le mien. Quand j'en devrois être lapidée, j'en serois contente. On parle ici d'un gros diamant qu'a reçu M. Guibert; j'ai fait des tentatives pour le voir, elles ont été inutiles. Ce M. Guibert (2) n'a pas daigné faire connoissance avec moi, quoique j'aie donnée des louanges très-sincères à son Connétable.

Je ne suis pas favorisée des beaux esprits, mon cher Voltaire, mais il tient certainement à vous, que je ne m'en aperçoive pas, en-

(1) The Stanzas beginning:—
"Eh quoi? vous êtes étonnée,
"Qu'au bout de quatre vingts heures, etc. etc.
See vol. 13, p. 320, where they are inserted as addressed to Mad. du Deffand, which was not the case.

(2) The Comte de Guibert, author of *La Tactique* of the *Connétable de Bourbon.* The letters lately published of Mademoiselle de Lespinasse, will sufficiently explain why he avoided Mad. du Deffand's acquaintance.

voyez-moi ce que vous leur écrivez, et je me passerai très-facilement de ce qu'ils écrivent.

Que dites-vous de l'aventure des deux soldats de St. Denis (3), cela vaut des in-folio. Il n'y a que la nature qui ait le pouvoir de leur répondre, elle saura bien arrêter les progrès que pourroit faire leur exemple. Nous sommes dans un siècle bien singulier, toutes les têtes sont renversées; tel qui n'a qu'une tête de linotte se croit un Socrate. Je ne mets pas de ce nombre les deux soldats, mais tous les faiseurs de brochures qui nous infectent de leur fades et ennuyeux raisonnemens. Vos lettres me font un plaisir infini, elles me soutiennent, me consolent; la raison et l'amitié ont tout pouvoir sur moi.

Je vous serai infiniment obligée, si vous m'envoyez votre lettre à M. Guibert; je n'en ferai que l'usage que vous me prescrirez.

N'avez-vous pas été content de l'avis aux Princes de M. de Lisle? Je l'ai trouvé joli; mais la fin n'est-elle pas trop écourtée.

---

(3) The two soldiers who had deliberately committed suicide together at a public house at St. Denis.

LETTRE LXVII.

Paris, 2 Avril, 1774 (1).

J'Aimois M. de Lisle, mais aujourd'hui je l'aime bien d'avantage, c'est votre dernière lettre qui a produit cet effet. Mais est-il possible, mon cher Voltaire, que j'aie eu besoin de lui pour me rappeler à votre souvenir. Vos dernières conquêtes vous paroissent toujours les plus précieuses, vous êtes aussi sujet à l'engouement, et peut-être plus que vous ne l'étiez dans votre jeunesse. Je ne suis pas de même, tout ce que je vois de nouveau me choque, me déplaît, et loin de me consoler de ce que j'ai perdu, en augmente le regret par la comparaison. Je ne parle point du siècle de Louis XIV ; nous avions eu quelques consolateurs ; premièrement vous, hors de toute comparaison ; ensuite il y avoit des Abbé de Bussy, des Président Hénault, des St. Aulaïre, une Mad. de Staal, une Mad. de Flamarens ; on pourroit en ajouter d'autres. Il peut encore se trouver de l'esprit,

(1) In answer to a letter of Voltaire's, which not being inserted in Beaumarchais's edition, is here subjoined.

mais plus de goût, et par conséquent bien peu d'agrément. Je vous ai déjà fait tant de plaintes sur ce sujet, que ce seroit rabacher que de le traiter encore. Je vous assure, mon cher Voltaire, que ce n'est pas tout ce qui m'environne, tout ce que je rencontre qui me déplaît le plus; ce que je hais le plus, ce que je voudrois pouvoir fuir, c'est moi-même. Je me dis très-sérieusement que j'ai tort; je m'interroge sur les jugemens que je porte, et je me dis : C'est vous qui avez tous les défauts et tous les ridicules qui vous blessent; pouvez-vous croire avoir seule tout l'esprit, et le goût en partage? vous êtes sotte, et mal avisée, vous vous faites haïr en contredisant, en blâmant; eh, que vous fait tout cela? vous voudriez vous faire aimer, et vous vous faites craindre.

Pénétrée de la leçon que je viens de me faire, je voudrois changer de lieu, recommencer à vivre avec des gens qui n'auroient jamais entendu parler de moi, et avec qui je n'aurois point de prévention à détruire; mais je suis trop vieille, il faut que je reste dans mon tonneau, et que je me borne à chercher les moyens de dissiper la haine : lesquels faut-il prendre, mon cher Voltaire? faut-il dire que nos poëtes sont aussi bons que vous, que

nos philosophes valent mieux, que nos acteurs et actrices sont au-dessus des Thévenart, des le Couvreur, etc.? Vous me direz non, mais il faut se taire. Je le veux bien, mais il faudroit donc aussi devenir sourde; on n'est muet en naissant que parce qu'on est sourd, et on ne peut être muet dans la société que quand on est sourd d'entendement. Ah! je voudrois vous voir ici, mais mon Dieu, ils vous pervertiroient peut-être:

" Ils pourroient de nos Rois égarer le plus sage."

Si j'en étois témoin, j'en mourrois de honte et de douleur.

En vérité, mon cher Voltaire, je ne sais pourquoi je vous écris tout ce fatras, je ferois bien de ne le point relire, si je veux vous l'envoyer, mais j'ai toute honte bue avec vous. J'ai passé une nuit blanche, rien n'aigrit autant le sang et l'humeur.

Vous prétendez donc ne me plus rien envoyer, et M. de Lisle est devenu le bureau de vos confidences. Faites-m'en une, je vous conjure, je vous garderai le secret si vous l'exigez. Etes-vous l'auteur de la lettre sur le rétablissement des Jésuites? c'est un aveu, ou un

désaveu qui vous doit être indifférent, et qui satisferoit ma curiosité.

L'épître de M. Schouwalow à Ninon a été corrigée par vous; je la crois du jeune homme sur votre parole, plus que sur celle de Monsieur son oncle.

Avez-vous ouï parler de M. le Texier, qui, assis dans un fauteuil avec un livre à la main, joue des comédies, où il y a sept, huit, dix, douze, personnages, si parfaitement bien, qu'on ne sauroit croire, même en le regardant, que ce soit le même homme qui parle. Pour moi, l'illusion est parfaite, et je crois entendre autant d'acteurs différens. Il seroit impossible que plusieurs comédiens pussent jouer les scènes avec les mêmes chaleurs qu'il les joue tout seul; il se coupe la parole; enfin je n'ai jamais rien entendu d'aussi singulier. Cet homme est de Lyon, quand il y retournera, invitez-le à vous venir voir, je serois trompée, si vous n'en étiez pas surpris, et content.

Adieu, mon cher Voltaire, en voilà assez long.

M. de Voltaire à Mad. du Deffand.

Ferney, 26 Mars, 1774.

J'AUROIS bien envie, Madame, de vous payer votre quartier, puis que vous dites que je ne vous écris qu'une fois en trois mois; mais pour payer ses dettes, il faut être en argent comptant. Tout me manque, santé, loisir, esprit, imagination. Je suis accablé, à l'âge de quatre-vingts ans, d'affaires qui desèchent l'âme, et de maux qui mettent le corps à la torture; jugez, s'il vous plaît, si je ne suis pas en droit de vous demander du répit. Je voudrois être votre Invalide, et vous faire la lecture, mais je suis bien plus qu'invalide, je suis mort. M. de Lisle, qui est tout-à-fait en vie, doit vous tenir lieu de tout. Je n'ai jamais vu un homme plus nécessaire à la société que lui. Les dragons de mon tems n'avoient pas l'esprit de cette tournure-là. Il ne veut pas croire que l'épître à Ninon soit du jeune Comte de Schouwaloff, et faite dans les glaces de la Néva. Quelque aimable que soit M. de Lisle, il se trompe. Rien n'est plus extraordinaire que cette assemblage de toutes les grâces françoises,

dans le pays qui n'étoit que celui des ours, il y a cinquante ans ; mais rien n'est plus vrai. Vous avez dû voir, par vos conversations avec M. de Schouwaloff, l'oncle de l'auteur de l'épître, que la patrie d'Attila n'étoit pas le pays des sots. On parle François à la cour de l'Impératrice plus purement qu'à Versailles, parce que nos belles dames ne se piquent pas de savoir la grammaire. Diderot est tout étonné de ce qu'il a vu, et entendu C'est sans doute le style de nos Arrêts du Conseil, et de nos Edits de finance, qui a porté le bon goût devers la mer glaciale, et qui fait qu'on joue Zaïre en Russie, et à Stockholm.

Vous souviendroit-il, Madame, que vous m'écrivîtes une fois que Catherine n'étoit qu'une héroïne de gazettes, ce n'est pas de nos gazettes de Paris qu'elle est l'héroïne, elles ne lui sont pas favorables. J'espère que celles de Pekin lui rendront plus de justice. Il y a un homme dans mon voisinage qui sait fort bien le Chinois, et qui a envoyé des vers Chinois à l'Empereur Kien Long, lequel Empereur passe pour le meilleur poète de l'Asie. Pour Catherine, elle ne fait point de vers, mais elle s'y connoît fort bien, et d'ailleurs elle fait de très-bonnes plaisanteries sur le Cosaque qui

s'est mis en tête de la détrôner. Vous ne vous souciez guères de tout cela, et vous faites bien. Vivez, Madame, parlez, et portez-vous bien. Je suis à vos pieds.

LETTRE LXVIII.

Paris, 16 Juin, 1774 (1).

MONSIEUR de Lisle m'avoit prévenue, Monsieur, que sur l'état de votre dépense, vous m'aviez mise à la pension, et que je recevrois bientôt mon premier quartier ; je l'ai reçu en effet, mais souffrez qu'en vous remerciant, je vous demande pourquoi cette réduction? Vous n'êtes point ruiné, vous êtes prodigue pour M. de Lisle ; pourquoi n'êtes-vous économe que pour moi? Ne me parlez plus de votre âge; vous aurez beau vous donner quatre-vingts ans, on ne vous croira pas, on s'en rapportera bien plus à votre esprit, qu'à votre baptistaire. Ce que vous m'avez envoyé est fort beau. Vous voulez donc jouir de toutes sortes

---

(1) This is an answer to a short Letter of Voltaire's, of the 6th June, not published, which as explanatory of Mad. du Deffand's Letter, is here given.

de gloire, même de celle de surpasser M. de Condorcet? Que dites-vous de l'ode de M. Dorat? en retranchant les trois quarts et demi elle pourroit être bonne. J'aime mieux les vers de la Harpe. Je suis tentée de vous envoyer des vers adressés à un anonyme, vous m'en direz votre avis.

M. le Duc de Choiseul reçut Vendredi, 10 de ce mois, la permission de venir faire sa cour; il arriva Dimanche 12, à huit heures du soir, il fut le lendemain, Lundi, à neuf heures du matin, à la Muette, il y fut très-bien reçu, il revint dîner et souper à Paris, et partit le Mardi, à huit heures du matin pour retourner à Chanteloup, où il étoit attendu pour souper. Cela n'est-il pas assez leste? Il compte ne revenir ici que dans le mois de Décembre, il aura, dit-il, ses semailles à faire, et beaucoup d'autres soins champêtres où sa présence est nécessaire.

Vous savez que le Roi, et les Princes ses frères seront inoculés après demain, par Richard, à qui on a donné le surnom, *Sans Peur*.

Le Roi s'établit demain à Marly, il a ordonné à son Capitaine des gardes, et à son premier Gentilhomme de la Chambre de ne

laisser approcher de Marly, aucune personne qui n'auroit point eu la petite vérole.

Portez-vous bien, mon cher Voltaire, ne pensez point à votre âge, persuadez-vous n'avoir que celui qu'a votre esprit, vingt-cinq, ou trente ans.

M. de Voltaire, à Mad. la Marquise du Deffand.

6 Juin, 1774.

" Je vous dois un quartier, Madame, il faut
" que je me hâte de vous le payer, parce que
" bientôt je ne vous en payerai plus jamais. Le
" petit ouvrage de M. de Chambon m'a paru
" mériter que je vous l'envoie, non pas à cause
" de son éloquence, car je le crois un peu trop
" simple, mais à cause des vérités qui m'y
" semblent prodiguées assez sagement. Sou-
" venez-vous de moi, Madame en cas qu'on
" m'honore jamais d'une messe des morts, et
" soyez bien sûre que les sept, ou huit jours
" que j'ai encore à vivre seront employés à
" vous aimer, à vous regretter, et à souhaiter
" qu'il y ait au moins dans Paris cinq ou six
" dames qui vous ressemblent."

LETTRE LXIX.

(25 *Juin, vol.* 62. *p.* 335.)

Paris, 13 Juillet, 1774.

J'AI tardé à vous répondre, mon cher Voltaire, parce que j'ai envoyé votre lettre à Chanteloup, et que je voulois pouvoir vous mander ce qu'on m'auroit répondu. Voici les propres mots de la grand'maman :

" Je ne sais pas pourquoi M. de Voltaire " s'imagine toujours être mal avec M. de Choi- " seul ; je ne puis vous dire sur cela que ce " que je vous ai toujours dit : que M. de Choi- " seul ne cesse de lire ses ouvrages, et de les " admirer avec tout le plaisir que cause une " admiration véritable. Vous pouvez assurer " M. de Voltaire que M. de Choiseul a ressenti " dans le tems, et conservé depuis, la même " horreur que lui des cruautés exercées sur " MM. de la Barre, et de Lally."

Je suis ravie que vous ne m'ayez pas réduite à la pension. Comment pourrois-je me contenter de quatre lettres par an ? je voudrois en recevoir trois cent-soixante-cinq. Réelle-

ment mon plus grand malheur (et ce malheur est si grand qu'il me rend malade) c'est de ne savoir absolument ce que je peux lire, tout m'ennuie à la mort, l'histoire, la morale, les romans, les pièces de théâtres. Vous me direz, lisez-moi. C'est assurément ce que je fais, mais à force de vous lire, je vous sais presque par cœur. Je trouve tout foible ou extravagant, ni gaîté, ni justesse, ni chaleur; des exagérations, des phrases. Peut-être est-ce un effet de la vieillesse; je le croirois, si je ne retrouvois pas encore infiniment de plaisir à lire vos lettres, et les petites pièces que vous nous donnez quelquefois. Réellement, mon cher Voltaire, ayez pitié de moi, et transmettez-moi quelques étincelles de tout le feu que vous conservez encore.

Je suis ravie que vous ayez trouvé jolis les petits vers que je vous ai envoyés; ils sont de M. le Marquis de Pezay; il s'étoit offert de me faire avoir les vers de la Harpe sur l'Edit du 31 Mai; je le voyois pour la première fois, le lendemain il m'envoya les vers, il y en a un qui nuit à leur perfection, c'est celui-ci :

" Quoique les moissonneurs fassent cas des chansons."

S'y l'on pouvoit y en mettre un autre

cela me feroit plaisir. Nous sommes abîmés d'odes, d'éloges, de critiques, d'épigrammes; de ces dernières il y en a quelques-unes d'assez jolies.

Vous voudriez que je vous mandasse des nouvelles, mais je n'en sais point, les grands événemens se savent partout au même instant qu'ils arrivent, et les petits détails sont presque toujours faux; de plus je n'ai pas le talent des gazettes. Vous avez un correspondant admirable dans M. de Lisle, persuadez-vous qu'il est mon chancelier, et que c'est à moi à qui vous devez adresser les réponses que vous lui faites.

On reçut avant-hier à l'Académie un autre M. de Lisle, le petit Abbé. Je le connois un peu, il est fort aimable, mais malgré cela je suis bien persuadée que son discours est fort ennuyeux. Il a lu son épître sur le luxe, je la connois; on dit que ses vers sont fort au-dessus de sa prose; cela ne fera peut-être pas dire. *Tant mieux pour nos bosquets;* mais on dira, *tant pis pour nos moissons.*

Je soupçonne, mon cher Voltaire, que cette lettre n'a pas le sens commun, mais elle m'a fait passer un quart-d'heure à causer avec vous, je voudrois que ce fût en réalité.

LETTRE LXX.

(28 *Juillet, vol.* 62. *p.* 352.)

Paris, 3 Août, 1774.

Ne louez point nos révolutions, mon cher Voltaire ; celles qui sont arrivées, loin d'être admirables, sont déplorables. La musique de M. Gluck confirme ce jugement, elle n'est ni Françoise ni Italienne. Je doute que les savans la puissent louer de bonne foi, et pour les ignorans, tels que moi, elle n'est qu'un charivari, tantôt bruyant, tantôt plat, et toujours ennuyeux. Iphigénie et Euridice, comparées à Armide, à Castor, à Issé, au ballet des Sens, etc. etc. fait verser des larmes de sang pour la perte du goût ; ce que nous admirons aujourd'hui, n'auroit pas eu de succès dans le tems des Cottins et des Colletet, et M. de Voltaire applaudit à un tel changement ! qu'est-ce qui vous engage à cela ? Vous ne sauriez être de bonne foi. Vous, qui devriez être le défenseur du goût, vous soutenez, vous autorisez ceux qui le détruisent ; vous faites perdre la seule ressource qui nous reste ; vous nous serviriez d'armes, mais vous les faites

tomber des mains quand vous donnez des louanges à tout ce qui se fait, dont votre exemple est la critique. Je suis désolée d'être si vieille; non pas assurément que je regrette de ne pouvoir pas être long-tems témoin de tout ce que je blâme, mais parce que je n'ai plus la vivacité et la force qu'il me faudroit pour vous peindre avec énergie toute mon indignation. Tout est Pradon(1) aujourd'hui dans tous les genres; ce sont là vos protégés. Voilà une révolution arrivée en vous bien étrange. Je ne blâme point vos sentimens sur d'autres articles, je ne suis pas si éloignée de penser comme vous.

Ces commencemens-ci sont de bon augure; je crois le choix de M. Turgot très-bon, et quoique je ne le voie plus, j'ai conservé beaucoup d'estime pour lui; s'il ne se rend pas esclave de système, et qu'il ait égard aux circonstances, je ne doute pas qu'il ne soit un très-bon Ministre.

Vous avez raison de regretter M. de Lisle, je pourrois peut-être le remplacer dans la conversation, mais pour les lettres cela est impos-

---

(1) A bad tragic poet, the cotemporary, and, for a moment, the rival of Racine.

sible. Il faut que vous vous accommodiez de moi telle que je suis, et que mon amitié supplée au génie que je n'ai point; cependant je ne m'en croirai pas totalement dépourvue, tant que je sentirai la distance qu'il y a de vous à tout autre. On vous aura sans doute envoyé l'oraison funèbre de l'Abbé de Boismont(1); il doit être content de son succès.

Avez-vous lu les éloges de la Fontaine par la Harpe, et par Chamfort? Je voudrois qu'il vous prît fantaisie d'en faire un, non pas pour le prix, mais pour mon plaisir.

Ne dites point, je vous prie, à Mad. Denis ce que je vous écris sur Gluck, je ne veux point être mal avec elle.

LETTRE LXXI.

(12 *Août, vol.* 62, *p.* 358.)

Paris, 29 Août, 1774.

Que dites-vous, mon cher Voltaire? trouvez-vous qu'il y ait assez de remue-ménage? La roue de fortune tourne-t-elle assez rapidement? il faut espérer que ces changemens répondront

---

(1) Upon Louis XV.

à l'attente, et à la joie du public. Vous connoissez M. Turgot, je le voyois beaucoup autrefois, c'est un sage qui certainement voudra le bien, non pas à la manière de son prédécesseur, le bien d'autrui. Il a demandé qu'on séparât la surintendance des bâtimens du contrôle général, et qu'on la donnât à M. Dangivilliers qui a déjà le jardin du Roi. On dit beaucoup de bien de M. de Miroménil; toute la besogne n'est pas finie, celle des Parlemens n'est pas la plus petite, ni la moins embarrassante; enfin c'est un règne nouveau. M. de Maurepas termine bien sa carrière, il a positivement l'âge qu'avoit le Cardinal de Fleuri quand il vint à la tête des affaires.

Mes amis voient tous ces changemens avec beaucoup de tranquillité ; ils ne quitteront leur campagne que dans le mois de Décembre; j'attends leur retour avec impatience, et c'est le seul avantage que je compte tirer de tout ceci, c'est le seul intérêt que j'y prends. Je regarde les ambitieux comme des faux, et les places qu'ils occupent comme des rôles qu'ils jouent bien ou mal. Je vois tout ce qui se passe du même œil que le verra la postérité, j'y vois Voltaire, le seul bel esprit de ce siècle, qui auroit dû y servir de modèle, dicter les règles

du bon goût, et qui par facilité, a protégé ceux qui le détruisent. J'y vois un tas de philosophes, qui, parce qu'ils ne croient pas des fables, se persuadent être fort éclairés, et devoir être législateurs, mais dont la vanité, l'orgueil, et la suffisance décréditent leur morale. Je pense quelquefois à la croyance qu'on doit donner à l'histoire, et à l'idée qu'elle veut donner des hommes dont elle parle ; ils pourroient bien peut-être, avoir été semblables à ceux d'aujourd'hui. Enfin, pendant notre vie, nous sommes acteurs ou spectateurs ; la toile baissera bientôt pour nous ; vous pouvez y avoir du regret. Pour moi, mon cher Voltaire je n'y en aurois point, j'ai trop vu le derrière des coulisses. Une seule chose pourroit attacher à la vie, ce seroient de véritables amis, et c'est ce qui n'existe point. A propos d'amis, M. de Lisle est toujours absent, il faut que j'y supplée en vous apprenant les nouvelles; je suis moins informée de ce qui se passe, qu'il ne le seroit s'il étoit ici ; peu de mémoire, et encore moins d'intérêt font que j'écoute mal, et que je ne retiens rien ; mais voici ce que je sais.

M. Turgot balaye toutes les ordures, il a chassé Messieurs de St. Pré, le Clerc, Dupuis,

Destouches; un nommé M. de Vennes (1) remplace le Clerc.

Marin n'a plus la Gazette, elle est donnée à l'Abbé Aubert, faiseur de fables. Je me borne à vous dire ce qui est fait, et je me tais sur ce qu'on dit qu'on fera; les conjectures m'ennuient, je ne me prête guère à les écouter. Je suis présentement très-tristement occupée, mon plus ancien ami, le pauvre Pontdeveyle, se meurt; c'étoit un sage à sa façon, il étoit heureux; sa maladie m'a donné occasion de renouer avec d'Argental (3); vous serez souvent le sujet de nos conversations.

Que dites-vous de la lettre du Théologien? Plusieurs vous l'attribuent, je ne suis pas de ce nombre.

---

(1) M. de Vennes, or de Vaines, had been employed by M. Turgot when he was Intendant de Limoges, and became his first Secretary when he was made Comptroller General of the Finances.

(2) The Marquis d'Argental was the elder brother of M. de Pontdeveyle.

LETTRE LXXII.

Paris, 24 Novembre, 1774.

Il y a mille ans que je vous ai écrit, mon cher Voltaire; je trouve mes lettres si plates et si ennuyeuses, que je sacrifie à la honte qu'elles me causent, le plaisir que me font les vôtres; mais je cesse aujourd'hui d'avoir autant de retenue. Je désire passionnément que vous m'accordiez une grâce. Tout Chanteloup soupera chez moi la veille de Noël, non-seulement les maîtres de la maison, mais plusieurs de leurs amis intimes. Ce même souper se devoit faire il y a quatre ans, la lettre de cachet qu'ils reçurent ce jour-là y mit obstacle. Je voudrois leur faire une réception agréable, et qui produisît de l'amusement, et de la gaîté; je me suis déjà assurée de Balbatre qui jouera sur son piano forté une longue suite de Noëls. Je voudrois quelques jolis couplets sur ces mêmes airs, pour le grand-papa, la grand'-maman et Mad. de Grammont. Si les couplets vous répugnent, supléez-y par une petite pièce de vers qui passera pour anonyme; vous serez

bientôt reconnu au style, mais ne vous en tenez pas là, glissez-y quelque trait qui indique qu'elle est de vous ; profitez de cette occasion pour leur dire un mot de vos sentimens pour eux, dont j'ai rempli tant de mes lettres.

Si cette idée vous rit, si vous m'accordez ma demande, hâtez-vous de la satisfaire, ou bien apprenez-moi votre refus ; évitez-moi le tourment de l'incertitude. Mais, non, vous ne me refuserez pas. Gardez-vous de me renvoyer à vos protégés, ils me détestent ; et puis il ne me faut point de philosophie, il me faut du goût, de la grâce, de la gaîté. Je redoute leurs phrases, leurs exagérations, leurs froideurs, leurs tournures, leurs recherches, etc. etc. enfin il me faut du Voltaire, ou rien du tout.

Il n'est pas besoin de vous parler de ma reconnoissance, elle sera extrême.

D'argental vous a-t-il dit que c'est moi qui ai valu à votre protégé (1) la protection de Mad. d'Enville ; elle arriva chez moi comme

---

(1) M. d'Etallonde de Morival, a young officer. At the age of seventeen he had been the companion and accomplice of the Chevalier de la Barre, but two years older than himself, in offering some indecent insults to a crucifix in the street at Amiens, where they were quartered. For this boyish misdemeanor they were both condemned by

il me parloit de lui ; je trouvai que c'étoit le Dieu dans la machine. Il y a eu tant d'affaires importantes tout ces tems-ci, qu'il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas encore pu agir, mais elle agira, j'en suis sûre.

LETTRE LXXIII.

Paris, 7 Décembre, 1774 (1).

Ah, oui, je vous garderai le secret, vous pouvez en être sûr. Jamais faveur n'a été plus promptement accordée, mais plus différente de

---

a tribunal at Amiens, whose sentence was confirmed by an arrêt of the Parliament of Paris, to be broken upon the wheel, and afterwards burnt, with every accompanying circumstance of torture, ordinary and extraordinary. This sentence the Chevalier de la Barre actually underwent. His companion escaped only by flight, but remained under penalty of the same condemnation. It was this against which Voltaire was endeavouring to secure him, and to obtain for him permission to return without danger to his country.

See several letters of Voltaire upon this subject, and some addressed to the young man himself, who was then in the service of Prussia, Vol. 62 of Voltaire's Work's, *Correspondance Générale.*

(1) The letter to which this is in answer, of the 2d December, is published in Beaumarchais's Edition, among *Les Lettres en prose et en vers,* vol. 15, p. 351 and 353.

celle qu'on espéroit. Vous n'avez point compris ma demande; il n'étoit point question de poupon, de bœuf, d'âne, de sainte famille, mais de la joie du retour; et puis je ne me fixois point à des couplets. Une petite épître, ou quelque petite pièce de vers m'auroit satisfaite. Je vois que j'ai eu tort, que j'ai fait une demande indiscrète, que j'ai eu trop de familiarité avec le grand Voltaire, et pour m'apprendre mon devoir, il m'a fait répondre par l'Abbé Pellegrin (2).

Vous vous seriez diverti de ma grande joie, et de ma consternation subite. On m'apporte votre lettre; ouvrez vite, y a-t-il de vers?—Oui, quatres couplets.—Chantez-les. Ah? mon Dieu, mon Dieu! est-il possible! Pourquoi me traitez-vous ainsi, mon cher Voltaire, un refus valoit mieux qu'une telle complaisance. Voilà tout

---

(2) An inexhaustible author of theatrical pieces, and of bad verses upon all subjects, and upon all occasions. He died at Paris, in the year 1745. The following epitaph was made upon him—

Ci gît le pauvre Pellegrin,
Qui dans le double emploi de poëte et de prêtre,
Eprouva mille fois l'embarras que fit naître
La crainte de mourir de faim.
Le matin catholique, et le soir idolâtre,
Il dînoit de l'Autel, et soupoit du théâtre.

le remercîment que vous aurez. Malgré mon dépit, je ne vous en aime pas moins, et je n'en serai pas moins empressée à solliciter Mad. d'Enville, pour qu'elle sollicite ceux qu'il faut solliciter, car il y a, comme vous pouvez juger, bien des bricoles.

Je suis toute consternée, vous ne vous êtes point prêté à ce que je désirois, et à ce que j'attendois de votre amitié, je croyois aussi vous faire plaisir en vous procurant une occasion de marquer votre attachement, en confirmant tout ce que depuis quatre ans vous m'en aviez fait écrire. Vous avez pris de l'humeur mal à propos; si vous vous en repentez, si vous avez des remords, le mal n'est pas sans remède; m'entendez-vous, mon cher contemporain?

LETTRE LXXIV.

(5 *Décembre, vol.* 15. *p.* 353.)

9 Décembre, 1774.

Mon Dieu! quel dommage, que je regrette le tems que vous avez perdu à copier l'Abbé Pellegrin, et qu'il ne tenoit qu'à vous d'employer bien différemment.

Je vous ai demandé des couplets sur l'air des Noëls, parce que tout le monde peut le chanter, il ne faut ni savoir la musique, ni avoir de la voix ; mais je ne voulois point qu'il fût question ni de l'ancien, et nouveau testament. Passe pour l'ancien, et nouveau Parlement, l'exil, le retour, la joie générale, la mienne en particulier, enfin tout ce qui vous auroit passé par la tête, excepté l'événement dont il y a 1774 ans ; mais vous n'en sauriez perdre le souvenir, tout vous y ramène. Je ne veux pas plus des trois rois, que de la crèche, du bœuf et de l'âne. Je devois donner à souper au grand-papa, à la grand'maman, le propre jour qu'ils reçurent leur lettre de cachet ; c'est cet anniversaire dont il doit être question. Chanteloup ne doit point rappeler Béthléem. Voltaire peut être le chantre du premier, il ne doit pas empiéter sur le domaine de l'Abbé Pellegrin. Cependant je vous remercie, votre intention a été bonne, et j'ai l'espérance que vous me satisferez ; il y a quinze jours d'ici au 24. Indépendamment de la raison qui me fait choisir l'air des Noëls, j'en ai une autre ; Balbattre en jouera une suite sur son piano-forté pendant le souper ; mais je vous répète encore que je ne m'étois point

fixée à des couplets ; une petite pièce de vers, telle que vous l'auriez voulu, m'auroit contentée. Mais si vous ne voulez pas vous prêter à ce que je désire, au moins ne m'insultez pas en supposant que Freron a chez moi les petites entrées ; il n'en a d'aucunes sortes, pas même une assez petite pour que ses feuilles puissent s'y glisser ; jamais il n'est entré chez moi, et je ne l'ai rencontré de ma vie ; mais voilà les préventions que l'on vous donne.

Eh bien, mon cher Voltaire, malgré l'envie et les envieux, vous m'aimerez toujours, et quoique tout le monde vous admire, vous me distinguerez de vos admirateurs, et vous direz, ma contemporaine n'admire que moi, et quoique je lui aie envoyé des couplets de l'Abbé Pellegrin, elle ne m'en révère, et estime pas moins.

LETTRE LXXV.

19 Décembre, 1774.

VOTRE dernière lettre est étonnante (1), je serois fort tentée de m'en tenir à sa signature

---

(1) The letter here alluded to, is neither published in

et d'adresser ma réponse à l'Abbé Pellegrin. Non, jamais mon ancien, mon bon ami Voltaire ne pouvoit prendre un tel travers avec moi. Se fâcher de ce que je n'ai pas été contente de recevoir de francs Noëls, au lieu de couplets dont M. et Mad. de Choiseul fussent l'unique objet! Se vanter qu'ils ont été approuvés par une compagnie nombreuse *et du meilleur ton!* me prêcher l'indulgence dont vous n'avez eu, ni n'aurez jamais besoin, et dont assurément vous n'avez jamais donné l'exemple; je ne saurois vous reconnoître à de semblables traits.

Cependant si c'est vous, je croirai sans peine que vous voyez très-bonne compagnie, mais que vos correspondances ne sont pas toutes du *bon ton.* Je souligne ces deux mots, parce que vous me paroissez persuadé que j'y attache une grande idée.

Croyez-moi, mon cher Voltaire, vous auriez grand tort de vous brouiller avec moi, personne ne vous considère, et ne vous aime davantage que la plus ancienne de vos amis,

---

Voltaire's Works, nor is it to be found among Mad. du Deffand's papers.

qui n'a pas cru manquer à la considération qu'on vous doit, en vous donnant une occasion de lui faire plaisir, et à vous, celle de donner quelque marque d'attachement aux personnes qu'elle croit que vous aimez.

LETTRE LXXVI.

22 Décembre, 1774.

Faisons la paix, mon cher Voltaire, je suis pénétrée de reconnoissance, vous êtes bon, complaisant, et moi je suis une sotte impertinente. Vous m'avez lavé la tête, je vous le pardonne, je l'avois mérité. Je veux pourtant vous dire mes raisons. Vos couplets, quelque jolis qu'ils soient, ne remplissoient point mon objet. Si vous aviez lu avec attention ma première, et puis ma seconde lettre, vous auriez vu ce que je désirois. Il n'étoit question de Noël que pour le chant, et non pour aucune allégorie ; l'étable, et la sainte famille n'avoient rien à démêler avec mon souper, et ma compagnie ; mais n'en parlons plus.

Vos Noëls seront chantés Samedi, ils seront trouvés très-bons, et je me garderai bien de dire que j'ai osé les critiquer. Mais dites-moi,

Monsieur, si c'est tout de bon que vous êtes fâché. Comment mon mécontentement, et mes critiques ne vous ont-ils pas fait rire ? ne devoient-ils pas vous prouver combien je vous croyois au-dessus d'en pouvoir être offensé ? Croyez-vous que j'en eusse usé de même avec les Marmontel, les Dorat, les Collardeun, etc. etc. etc ? je m'en serois bien gardée ; mais finissons tout cela.

Qu'elle est donc la cruelle affaire qui vous occupe, vous tourmente ? est-ce celle de ce jeune homme pour qui nous sollicitons ? Seroit-ce quelque autre chose qui vous fût personnel ? Tirez-moi d'inquiétude tout au plus vite. Je vous aime tendrement, je m'intéresse sensiblement à tout ce qui vous regarde. Mandez-moi aussi s'il est vrai que vous reviendrez ici au mois de Mars ; ne me laissez point ignorer la chose qui me feroit le plus de plaisir. Adieu, mon cher Voltaire, je voudrois bien que nous pussions nous embrasser encore une fois, avant notre entière séparation.

Je viens de lire une brochure de soixante-trois pages ; si elle n'est pas de vous, ou si vous ne voulez pas qu'on vous en croie l'auteur, je consentirois bien volontiers qu'on pût me soupçonner de l'être.

LETTRE LXXVII.

(31 *Décembre, vol.* 62, *p.* 413.)

Paris, 15 Janvier, 1775.

J'ai voulu, Monsieur, faire voir votre lettre à Mad. la Duchesse d'Enville avant d'y répondre (je ne pouvois jamais aussi bien plaider que vous), elle en a été charmée, et voici sa réponse : " On est très-occupé de son affaire, " mais il faut bien se garder de parler, et d'agir, " jusqu'à ce qu'on ait tous les papiers néces-" saires."

Je suis très-convaincue qu'elle y apportera toute l'activité et l'intérêt possible; il faut suivre son conseil, et la laisser faire; elle n'aura pas même besoin qu'on l'en fasse souvenir. Ses dispositions sont semblables aux vôtres, et tous les honnêtes gens ne peuvent que penser de même. Rien n'est si inique, ni si horrible, que la condamnation de ces deux jeunes gens. Vous avez un cœur admirable, et le bien que vous faites, rendroit votre réputation immortelle indépendamment de vos talens; enfin, vous êtes un homme bien rare. Hâtez-vous de vous

montrer à une nation qui n'a plus que vous qui l'honore; ce n'est point le langage de la flatterie, c'est une vérité dont je suis intimement persuadée. Vous trouverez bien du changement, mais les applaudissemens feront tant de bruit autour de vous, que vous ne pourrez pas distinguer ceux qui méritent le plus les vôtres. Pour moi, mon cher Voltaire, je vous déclare que je prétends que vous me distinguerez de la foule, et que vous reconnoîtrez en moi une amie de cinquante ans, dont vous avez formé le goût, et qui ne peut rien louer, ni approuver de ce qui ne suit pas vos traces. Vous m'avez reproché, que je n'aimois point la musique de Gluck; venez l'entendre, et ne prononcez ma condamnation qu'après l'avoir entendue. Après tout, il n'en est pas de la musique comme des vers, et de la prose; les organes en décident, nos oreilles peuvent être aussi différentes de celles des autres que notre palais; les musiciens sont peut-être les seuls bons juges, mais comme la musique est faite pour plaire aux ignorans comme aux savans, il est permis à chacun d'avoir son goût; mais je crois cependant que ce qui est véritablement beau, et bon dans chaque genre, doit être du goût de tout le

monde ; en fait d'ouvrages d'esprit, cela n'est pas douteux, et vous en servirez de preuve.

Ordonnez à votre *ange*(1) de m'aimer. Je regrette beaucoup son frère, et je désirerois qu'il me le remplaçât ; nous avons des sentimens qui devroient produire notre union, notre même façon de penser pour vous.



LETTRE LXXVIII.

(25 *Janvier, vol.* 63, *p.* 17.)

Paris, 8 Fevrier, 1775.

Plusieurs circonstances, Monsieur, m'ont fait différer de vous répondre. Je n'ai pu voir Mad. d'Enville aussitôt que je l'aurois voulu, et il falloit que je susse par elle, à qui vous pourriez adresser ce que vous voulez bien m'envoyer. M. de Maurepas consent que ce soit à lui, avec une seconde adresse à Mad. d'Enville, et c'est à condition qu'il y aura trois exemplaires, un pour le Ministre, un autre pour Mad. d'Enville, et l'autre pour moi. Il y a déjà

(1) Le Marquis d'Argental.

beaucoup de personnes qui ont reçu votre ouvrage, indépendamment de la grand'maman, à qui vous l'avez envoyé par la poste. J'ignore par quelle voie les autres l'ont reçu, mais il est singulier que d'Argental et moi ne l'ayons pas encore. Vos anciens amis ne sont pas les mieux traités; mais pour les nouveaux, s'ils ne sont pas contens, ils sont difficiles à satisfaire. Tous ceux à qui vous prodiguez des louanges ont été vraisemblablement à Ferney vous rendre visite, car s'il suffisoit de la réputation, vous n'auriez pas oublié de certaines personnes qui méritent autant vos éloges. Monsieur l'Archevêque de Toulouse, M. de Beauvau, ne pouvoient-ils pas y prétendre?

Je n'ai encore lu que votre épître à M. d'Alembert, et, à cette omission près, j'en suis fort contente.

Mad. d'Enville me paroît s'occuper très-sérieusement de votre protégé (1); je ne doute pas que ce ne soit efficacement.

J'ai été ravie de voir M. Dupuis; je lui ai fait mille questions, qui partoient toutes de ma tendre amitié pour vous. Je vois que nos

---

(1) M. d'Etallonde de Morival.

santés sont assez semblables, ainsi que nos âges. Il me seroit bien doux, je ne saurois dire de vous voir, mais de vous entendre. Quel plaisir j'aurois que vous entrassiez dans ma chambre, sans que l'on vous annonçât, et que je vous reconnusse à votre son de voix. Je serois étonnée si, dans une conversation particulière, je ne vous reconnoissois pas aussi à votre goût, et à vos jugemens, j'ajoute, à votre vérité.

Lisez-vous tous les mémoires dont nous sommes inondés? jugez-vous tous les procès? J'attends avec impatience votre Dom Pedro, et tout ce qui l'accompagne. On loue extrêmement un petit écrit sur la raison; la mienne s'accommode bien de la vôtre. Je voudrois toujours vous lire, et c'est le parti que je serai forcée de prendre; car malgré vos magnifiques éloges, je ne trouve ma félicité particulière que dans ce que vous faites.

LETTRE LXXIX.

(27 *Février, vol.* 63. *p.* 27.)

17 Mars, 1775.

Après avoir attendu bien long-tems, j'ai enfin reçu vos derniers ouvrages. J'espère qu'il n'en sera pas de même à l'avenir, et que vous voudrez bien vous servir de l'adresse que je vous ai indiquée.

Vous vous doutez bien que je suis parfaitement contente de votre prose, et de vos vers. Vous êtes, et vous serez toujours le même. Vous dites que votre corps s'affoiblit; votre âme s'en moque, et elle conserve la même force, et la même chaleur qu'elle avoit à vingt-cinq ans. Je voudrois, en vérité, mettre sur votre tête les années qui me restent, vous en feriez bon usage, et celui que j'en fais est déplorable. Je sens tout le malheur qu'il y a de n'avoir rien acquis dans sa jeunesse; on ne vit dans sa vieillesse que sur le bien d'autrui, et l'on en sent d'autant plus sa misère. Mais que faire à cela, mon cher Voltaire? Les chagrins, et l'ennui qui tourmentent finiront bientôt; je

sens souvent du regret de n'avoir pas été m'établir à Genève dans le tems que j'étois dans le voisinage, je me serois trouvée dans le vôtre; mais il faut chasser toutes ces pensées et se contenter de brouter le foin au travers duquel on est placé.

Souvenez-vous quelquefois de votre ancienne contemporaine, consolez-la, aidez-lui à traîner les tristes restes de sa vie.

Je ne vous parle point des nouveautés, des Mois de M. du Rocher, du Menzikoff, de M. de la Harpe, vous les aurez sans doute reçus.

Il se trouve quelquefois chez moi des gens qui se piquent de grammaire; on y agita dernièrement cette question. Une personne malade qui veut rendre compte de son état peut-elle dire: *J'ai été très-mal, je le suis encore!*

On demande s'il y a faute dans cette façon de parler, et en quoi elle consiste?



LETTRE LXXX.

(30 *Mars*, *vol.* 63. *p.* 41.)

Paris, 12 Avril, 1775.

Vous me donnez la permission la plus absolue d'avoir en vous toute confiance, et de m'adres-

ser à vous dans tous mes besoins. J'en ai agi ainsi par le passé, en vous demandant des Noëls, en vous donnant à résoudre un point grammatical. Aujourd'hui je vais vous demander une ordonnance médecinale.

Dites-moi, je vous prie, mon cher Voltaire, s'il est vrai que vous prenez tout les jours de la casse ? si c'est de la cuite ou de la mondée ? quelle en est la dose, et l'heure à laquelle vous la prenez ? J'en fais un grand usage, mais je n'ose pas le rendre journalier ; c'est la seule drogue que je prenne et qui m'est devenue absolument nécessaire, parce que j'ai un estomac très-paresseux, et qui manque de ressort ainsi que mes entrailles.

Je ne vous crois point dans le même cas ; votre esprit, votre mémoire, toutes les facultés de votre âme ne sont point affoiblis ; vous êtes le Voltaire d'il y a cinquante ans. Votre goût ne s'est point perverti, et je ne me trompe point à de certains éloges que vous donnez, vous les accordez à la reconnoissance ; d'ailleurs vos exemples en sont le correctif. Qu'on vous lise avec attention, et que l'on juge après si l'on vous imite assez bien pour mériter vos éloges.

Je n'ai lu de tous les mémoires dont nous

sommes inondés, que ceux du procès de M. de Guignes ; ceux de ses adversaires sont l'ouvrage de diables déchaînés. Mais les siens, qu'en dites-vous ? ne les trouvez-vous pas nobles, modérés et du style de la vérité ?

Pour le procès de M. de Richelieu, je n'ai lu que l'interrogatoire de Mad. de St. Vincent, c'est une pièce rare, et qui doit tout d'une voix la faire enfermer à l'Hôpital, ou à Ste. Pélagie.

On nous annonce un grand et nouveau réglement dans l'administration des finances, vos louanges l'ont prévenu.

Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu une visite de M. St. Aldegonde, et comment cet original vous a paru, et s'il vous a raconté son aventure avec des Capucins ?

Vous voulez qu'on vous donne des thêmes pour vous engager à répondre, en voilà de fort beaux. Adieu, mon cher Voltaire ; pourquoi articuler que je ne vous verrai jamais ? Hélas ! hélas ! je n'en suis que trop persuadée.

LETTRE LXXXI.

(19 *Avril, vol.* 63. *p.* 53.)

Paris, 9 Mai, 1775.

Vous avez si exactement répondu à tous les articles de ma dernière lettre, que cela m'encourage, mon cher Voltaire, à vous écrire. On n'aime à parler que quand on est écouté. Vous avez parfaitement satisfait à mes consultations de médecine; je vois que nos principes se ressemblent. Je fais grand cas de la casse, celle dont je prends tous les huit ou dix jours est toujours cuite, ma dose est une demi-once dont je fais deux boles que j'avale avant souper.

Pour de la rhubarbe, je m'en garde bien, tout ce qui pince les entrailles m'est infiniment contraire. Notre carrière est en effet assez longue, mais rien n'est changé sur votre route, vous y trouvez toujours des fleurs, et des fruits, et moi des broussailles, et des épines. Quand nous serons à notre dernier moment, nous ne sentirons plus cette différence. La mort met les gougeats et les Empereurs au même rang. Je suis fort peu sensible à la

mémoire qu'on laisse de soi. Feu Mad. de Staal disoit quelle seroit fort aise de pouvoir mettre sa réputation, sa considération à fonds perdus; cela est plus philosophe qu'héroïque.

La nouvelle de nos troubles, de nos émeutes apparemment vous est parvenue (1); qu'en pensez-vous? ne trouvez-vous pas que la tolérance, la liberté sont bien difficiles à établir? Il a fallu des armées à votre Catherine, pour introduire la première en Pologne, et M. Turgot aura bien de la peine à procurer la dernière à ce pays-ci. Ce moment-ci est cependant le tems des révolutions; elles ont commencé par le changement de goût dans la musique. Je dois rendre justice à la pénétration de feu M. d'Argenson, il prévit dèslors qu'il s'en ensuivroit bien d'autres, et il prédit celle dont vous avez tout l'honneur. Mais laissons tout cela, j'ai bien d'autres choses à vous dire. Je suis furieuse contre M. de la Visclede, il envoie les plus jolies choses du monde à des gens qui n'en sont pas si dignes que moi, parce qu'ils n'estiment peut-être pas autant sa mé-

(1) The riots at Paris and at Versailles, excited by the enemies of M. Turgot, against his new regulations for the commerce and transport of corn and flour.

moire. N'est-il pas mort, ce M. de la Visclede ? Quoiqu'il en soit, rien n'est si charmant, si joli, de si excellent goût que ses Filles de Minée. Vous êtes son légataire, j'en suis sûre. Faites-moi part de cette partie de votre legs, et incessamment, je vous prie. N'ayez jamais d'humeur avec moi, ni réticences, soyez persuadé que je vous aime plus que personne au monde. Parlez-moi de votre santé et de celle de Mad. Denis.

LETTRE LXXXII.

(17 *Mai, vol.* 63. *p.* 63.)

Paris, 22 Mai, 1775.

Votre lettre me met dans la plus grande impatience. Est-il possible, quand je vous demande avec instance vos Filles de Minée, vous imaginiez de les envoyer à M. de Lisle ? vous ne savez donc pas la vie qu'il mène ? vos filles auront couru toute l'Allemagne avant qu'elles m'arrivent. Je vous demande en grâce, mon cher Voltaire, de m'envoyer directement tout ce que vous savez qui peut me faire plaisir. Partagez avec moi toutes vos successions. Je

désire le petit écrit sur les bleds; tout ce qui passe par vos mains me convient infiniment. Pratiquez avec moi l'exportation indéfinie. Vous, et la casse m'êtes de première nécessité. Pour la rhubarbe et les discours académiques, trouvez bon que je n'en use pas.

Je suis ravie de voir que vous vous portez à merveille. Mon Secrétaire Lecteur prétend que votre dernière lettre est toute de votre main. Rien, non rien n'est affoibli en vous, j'en suis sûre. Si vous m'avez aimée, vous m'aimez encore. Faites partir sur-le-champ vos trois filles pour m'en apporter l'assurance, joignez-y le petit écrit sur les bleds. Dites à Mad. Denis combien je suis charmée qu'elle soit hors d'affaire. Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXXXIII.

(29 *Novembre, vol.* 63. *p.* 123.)

Paris, 2 Décembre, 1775.

Je suis ravie que vous aimiez Quinault, et que vous lui accordiez la seconde place. La première dans aucun genre ne peux plus être vacante, vous y avez mis bon ordre.

Vous vous trompez, si vous croyez qu'Eglé n'a plus rien à vous dire, elle auroit mille choses à vous raconter si elle pouvoit vous parler, mais par lettres on a trop de confidens. Je suis très persuadée, mon cher, Voltaire, que nous serions souvent d'accord. Je n'ai point ajouté foi à vos nouvelles dignités, j'ai fait semblant de les croire pour vous agacer, cela m'a réussi, j'en suis fort aise.

Je ne crois pas non plus à vos apoplexies, j'ai eu en même tems que vous presque la même indisposition, que j'ai regardée comme la suite de plusieurs mauvaises digestions, quoique j'eusse fait diète ainsi que vous la veille, et la surveille, il me reste des étourdissemens qui pourroient bien avoir un faux air de disposition apoplectique; mais qu'importe, il faut finir, cette manière n'est peut-être pas la pire.

Vous allez avoir encore, dit-on, un Archevêque pour confrère. N'êtes-vous pas charmé que votre Académie se remplisse de personnages aussi édifians, de nouveaux Bossuets, et Fénélons? il n'y aura pas de combats entre eux pour de nouvelles hérésies.

Ah! c'est bien moi qui ai des regrets de ne pouvoir espérer de vous revoir; mais c'est peut-

être tant mieux, vous m'auriez trop attachée à la vie. Ecrivez-moi souvent ; je voudrois avoir de vos lettres tous les jours, elles m'affermissent dans le bon goût que l'on attaque de toutes parts.

Tout Chanteloup arrivera la semaine prochaine ; c'est une grande joie pour moi, je montrerai votre dernière lettre, et je parlerai beaucoup de vous.

The following letters, which were overlooked in the selection originally made from the correspondence with Voltaire, are added to the collection.

(3 *Décembre, vol.* 56. *p.* 209.)

Paris, 8 Février, 1760.

Vous comptez avec moi bien ric à ric, Monsieur, et vous ne m'écririez jamais si ce n'étoit en réponse. Depuis votre dernière lettre j'ai presque toujours été malade ; j'aurois eu grand besoin que vous eussiez pris soin de moi ; tout ce qui me vient de vous me tire de la léthargie qui devient presque mon état habituel ; jamais vos lettres, ni vos ouvrages ne peuvent arriver mal à propos, je vous trouve le seul homme vivant qui soit sur terre ; tout ce qu'on lit, tout ce qu'on entend est semblable aux commentateurs de votre temple du goût, qui disent ce qu'on pensa, mais qui ne pensent point ; enfin, tout ceci ressemble aux limbes. Au nom de Dieu, tirez-moi de mon ennui, et soyez sûr que quand même on attaqueroit les rentes viagères vos lettres et vos ouvrages ne m'en feroient pas moins de plaisir.

On m'a dit qu'on travailloit à une nouvelle édition de toutes vos œuvres, et qui sera plus complète que celle que vous avez donnée en dernier lieu; mandez-moi si cela est vrai. Comme je n'ai point eu cette dernière, j'attendrai celle-là ; ce n'est point vous, à ce qu'on dit, qui la faites faire ; mais ne pourrez-vous pas toujours avoir soin qu'elle soit bien faite ?

Je vous dirai que je suis très-convaincu que *la Mort, et l'Apparition du Père Berthier* n'est pas de M. Grimm, ni de quelque autre à qui l'on a donné le blâme, et à qui, moi je n'en fais pas honneur ; j'ai porté mon jugement sur cette petite brochure, et vous prendriez vous-même une peine inutile en voulant m'en faire revenir. Pour la *Femme qui a raison*, vous savez de qui elle est, je ne le devine pas.

Nous avons les poésies du Roi de Prusse, j'en ai lu très-peu de choses, et je vous prie de ne me point condamner à en lire davantage.

Si vous reveniez dans ce pays-ci, Monsieur, vous ne le reconnoîtriez pas. Je suis réellement fâchée que vous n'ayez point acheté Craon ; le projet de vous y voir n'auroit point été une chimère. Mad. de Mirepoix auroit été ravie de faire ce marché avec vous, ce n'est point sa faute s'il n'a pas reussi. Elle trouve

le portrait que vous m'avez fait du père de Menau très-exact et très-fidèle.

Je comprends très-aisément que vous ne regrettiez point ce pays-ci, mais je vous prie d'avoir assez bonne opinion de moi pour comprendre combien je vous regrette. Vous seriez bien nécessaire pour empêcher la perte totale du goût.

Je ne vous parle point des affaires publiques et politiques ; les gazettes vous en instruisent : vous voyez comme tout cela va. L'apparition de M. Silhouette détruit le crédit, et semble avoir ôté toute ressource. On nous menace tous les jours d'impôts terribles, mais on ne sait comment s'y prendre pour les établir. Mais qu'est-ce que tout cela nous fait, pour quatre jours qu'il nous reste à vivre ? Il ne s'agit que de se bien porter, et de ne point s'ennuyer ; c'est à vous seul que j'ai recours pour ce dernier article ; vous êtes le seul saint devant qui je brûle ma chandelle. Au nom de Dieu, envoyez-moi tout ce que vous faites, tout ce que vous avez fait, que je ne connois pas, et tout ce que vous ferez ; soyez sûr que je n'en mésuserai pas ; ma société est fort circonscrite, et ce n'est qu'à elle que je fais part de vos lettres, et de ce qui me vient de vous.

J'ai trouvé la petite histoire du Bramin dans

une maison ; vous l'avez envoyée, ou donnée à d'autres qu'à moi. On m'a parlé aussi d'un dialogue d'un Jésuite, et d'un Bramin, on m'a promis de me le faire avoir.

Je vous prie, Monsieur, de m'accorder toute préférence ; je vous paroîtrai bien vaine, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je la mérite. Je suis accoutumée à votre ton, à votre style, et j'éprouve tous les jours que quoique fort inférieure en lumière à ceux avec qui je raisonne, j'ai le goût plus sûr qu'eux.

Adieu, Monsieur, c'est assez me louer ; vous m'apprendrez si j'ai tort, ou raison par la façon dont vous me traiterez. N'aurons-nous pas incessamment la vie du Czar ?



Samedi, 5 Juillet, 1760.

Le Président qui est aux Ormes, chez M. d'Argenson, me mande qu'il vient de recevoir de vous une lettre charmante, où vous lui parlez de moi, et où vous vous plaignez de ce que je ne vous écris plus ; je suis bien aise que vous vous en soyez aperçu, c'étoit mon intention. Je vous boudois, mais cette petite agacerie me fait changer de dessein ; jaime mieux vous dire

tout les griefs que j'ai contre vous. Vous ne répondez jamais aux choses que je vous écris, aux questions que je vous fais ; vous avez l'air de la défiance, ou du dédain. On est inondé ici de petites brochures qu'on vous attribue toutes sous prétexte qu'en effet il y en a quelques-unes de vous. Si vous me traitiez comme vous devez, c'est-à-dire, comme votre véritable amie, ne devrois-je pas recevoir de vous-même ce que vous envoyez certainement à d'autres? J'ai pris le parti de nier qu'aucun de ces ouvrages fussent de vous ; ce n'est pas qu'il n'y en ait quelques-uns où je n'ai cru vous reconnoître ; mais je désapprouve si fort que vous soyez pour quelque chose dans la guerre des Rats et des grenouilles (comme vous la nommez fort bien) que je ne puis consentir à flatter la vanité d'un des deux partis, et même de tous les deux, en vous croyant l'ami des uns, et l'ennemi des autres. J'aurois pourtant été bien aise que vous m'eussiez envoyé le Pauvre Diable, je ne puis pas parvenir à l'avoir. Voilà Mad. de Robec morte, mais elle a trop tardé, six mois plus tôt nous auroient épargné une immensité de mauvais ouvrages ; cependant je serois fâchée que nous n'eussions pas la vision. D'ailleurs, Monsieur, soyez sûr qu'il n'y a rien de plus en-

nuyeux, de plus fastidieux que tout les écrits et tous leurs auteurs ; des cyniques, des pédans, voilà les beaux esprits d'aujourd'hui ; votre nom ne devroit jamais se trouver dans leurs querelles. Je trouve aussi que vous avez fait beaucoup trop d'honneur à M. de Pompignan. Si vous reveniez ici, Monsieur, je serois bien étonnée si aucun de tous ces gens-là vous paroissoit aimable, et digne de votre protection. Il y en a d'honnêtes gens, j'en conviens, et même qui ont du goût et de l'esprit, mais nul usage du monde, nulle politesse, nulle gaîté, nul agrément.

Je suis au désespoir de n'avoir pas pu prévoir les malheurs qui me sont arrivés, et n'avoir pas connu ce que c'étoit que l'état de la vieillesse avec une fortune des plus médiocres, j'aurois quitté Paris, je me serois établie en province ; là j'aurois joui d'une plus grande aisance, et je ne me serois pas aperçu d'une grande différence pour la société, et la compagnie.

Je ne sais plus que lire. Vous pourriez m'envoyer bien des choses, mais vous ne m'en trouvez pas digne. Je jugerai, par votre réponse, si vous souhaitez véritablement maintenir notre correspondance ; il faut

qu'elle soit fondée sur l'amitié et la confiance, sans cela, ce n'est pas la peine. Je vous aimerai, je vous admirerai toujours, mais je m'interdirai de vous le dire.

Permettez-moi de finir par un conseil. Lisez la fable du rat, de la grenouille et de l'aigle.

Paris, 23 Juillet, 1760.

Je pourrois vous dire que (*vanité* à part) je ne suis pas parfaitement contente de vous. D'où vient ne m'avoir pas envoyé la Vanité, je l'ai trouvée charmante ; je ne doute pas qu'elle ne soit de vous, et le Pompignan y est encore mieux traité que dans les deux autres pièces. Ce pauvre homme vous devra toute sa célébrité; sans vous, on n'auroit fait que bâiller en parlant de lui, et en lisant ses ouvrages; il a mérité le traitement qu'il éprouve. Passer pour être fat, mais hypocrite et méchant, c'est trop; le voilà écrasé sous les montagnes de ridicule que vous entassez sur lui ; sa naissance, et sa dévotion ne lui feront pas tenter d'escalader ni le ciel, ni la cour. Dieu le bénisse, c'est un sot et froid personnage.

Je ne sais pas lequel j'aime le mieux de votre Russe, ou de votre Pauvre Diable, celui-ci

est plus plaisant, l'autre est plus noble, je suis fort contente de l'un et de l'autre.

Venons au procès que vous me faites. J'étois en colère contre vous, et au lieu de remercîmens, vous n'auriez eu que des reproches, parce que j'appris que vous envoyiez à toutes sortes de gens, toutes sortes de nouveautés; mon amitié en fut blessée; je vous trouvai coupable du crime d'Ananie et de Saphire, vous mentiez au St. Esprit, et ne pouvant pas vous punir de mort subite, je pris la résolution de ne vous plus écrire; cela me coûtoit beaucoup, et vous pouvez en juger, puisqu'à la première agacerie je suis revenue tout courant à vous.

Je vous aime beaucoup, Monsieur, parce que personne en vérité ne me plaît autant que vous, et je suis bien sûre que vous ne plaisez à personne autant qu'à moi.

On vous a donc bien dit du mal de moi? je passe donc dans votre esprit pour l'admiratrice des Fréron et des Pallissot, et pour l'ennemie déclarée des encyclopédistes? je ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Vous me demandez ma confession, et vous me promettez votre absolution. Apprenez donc que je ne me suis point jointe à Mad. de Robec, qu'à peine je la connoissois, et que je

n'ai jamais eu le désir de la connoître davantage; j'ai fort blâmé sa vengeance, et le choix de ses vengeurs. J'ai été bien aise du peu de succès de sa comédie, et de la maladresse de son auteur; il n'a pas su rendre ridicules les gens qu'il vouloit peindre, il a manqué son objet; en les attaquant sur l'honneur et la probité, il ne leur a pas effleuré l'épiderme. J'ai été à une représentation de cette pièce, je l'ai lue une fois; j'ai dit très-naturellement que je n'en étois pas contente, et qu'à la place des philosophes, j'aurois beaucoup plus de mépris que d'indignation contre un tel ouvrage; si cela ne paroît pas suffisant, et s'il faut crier *tolle* contre leurs ennemis, j'avoue que je n'ai point pris le parti, et que je me trouverois très-ridicule d'élever ma voix pour ou contre aucun parti; il n'y a que l'amitié qui puisse engager dans ces sortes de querelles. Il y a quelques années, j'en conviens, que l'amitié m'auroit peut-être fait faire beaucoup d'imprudences; mais pour aujourd'hui, je verrois avec indifférence la guerre des dieux, et de géans; à plus forte raison celle des rats, et des grenouilles; je lis ce qui s'écrit pour ou contre. Il y a quelques articles de Fréron qui m'ont assez divertie; le mot encyclopédie, par exemple, qui est, je

crois, dans sa quinzième feuille, m'a paru assez plaisant ; j'aime mieux son style, que celui de l'Abbé des Fontaines. Voilà l'aveu de tous mes crimes, j'attends votre *ego te absolvo*. Je finis ce long article par vous dire, que je suis bien sûre que si j'étois avec vous, je serois toujours de votre avis, sans que ce fût par la soumission, et la déférence qui est due à votre esprit, et à vos lumières.

Ah! mon Dieu, Monsieur, que je serois aise de passer ma vie aux Délices; si c'est la philosophie qui donne le dégoût du monde, je suis une grande philosophe. Rien ne me retient ici, et je n'ai pour y rester d'autres raisons que celle de la chèvre : où elle est attachée, il faut qu'elle broute. Cependant, si je n'étois pas aveugle, j'irois certainement vous voir; il n'y a rien au monde qui me fît autant de plaisir que d'être avec vous. J'aurois grand besoin de M. Tronchin, si la vie m'étoit plus chère, mais ce seroit une follie à moi de chercher à la prolonger. Eh! mon Dieu, pourquoi? pour éprouver de nouveaux malheurs. Je me contente de rendre les momens présens supportables ; je vis avec plusieurs personnes aimables, qui ont de l'humanité, de la compassion; il en résulte

l'apparence de l'amitié ; je m'en contente, j'écarte la tristesse autant qu'il m'est possible, je me livre à toutes les dissipations qui se présentent ; enfin, à tout prendre, je suis moins malheureuse que je ne devrois l'être. Vous ne seriez pas mécontent de moi, si je vous rendrois compte de ma façon de penser, et ce seroit un grand plaisir que j'aurois. Mais ne nous retrouverons-nous jamais ensemble, Monsieur ? cette absence éternelle, ainsi que la perte de mon ami, sont deux malheurs irréparables, et dont je ne me consolerai jamais. Ecrivez-moi souvent, et envoyez-moi tout ce que vous ferez. Qu'est ce que c'est que la Sœur du Pot, dont tout le monde parle, et que personne n'a vue ?

(27 *Octobre, vol.* 56, *p.* 43.)

1er. Novembre, 1760.

Oui, Monsieur, j'ai reçu votre beau présent; c'est M. le Normand qui me l'a envoyé; je donnai le même jour au Président son exemplaire. Vous avez dû recevoir, il y a déjà long-tems, son remercîment. D'Alembert n'a eu votre livre que ces jours-ci. Ne croyez point, je vous prie, que j'ai tort, si vous n'avez pas eu de mes nouvelles; mon premier soin fut de lire votre préface, et deux ou trois chapitres. Je vous écrivis sur-le-champ, de ma propre main, une lettre de huit pages, et j'employai à cet ouvrage une de mes insomnies. Au réveil de mon Secrétaire, je le lui donnai à lire; il n'en put presque rien déchiffrer; je ne me souvenois plus de ce que j'avois écrit, je fus si dépitée, que je résolus d'attendre pour vous écrire que j'eusse entièrement fini votre livre. Ce qui est de plaisant, c'est qu'hier, en finissant la dernière page, je reçus votre dernière lettre. C'est immense, Monsieur, ce que j'ai à vous dire; d'abord je vous déclare que vous

n'avez ni jugement, ni goût, si vous n'êtes pas content de votre histoire ; la préface est charmante, vous traitez MM. les Faiseurs de recherches comme ils le méritent ; il y a tant de manières d'être ennuyeux, qu'en vérité cela crie vengeance de se mettre à la torture pour en chercher de nouvelles. Je ne pense pas absolument comme vous sur les portraits, et anecdotes, mais à l'explication il se trouveroit peut-être que nous pensons de même. Les portraits imaginés, et les anecdotes fausses ou falsifiées, font de l'histoire d'indignes romans.

Vos descriptions de l'empire de Russie, les établissemens, les réformes, les voyages du Czar, tout cela m'a paru admirable. Ce qui regarde la guerre ne m'a pas fait autant de plaisir, mais c'est que vous aviez tout dit sur cet article dans la Vie de Charles XII. Je l'ai reçue en même tems que le Czar. Je ne souffre pas qu'on dise qu'il y ait la moindre contradiction.

Je vois, Monsieur, que vous êtes fort au fait de ce que je fais ; je voudrois que vous le fussiez aussi bien de tout ce que je pense ; vous ne trouveriez rien à redire, et vous conviendriez que je ne suis point injuste dans les jugemens que je porte, ni déraisonable dans ma

conduite. J'ai mis beaucoup d'impartialité dans la guerre des Philosophes, je ne saurois adorer leur encyclopédie, qui peut-être est adorable, mais dont quelques articles que j'ai lus m'ont ennuyée à la mort. Je ne saurois admettre pour législateurs des gens qui n'ont que de l'esprit, peu de talent et point de goût, qui, quoique très-honnêtes gens, écrivent les choses les plus malsonnantes sur la morale, dont tous les raisonnemens sont des sophismes, des paradoxes; on voit clairement qu'ils n'ont d'autre but que de courir après une célébrité où ils ne parviendront jamais; ils ne jouiront pas même de la gloriole des Fontenelle et la Motte, qui sont oubliés depuis leur mort; mais eux, ils le seront de leur vivant; j'en excepte, à toute sorte d'égards M. d'Alembert, quoiqu'il ait été mon délateur auprès de vous; mais c'est un égarement que je lui pardonne, et dont la cause mérite quelque indulgence; c'est le plus honnête homme du monde, qui a le cœur bon, un excellent esprit, beaucoup de justesse, du goût sur bien des choses; mais il y a de certains articles qui sont devenus pour lui affaires de parti, et sur lesquels je ne lui trouve pas le sens commun. Par exemple, l'échafaut de Mademoiselle Clairon, sur lequel

je n'ai pas attendu vos ordres pour me transporter de colère. J'ai dit mot pour mot les mêmes choses que vous me dites, et d'Alembert sera bien surpris quand je lui donnerai à lire votre lettre, ce sera un grand triomphe pour moi. Mais, Monsieur, apprenez qu'il n'y a plus rien à faire ; tout est perdu dans ce pays-ci, tout est en anarchie, chacun se croit le premier dans son genre, et chacun croit posséder tous les genres, et moi, je dirois de vous ce qu'un refrein de chanson disoit d'un premier Ministre de Perse, à son retour d'un exil :

Lui à l'écart, tous les hommes étoient égaux.

Vous avez actuellement avec vous un homme de ma connoissance, M. Turgot ; c'est un homme d'esprit, mais qui n'est pas absolument de votre genre.

Comment s'appelle cet homme qui a fait cent cinquante lieues pour vous venir trouver, et qui est depuis six mois avec vous ; je l'en estime et l'aime tant, que je serois presque tentée de lui faire faire des complimens.

N'oubliez point que vous me promettez des *insolences*. Au nom de.......tout ce que vous n'aimez pas, ayez soin de mon amusement, et

soyez bien fortement persuadé qu'hors vous tout me paroît languissant, fade et ennuyeux. Je crains bien que cette lettre n'ait tous ces défauts.

(6 *Janvier, vol.* 58, *p.* 228.)

Paris, 14 Janvier, 1764.

Oui, oui, Monsieur, je vous respecterai comme roi, il ne me manquoit plus pour vous que ce genre de respect; je suis fâchée qu'il vous en coûte tant pour l'acquérir.

Vous m'indiquez toutes les sortes de consolation propres à mon état, et à mon âge; je conviens qu'il n'y en a point d'autres, mais c'est pour la santé de l'âme ce que sont les infusions de tilleul, de camomille, de bouillon blanc, etc. etc. pour la santé du corps; ce qu'est aussi l'eau bénite contre les tentations du diable. La vieillesse seroit supportable si l'on avoit à qui parler, mais il me semble que tous les hommes aujourd'hui sont des fous, ou des bêtes. Je me dis souvent que c'est peut-être moi qui suis l'un et l'autre, que je suis comme ceux qui ont une jaunisse qui leur fait voir tout jaune;

qu'il est impossible que je sois meilleur juge que tout ceux qui ont tant de célébrité ; ainsi, après avoir été mécontente de tout le monde, je conclus, je finis par l'être encore plus de moi-même.

Vous voyez que je ne me peins pas avec des couleurs trop favorables, et que je vous donne de moi l'idée d'une vieille bien triste, bien attrabilaire, et bien ennuyeuse ; rabatez-en, je vous prie, quelque chose, et croyez que si je passois quelques heures avec vous, j'aurois autant de gaîté que j'en avois dans ma jeunesse.

Je vois assez souvent d'Alembert ; je lui trouve, ainsi que vous, beaucoup d'esprit.

Le Président se porte à merveille ; son goût pour le monde ne s'affoiblit point, il est toujours fort recherché, parce qu'il est toujours fort aimable, mais il devient bien sourd. Il rendroit la Reine encore plus sourde que lui, s'il lui nommoit la Pucelle ; mais ne croyez pas en être quitte pour une bonne plaisanterie.

Chargez-vous de mon amusement ; je ne peux plus rien lire de tout ce qu'on écrit ; ce n'est pas que je veuille faire la merveilleuse, ni le bel esprit, mais c'est que l'ennui me surmonte. On me propose de lire les remontrances, les mandemens, les instructions ; je réponds :

qu'est-ce que tout cela me fait? J'ai cependant essayé d'en lire, mais le peu de bons raisonnemens, de vérité, qu'on y trouve, sont noyés dans un fatras d'éloquence, de style académique, à qui je préfère celui de la Bibliothèque Bleue.

Vous ne connoîtrez plus, Monsieur, ce qui est aujourd'hui le bon goût, le bon ton, la bonne compagnie ; que faire à cela? Prendre patience, et, comme vous le dites, mépriser les hommes, et les tolérer. Il n'y a d'heureux que ceux qui naissent avec des talens ; ils n'ont pas besoin de ceux des autres, ils portent partout leur bonheur, et peuvent se passer de tout.

Souvenez-vous, Monsieur, et soyez-en bien persuadé, que votre souvenir, votre amitié me sont absolument nécessaires.

(27 *Janvier, vol.* 15, *p.* 279.)

Mercredi, 7 Mars, 1764.

Je me reproche tous les jours, Monsieur, de n'avoir point l'honneur de vous écrire. Savez-vous ce qui m'en empêche? c'est que je m'en trouve indigne. Votre dernière lettre m'a ravie, mais elle m'a ôté le courage d'y répondre. Qu'il est heureux d'être né avec un grand esprit et de grands talens! et qu'on est à plaindre quand ce que l'on en a, ne fait qu'empêcher de végéter. Voilà la classe où je me trouve, et où je suis en grande compagnie. La seule différence qu'il y a de moi à mes confrères, c'est qu'ils sont contens d'eux, et que je suis bien éloignée de l'être d'eux, et encore moins de moi.

Votre lettre est charmante, tout le monde m'en demande des copies. Vous me consolez presque d'être aveugle; mais, Monsieur, vous n'êtes point de notre confrairie. J'ai beaucoup interrogé M. le Duc de Villars; vous jouissez de tous vos cinq sens comme à trente ans, et surtout de ce sixième dont vous me parlez qui fait votre bonheur, mais qui fait le malheur de bien d'autres.

J'ai lu vos quatre contes dont vous ne m'avez envoyé que le premier : l'Education d'une Fille et Macarre sont imprimés, ainsi je les ai, mais je n'ai pu parvenir à avoir les trois Manières. C'est bien mal à vous, Monsieur, de n'accorder vos faveurs qu'à demi. J'aime Theone à la folie, c'est un bijou, Eglée est fort aimable. Pour Apamisse je la trouve un peu sérieuse. Je n'ai lu ce dernier conte qu'une fois, et je n'ai pu en obtenir de copie ; on dit qu'il ne sera point imprimé avant que vous n'ayez fait un nombre de contes suffisant pour en faire un volume : ne me distinguerez-vous point du public ?

Nous sommes ici dans de grandes alarmes, Mad. de Pompadour est très-malade ; je ne fermerai ma lettre qu'après avoir eu de ses nouvelles.

J'aimerois bien mieux être aux Délices que d'être à Choisi; c'est aux Délices que Macarre habite, et où, s'il étoit possible, j'irois bien volontiers le chercher ; vos lettres me le font entrevoir, et je ne le trouve que dans ce que vous écrivez ; envoyez-le-moi donc souvent par la poste, et que je l'aperçoive quelquefois. Adieu, Monsieur, je vous prie d'être persuadé qu'il n'y a que vous que j'adore, tout le reste sont de faux dieux.

8 Mars.

Les dernières nouvelles de Mad. de Pompadeur, sont fort bonnes, mais elle n'est point hors d'affaire, je serois très-fâchée s'il en arrivoit malheur, et ce pourroit bien en être un, plus grand que l'on ne pense (1).

---

18 Septembre, 1766. (2)

L'ennui me prend, Monsieur, de ne plus entendre parler de vous; vous me croyez peut-être morte, je ne suis pas encore; il est vrai qu'il ne s'en faut de guère, mais je suis cependant assez encore en vie pour avoir plus besoin de vos lettres que de prières. Comment vous portez-vous? Que faites-vous? Que pensez-vous? Il a couru ici le bruit que vous vouliez aller à Wezel, cela est-il vrai?

Que dites-vous du procès de Jean-Jacques et de M. Hume? Avez-vous lu la lettre de dix-huit pages de celui-là à celui-ci? Existe-t-il dans le monde un aussi triste fou que ce Jean-Jacques? C'est bien la peine d'avoir de

(1) She means that the death of Mad. de Pompadour might occasion the disgrace of the Duc de Choiseul, then Secretary of State for foreign affairs.

(2) See Voltaire's answer to this Letter, vol. 59, p. 473.

l'esprit et des talens pour en faire un pareil usage. C'est une plaisante ambition que de vouloir se rendre célèbre par les malheurs; il n'aura bientôt plus d'asile qu'aux Petites Maisons. Ses protectrices sont bien embarrassées. Pour vous, Monsieur, vous êtes mon sage, et je voudrois bien que vous fussiez mon ami; vous ne l'êtes point, puisque vous n'avez point soin de moi.

J'ai lu en dernier lieu le Philosophe ignorant; on dit qu'il y a encore quelque chose de nouveau, mais dont je ne sais pas le titre; je voudrois avoir tout cela. Je ne sais plus que lire. Voilà pour la quatrième fois que je fais la tentative de lire M. de Buffon, et je ne puis pas tenir à l'ennui que cela me cause. Enfin, sans le Journal Encyclopédique, je ne saurois que devenir. N'en faites-vous pas assez de cas? C'est en fait de lecture, ce qu'est la dissipation dans la vie; cela ne vaut pas l'occupation, ni la société, mais cela y supplée.

Ecrivez-moi, réveillez-moi, aimez-moi, ou faites-en le semblant; moi je vous aime tout de bon, et je ne veux plus être si long-tems sans vous le dire.

(8 *Février, vol.* 60.)

De St. Joseph Mardy, 22 Mars, 1768,

(*Ma datte servira de signature.*)

J'AI eu la visite de Mad. Denis, de M. et de Mad. Dupuis (1); jugez, Monsieur, du plaisir que j'ai eu à parler de vous, je les ai accablés de questions de votre santé, de la vie que vous menez, de la façon dont j'étois avec vous, si vous pensiez à me donner votre statue, ou votre buste; j'ai été contente de leur réponse. Votre santé est bonne, vous ne vous ennuyez point, et vous décorerez mon cabinet; souffrez à présent que je vous interroge. Pourquoi vous êtes-vous séparé de votre compagnie? Je n'ai point été contente des raisons qu'on m'en a données. Comment, à nos âges, peut-on renoncer à des habitudes? Ce n'est point par une vaine curiosité que je vous prie de m'informer de vos motifs, mais par l'intérêt véritable que je prends à vous. Oui, M. de

---

(1) Mad. Dupuis was the great niece of Corneille, whom Voltaire had patronised, and who had hitherto lived in his house with her husband.

Voltaire, rien n'est si vrai, je suis, et serai toujours la meilleure de vos amis. Il y a cinquante ans que je vous connois, et par conséquent que je vous admire; cette admiration n'a fait que croître, et s'embellir par la comparaison de vous à vos contemporains, destinés à être vos successeurs. Je bénis le ciel d'être aussi vieille; il n'y a plus de plaisir à vivre, on n'entend plus que des lieux communs, ou des extravagances. Si j'étois plus jeune, j'irois vous voir, et je m'accommoderois fort bien d'être en tiers entre vous, et le père Adam; mais comme cela ne se peut pas, je vous renouvelle la demande que je vous ai faite de m'envoyer toutes vos nouvelles productions; vous pouvez compter sur ma fidélité. Je n'ai jamais donné copie de vos lettres, ni de ce que vous m'avez envoyé, je les ai montrées à fort peu de personnes, et s'il y en a eu une d'imprimée, ce fut un certain M. Turgot, que je ne vois plus, qui a une mémoire diabolique, qui me joua ce tour. La Princesse de Babylone paroît, à ce qu'on m'a dit, et encore d'autres petits ouvrages; envoyez-moi tout cela, je vous conjure, sous l'adresse de M. ou de Mad. de Choiseul; j'ai leur consentement. Il faut que je vous avoue, Monsieur, une grande inquié-

tude que j'ai. Vous aimez si fort votre Catharine, qu'il pourroit bien vous passer par la tête.....Ah! ce seroit une grande folie! Ne la voyez jamais que par le télescope de votre imagination, faites-nous un beau roman de son histoire, rendez-la aussi intéressante que la Sémiramis de votre tragédie, mais laissez toujours entre elle et vous, la distance des lieux, à la place de celle du tems. Si vous avez à voyager, venez au bord de la Seine, venez dans ma cellule, ce me seroit un grand plaisir de vous embrasser, et de passer mes derniers jours avec vous.

(6 *Janvier, vol.* 61, *p.* 14.)

Paris, 20 Janvier, 1769.

J'ai tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer; allons, suivons l'ordre chronologique, et commençons par ce qui regarde la chronologie du Président, dont vous m'avez parlé dans votre dernière lettre. Ce n'est point M. de Belestat qui en a fait la critique; ce n'est point lui qui a écrit la lettre que vous m'avez envoyée; et qui donc? c'est

la Beaumelle. M. de Belestat et lui sont en communauté de bien ; la Beaumelle fait passer sous son nom tout ce qu'il veut ; il se tient *visiblement caché* derrière lui, et le Belestat se flatte de passer pour l'auteur, et se persuade peut-être à la fin qu'il l'est en effet. Si vous ne le connoissez que par ses lettres, et si vous ne l'avez jamais vu, vous êtes excusable de vous y tromper, mais ceux qui le connoissent s'accordent tous à dire que c'est un bœuf, et en même tems un petit maître, plein de toutes sortes de prétentions. On avoit déjà écrit ici du Languedoc, qu'il se donnoit pour l'auteur de cette brochure, mais il a beau faire, et beau dire, on ne le croira pas.

Ne vous figurez pas, Monsieur, que le Président vous ait soupçonné ; ni lui, ni moi n'avons eu cette pensée, et si quelqu'un a dit l'avoir, il en faisoit semblant ; mais je suis bien aise d'avoir cette lettre ; il n'est plus permis actuellement d'insinuer le moindre soupçon sur vous ; le pauvre Président n'est plus en état de s'inséresser à rien ; sa santé n'est pas mauvaise, mais sa tête ne va pas bien ; ne lui écrivez plus sur ce sujet, je vous le demande en grâce.

La grand'maman a reçu une lettre charmante de M. Guillemet, typographe en la ville de

Lyon; il lui envoye deux exemplaires de l'A. B. C. Ah! cet homme est aussi aimable que vous, et bien plus obligeant; il m'auroit envoyé un exemplaire du siècle de Louis XIV et de Louis XV, s'il y avoit pensé; j'espère qu'à l'avenir il ne nous laissera manquer de rien. Oh! je n'ai garde, Monsieur, de vous croire l'auteur de l'A. B. C. rien ne vous ressemble moins; mais je vous avouerai naturellement que vous n'avez rien écrit qui vaille mieux. Si vous avez à être jaloux, soyez-le de M. Huet, il n'y a que lui qu'on puisse vous préférer. J'approuve le jugement qu'il porte de Montesquieu; il révolte plusieurs personnes, mais l'extrême admiration qu'on a pour ce bel esprit, ressemble assez à la vénération qu'on a pour les choses sacrées, qu'on respecte d'autant plus que l'on ne les comprend pas. Il y a un petit in-12, dont le titre est *Génie de Montesquieu.* Il y a quelques traits brillans, transcendans, mais quantité d'autres infiniment obscurs, inintelligibles, des lieux communs, des pensées fausses. Jamais, jamais, je ne souffrirai patiemment qu'on mette en parallèle M. de Montesquieu avec MM. Huet et Guillemet. La grand'maman est bien de cet avis; vous l'adoreriez, si vous la connoissiez, cette grand'maman.

Vous êtes bien souvent le sujet de nos conversations; elle voudroit que vous abandonnassiez la Bletterie, mais elle ne peut s'empêcher de rire de tout ce qu'il vous fournit de plaisant.

Je vous fais ma confession, sa traduction m'a fait plaisir, j'aimerois mieux sans doute qu'elle fût plus énergique, mais je hais si fort le style empoulé, boursouflé, et pour dire en un mot, le style académique, que ce qui n'est qu'un peu plat ne me choque pas beaucoup. Je voudrois, Monsieur, que vous jugeassiez par vous-même de ce qu'est devenu le goût d'aujourd'hui, et quelles choses on admire. Les vers de l'Abbé de Voisenon au Roi de Danemark, l'épigramme de Saurin sur vous, cela ne vous a-t-il pas paru bien bon? Les oraisons funèbres, les discours de l'Académie, comment tout cela vous paroît-il? vous ne les lisez point, et vous faites bien; pour moi, je ne sais plus ce que je pourrois lire; hors vous, et les auteurs du siècle passé, tout m'ennuie à la mort. Je me recommande à vous, mon cher et ancien ami; vous êtes en vérité mon unique ressource.

Paris, 29 Août, 1769(1).

Ah ! M. de Voltaire, il me prend un désir auquel je ne puis résister ; c'est de vous demander, à mains jointes, de faire un éloge, un discours (comme vous voudrez l'appeler dans la tournure que vous voudrez lui donner) sur notre Molière. L'on me lut hier l'écrit qui a remporté le prix à l'Académie ; on l'approuve, on le loue fort injustement à mon avis. Je n'entends rien à la critique raisonnée, ainsi je n'entrerai point en détail sur ce qui m'a choquée et déplu ; je vous dirai seulement, que le style académique m'est en horreur, que je trouve absurdes toutes les dissertations, tous les préceptes, que nous donnent nos beaux esprits d'aujourd'hui sur le goût et sur les talens, comme si l'on pouvoit supléer au génie. Je prêcherai votre tolérance, je vous le promets ; je m'y engage, si vous m'accordez d'être intolérant sur le faux goût, et sur le faux bel esprit, qui établit aujourd'hui sa tyrannie ; donnez un moment de relâche

---

(1) See Voltaire's answer to this letter, vol. 61, p. 178.

à votre zèle sur l'objet où vous avez eu tant de succès, et arrêtez le progrès de l'erreur dans l'objet qui m'intéresse bien d'avantage.

J'ai enfin lu l'histoire des Parlemens; il se peut bien que le second volume ne soit pas de la même main que le premier; mais, mais, mon cher ami, je vois avec plaisir que vous pouvez avoir un successeur; ce jeune auteur ne vous fera point oublier; tout au contraire, vous avez fait en lui un disciple qui fera souvenir de vons.

Votre correspondance avec la grand'maman me charme; avouez qu'elle a de l'esprit comme un ange. Si je n'étois pas exempte de toute prétention, je ne vous écrirois plus, sachant que vous recevez de ses lettres; mais je ne prétends qu'à un seul mérite auprès de vous, c'est de vous admirer, et aimer plus que qui que ce soit.

---

24 Mai, 1770.

VOTRE dernière lettre est du 5, ma dernière est du 8, j'en attendois une nouvelle de vous; pour éviter que nos lettres se croisassent; elle n'arrive point, je m'ennuie de ce long silence. J'ai du scrupule de n'avoir pas encore obéi à la

grand'maman, qui m'avoit chargée de vous dire beaucoup de choses. Peut-être vous les aura-t-elle écrites elle-même, mais elle dit si bien, qu'il n'y a pas d'inconvénient à la répéter, je vais la transcrire.

" Je vous envoie, ma chere petite-fille, une " requête que M. de Voltaire m'a envoyée; vous " verrez qu'elle est adressée au Roi, et qu'il dit " en note que l'instance est au conseil. Le sujet " en est très-intéressant ; la cause qu'il défend " est certainement bonne en soi, mais je crains " bien que la maniére un peu trop philosophique " dont elle est traitée, et le nom de M. de Vol-" taire n'y nuisent beaucoup. Comme votre " commerce avec lui est plus régulier que " le mien, je vous prie, la première fois que " vous lui écrirez, de lui accuser pour moi la " réception de cette requête, et de l'en remercier. " Dites-lui en même tems, vous qui êtes en " droit de lui tout dire, que vous ne lui conseillez " pas de badiner avec le Roi, que les oreilles des " Rois ne sont pas faites comme celles des autres " hommes, et qu'il faut leur parler un langage " plus mesuré. Je vous prie aussi d'envoyer " la requête au grand-papa, dès que vous l'aurez " lue, je la lui annonce."

Dans une seconde lettre, elle me mande que

vous lui avez écrit sous l'adresse de sa femme de chambre, en lui envoyant six montres, qu'elle les a envoyées sur-le-champ à son mari, qu'elle le menace de les prendre toutes six sur son compte, s'il ne les fait pas acheter par le Roi.

Voilà, je crois, toutes les commissions dont je suis chargée; mais après m'en être acquittée, je n'ai pas tout dit, il faut que je parle pour moi à mon tour.

Votre requête m'a paru le modèle du style des avocats, peut-être voudrois-je en retrancher le ton philosophique qui n'est pas nécessaire pour combattre l'injustice.

Vos derniers cahiers m'ont ravie; l'article *âme* me détermineroit seul à me rendre votre écolière. Il y a long-tems que je pense que la seule chose qu'on puisse bien savoir, c'est que nous sommes faits pour ignorer tout. Le doute me paroît si naturel et si sage, que je n'ose m'élever contre les affirmations, de peur de me laisser entraîner à affirmer moi-même. Tout ce que nous ne pouvons pas comprendre nous doit être aussi inutile qu'impossible à croire, un aveugle-né peut-il se soumettre à croire les couleurs? Qu'est-ce que ce seroit que sa soumission? Qui pour-

roit-elle satisfaire ? Il n'y a que des fous qui pourroient l'exiger. Ma philosophie est terre à terre. Voyez si vous voulez d'une telle écoliere. Mais soit instinct, sentiment, ou raison, je n'aurai jamais d'autre maître que vous.

J'aime beaucoup votre triomphe sur le fripon Jésuite. Je vous promets la vie éternelle, mon cher Voltaire ; si vous n'en jouissez pas dans le ciel, vous en jouirez dans tous les cœurs de ceux qui resteront sur terre. Je voudrois bien passer avec vous le peu de tems qui me reste à l'habiter, vous fortifieriez en moi ce qu'on appelle âme, qui de jour en jour s'affoiblit et s'attriste. Ah ! vous avez raison, on seroit heureux, si l'on passoit ses vingt-quatre heures sans douleur, et sans ennui. Si on me donnoit un souhait à faire, avec la certitude qu'il seroit exaucé, j'aurois bientôt dit ; ce n'est ni la fortune, ni les honneurs, ni même une parfaite santé que je désire, c'est le don de ne me jamais ennuyer. Vous pouvez, mon cher contemporrain, remplir mon souhait en m'envoyant tout ce que vous faites ; ne retranchez rien, excepté les articles sciences, où je ne pourrois rien comprendre.

Je ne sais point encore ce que le grand-papa aura répondu à la grand'maman sur vos

montres; dès que je le saurai, je vous le manderai. Adieu.

Paris, 5 Octobre, 1770.

SAVEZ-VOUS, mon cher Volta.re, que j'avois résolu de ne vous plus écrire; je croyois n'avoir plus rien à dire, et il me paroissoit injuste de vous donnez de l'ennui pour obtenir en échange du plaisir. Mais toutes réflexions faites, l'intérêt a prévalu. L'arrivée de M. Craufurd a fort contribué à me faire changer de résolution. Il m'a dit que vous disiez du bien de moi, que vous m'aimiez, et quoique je sois devenue fort défiante, je n'ai pu me défendre d'en croire quelque chose. Si vous m'aimez, vous avez raison, car en vérité, je crois être la personne qui vous aime le plus. Je n'ai encore causé qu'un moment de vous avec M. Craufurd, mais je me propose bien de le beaucoup interroger. Je voudrois savoir si vous êtes à peu près heureux, et si la gloire vous tient lieu de tout. J'ignore quel est le charme de cette jouissance, c'est sans doute celle du paradis, et c'est peut-être pour cela qu'on appelle ses habitans bienheureux. Cependant tout ce qui les environne

jouit du même bonheur, et dans ce monde-ci la gloire consiste dans la prééminence.

Pour moi, mon cher Voltaire, je fais consister le bonheur dans l'exemption de deux maux, les douleurs du corps, et l'ennui de l'âme. Je n'aspire point à une parfaite santé ni à aucun plaisir ; je supporterois patiemment mon état actuel, qui, aux yeux de tout le monde, paroît bien malheureux, si j'avois un ami véritable. L'amitié est la seule passion que l'âge n'amortit point. Je ne crois pas que celle que vous avez pour la Czarine soit d'un genre à satisfaire votre cœur ; cette Czarine est une héroïne de gazettes ; ses succès sont brillans, elle a certainement un grand courage, rien ne la détourne de ses projets ; mais souffrez que je donne la préférence à votre Sémiramis dont les remords me forcent à l'aimer, à la plaindre, et à oublier ses forfaits.

Vous me trouverez bien impertinente ; mais d'où vient voulez-vous savoir ce que je pense ? J'ai fait vœu de dire toujours la vérité, je ne serois point flattée d'être approuvée par vous, si je surprenois votre approbation.

Est-il vrai que vous comptez passer l'hiver

dans les provinces méridionales? Que ne venez-vous plutôt à Paris? J'aurois une grande satisfaction de causer avec vous, et de vous dire mon cher Voltaire, que vous êtes la seule personne que j'admire, et dont l'estime et l'amitié me flatteroient le plus.

PORTRAITS.

Portrait de Mad. la Duchesse de Boufflers, depuis Mad. la Maréchale de Luxembourg, par Madame la Marquise du Deffand.

MADAME la Duchesse de Boufflers est belle sans avoir l'air de s'en douter, sa physionomie est vive et piquante, son regard exprime tous les mouvemens de son âme ; il n'est pas besoin qu'elle dise ce qu'elle pense, on le devine aisément, pour peu qu'on l'observe.

Ses gestes ont tant de grâces, ils sont si naturels, et si parfaitement d'accord avec ce qu'elle dit, qu'il est difficile de n'être pas entraîné à penser, et à sentir comme elle.

Elle domine partout où elle se trouve, et elle fait toujours la sorte d'impression qu'elle veut faire ; elle use de ces avantages presque à la manière de Dieu, elle nous laisse croire que nous avons notre libre arbitre, tandis qu'elle nous détermine, et qu'elle fait ainsi que lui des élus, et des réprouvés du haut de sa toute-puissance ; aussi, ceux qu'elle punit de ne la point aimer pourroient lui dire : vous l'auriez été, si vous aviez voulu l'être.

Elle est pénétrante à faire trembler, la plus petite prétention, la plus légère affectation,

un ton, un geste qui ne seront pas exactement naturels, sont sentis et jugés par elle à la dernière rigueur ; la finesse de son esprit, la délicatesse de son goût ne lui laissent rien échapper ; ces qualités qui sont si rares, et qui devroient être si agréables, sont cependant bien dangereuses quand elles ne sont pas accompagnées d'un peu d'indulgence, ou de beaucoup de prudence.

Les hommes ne nous aiment point par le mérite qu'ils trouvent en nous, mais par celui que nous leur trouvons.

Madame de Boufflers en général est plus crainte qu'aimée ; elle le sait, et elle ne daigne pas désarmer ses ennemis par des ménagemens, qui seroient trop contraires à la vérité, et à l'impétuosité de son caractère.

Elle se console par la justice que lui rendent ceux qui la connoissent plus particulièrement et par les sentimens qu'elle leur inspire.

Elle a beaucoup d'esprit et de gaîté ; elle est constante dans ses engagemens, fidèle à ses amis, vraie, discrète, serviable, généreuse ; enfin, si elle étoit moins clairvoyante, ou si les hommes étoient moins ridicules, ils la trouveroient parfaite.

Portrait de .... par Mad. du Deffand.

Thémire a beaucoup d'esprit, le cœur sensible, l'humeur douce, la figure intéressante.

Son éducation lui a imprimé dans l'âme une piété si véritable, qu'elle est devenue un sentiment en elle, et qu'elle lui sert à régler tous les autres.

Thémire aime Dieu, et immédiatement après, tout ce qui est aimable ; elle sait accorder les choses agréables, et les choses solides, elle s'en occupe successivement, et les fait quelquefois aller ensemble.

Ses vertus ont, pour ainsi dire le germe, et la pointe des passions.

Elle joint à une pureté de mœurs admirable une sensibilité extrême, à la plus grande modestie, un désir de plaire qui suffiroit seul pour y réussir.

Son discernement lui fait démêler tous les travers, et sentir tous les ridicules ; sa bonté, sa charité les lui font supporter sans impatience, et lui permettent rarement d'en rire.

Les agrémens ont tant de pouvoir sur

Thémire, qu'ils lui font souvent tolérer les plus grands défauts : elle accorde son estime aux personnes vertueuses, son penchant l'entraîne vers celles qui sont aimables ; cette foiblesse, si c'en est une, est peut-être ce qui rend Thémire charmante.

Quand on a le bonheur de connoître Thémire, on quitteroit tout pour elle, l'espérance de lui plaire ne paroît point une chimère.

Le respect qu'elle inspire tient plus à ses vertus qu'à sa dignité, il n'interdit, ni ne refroidit point l'âme et les sens ; on a toute la liberté de son esprit avec elle, on le doit à la pénétration, et à la délicatesse du sien, elle entend si promptement et si finement, qu'il est facile de lui communiquer toutes les idées qu'on veut, sans s'écarter de la circonspection que son rang exige.

On oublie, en voyant Thémire, qu'il puisse y avoir d'autres grandeurs, d'autres élévations que celles des sentimens. On se laisseroit presque aller à l'illusion de croire, qu'il n'y a d'intervalles d'elle à nous, que la supériorité de son mérite ; mais un fatal réveil nous apprendroit que cette Thémire si parfaite, si aimable c'est.....

Portrait de Mad la Marquise du Châtelet, par Mad. du Deffand.

Représentez-vous une femme grande et sèche, le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu, voilà la figure de la belle Emilie ; figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir ; frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion ; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme chemises, et autres bagatelles.

Elle est née avec assez d'esprit, le désir de paroître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences les plus abstraites, aux connoissances agréables : elle croit par cette singularité parvenir à une plus grande réputation, et à une supériorité décidée sur toutes les femmes.

Elle ne s'est pas bornée à cette ambition, elle a voulu être Princesse, elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu, ni par celle du Roi, mais par la sienne. Ce ridicule lui a passé

comme les autres, on s'est accoutumé à la regarder comme une Princesse de théâtre, et on a presque oublié qu'elle est femme de condition.

Madame travaille avec tant de soin à paroître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet; ses défauts mêmes ne lui sont peut-être pas naturels, ils pourroient tenir à ses prétentions; son peu d'égards à l'état de Princesse, sa sécheresse à celui de savante, et son étourderie à celui de jolie femme.

Quelque célèbre que soit Mad. du Châtelet, elle ne seroit pas satisfaite si elle n'étoit pas célébrée, et c'est encore à quoi elle est parvenue, en devenant l'amie déclarée de M. de Voltaire; c'est lui qui donne de l'éclat à sa vie, et c'est à lui à qui elle devra l'immortalité.

Portrait de M. l'Archevêque de Toulouse, par Mad. du Deffand.

Je vous ai promis votre horoscope. Je ne vous demande point l'heure de votre naissance, je n'ai pas besoin de consulter les astres, il me suffit d'observer votre caractère pour vous prédire affirmativement une grande fortune.

Vous avez beaucoup d'esprit, et surtout une sagacité étonnante qui vous fait tout pénétrer, tout savoir, sans avoir, pour ainsi dire, besoin d'aucune application ni d'aucune étude. Vous avez le goût, et le talent des affaires, une si grande activité, et tant de facilité pour le travail que, quelque surchargé que vous puissiez être, on diroit que vous avez toujours du tems de reste.

Vous avez beaucoup de vivacité joint à beaucoup de sang froid, jamais vous n'êtes troublé, jamais vous ne faites un pas en avant que vous n'ayez pensé où il pourra vous conduire. Si par un hasard très-rare vous êtes forcé de reculer, votre dextérité qui est extrême vous fera trouver le moyen de réparer ce petit inconvénient.

Vous êtes hardi, sans être téméraire, franc sans être imprudent, jamais vous ne faites, ni ne dites rien d'inutile, vos paroles ne sont jamais vagues, votre conversation jamais ennuyeuse, quelquefois elle est sèche. Votre esprit est trop occupé pour que vous ne soyez pas souvent distrait.

L'ambition est le seul sentiment qui remplisse votre âme; je dis sentiment, car je ne crois pas que l'ambition soit en vous une pas-

sion. L'ambition est née avec vous ; c'est pour ainsi dire un penchant que vous avez reçu de la nature ; rien ne vous en détourne, vous suivez le chemin que vous croyez le plus sûr, vous cédez aux obstacles, vous ne cherchez point à les surmonter par la violence, mais rien ne vous rebute ; votre âme n'est sujette à aucune secousse, votre humeur à aucune inégalité, votre discernement ne s'exerce que sur ce qui a rapport à vous, vous ne cherchez à connoître que ce qui peut être utile à votre fortune, ou à votre plaisir, vous savez très-bien les allier tous les deux, et apprécier les circonstances qui doivent faire donner la préférence à l'une sur l'autre.

Je ne vous crois pas incapable d'amitié, mais elle sera toujours subordonnée à l'ambition, et aux plaisirs. Vous cherchez la considération, vous l'avez obtenue, mais votre état, assez contraire à vos goûts, vous en a rendu les moyens difficiles, et c'est en quoi votre dextérité vous est encore fort utile.

Voilà ce que je pense de vous, et qui rend indubitable la fortune que je vous prédis.

Portrait de M. de Walpole, par Mad. du Deffand, fait au mois de Novembre, 1766.

Non, non, je ne peux pas faire votre portrait, personne ne vous connoît moins que moi ; vous me paroissez tantôt tel que je voudrois que vous fussiez, tel que je crains que vous ne soyez, et peut-être jamais tel que vous êtes.

Je sais bien que vous avez beaucoup d'esprit ; vous en avez de tous les genres, de toutes les sortes, tout le monde sait cela aussi bien que moi, et vous devez le savoir mieux que personne.

C'est votre caractère qu'il faudroit peindre, et voilà pourquoi je ne peux pas être bon juge; il faudroit de l'indifférence, ou du moins de l'impartialité; cependant je peux vous dire que vous êtes un fort honnête homme, que vous avez des principes, que vous êtes courageux, que vous vous piquez de fermeté, que lorsque vous avez pris un parti, bon ou mauvais, rien ne vous le fait changer, ce qui fait que votre fermeté ressemble à l'opiniâtreté. Votre cœur est bon, et votre amitié solide, mais elle n'est ni tendre, ni facile; la peur d'être foible vous

rend dur; vous êtes en garde contre toute sensibilité; vous ne pouvez pas vous refuser à rendre à vos amis des faveurs essentielles, vous leur sacrifiez vos propres intérêts, mais vous leur refusez les plus petites complaisances; bon et humain pour tout ce qui vous environne, pour tout ce qui vous est indifférent, vous vous mettez peu en peine de plaire à vos amis en les satisfaisant sur des bagatelles.

Votre humeur est très-agréable, quoiqu'elle ne soit pas fort égale. Toutes vos manières sont nobles, aisées, et naturelles; votre désir de plaire ne vous porte à aucune affectation; la connoissance que vous avez du monde, et votre expérience, vous ont donné un grand mépris pour tous les hommes, et vous ont appris à vivre avec eux; vous savez que toutes leurs démonstrations ne sont que faussetés, vous leur donnez en échange des égards, et de la politesse en tout, ceux qui ne se soucient point d'être aimés, sont contens de vous.

Je ne sais pas si vous avez beaucoup de sentimens; si vous en avez, vous les combattez; ils vous paroissent une foiblesse, vous ne vous permettez que ceux qui ont l'air de la vertu; vous êtes philosophe; vous n'avez point de vanité, quoique vous ayez beaucoup d'amour-

propre; mais votre amour-propre ne vous aveugle point, il vous exagère vos défauts plutôt que de vous les cacher; vous ne faites cas de vous que parce que, pour ainsi dire, vous y êtes forcé, quand vous vous comparez aux autres hommes. Vous avez du discernement, le tact très-fin, le goût très-juste, le ton excellent; vous auriez été de la meilleure compagnie du monde dans les siècles passés; vous l'êtes dans celui-ci, et vous le seriez dans ceux à venir. Votre caractère tient beaucoup de votre nation, mais pour vos manières, elles conviennent à tout pays également.

Vous avez une foiblesse qui n'est pas pardonnable; vous y sacrifiez vos sentimens, vous y soumettez votre conduite, c'est la crainte du ridicule; elle vous rend dépendant de l'opinion des sots, et vos amis ne sont point à l'abri des impressions que les sots veulent vous donner contre eux. Votre tête se trouble aisément, c'est un inconvénient que vous connoissez, et auquel vous remédiez par la fermeté avec laquelle vous suivez vos résolutions; votre résistance à ne vous en jamais écarter est quelquefois poussée trop loin, et sur des choses qui n'en valent pas la peine.

Vos sentimens sont nobles et généreux, vous faites le bien pour le plaisir de le faire, sans ostentation, sans prétendre à la reconnoissance; enfin votre âme est belle et bonne.

Portrait de Mad. la Duchesse de Choiseul, par Mad. la Marquise du Deffand, fait au mois de Novembre, 1766.

Vous me demandez votre portrait, vous n'en connoissez pas la difficulté; tout le monde le prendra pour le portrait d'un être imaginaire, les hommes ne sont point accoutumés à croire aux mérites qu'ils n'ont pas, mais il faut vous obéir; le voici.

Il n'y a pas un habitant du ciel qni vous ait surpassée en vertus, mais ils vous ont surpassée par leurs intentions, et leurs motifs.

Vous êtes aussi pure, aussi juste, aussi charitable, aussi humble qu'ils ont pu l'être; si vous devenez aussi bonne chrétienne, vous deviendrez tout de suite une aussi grande sainte; en attendant, contentez-vous d'être ici-bas l'exemple et le modèle des femmes.

Vous avez infiniment d'esprit, surtout de la

pénétration, de la profondeur, et de la justesse; vous observez tous les mouvemens de votre âme.

Vous voulez en connoître tous les replis ; cette idée n'apporte aucune contrainte à vos manières, et ne vous rend que plus facile, et plus indulgente pour les autres.

La nature vous a fait naître avec tant de chaleur et de passion, qu'on juge que si elle ne vous avoit pas aussi donné infiniment de raison, et que vous ne l'eussiez pas fortifiée par de continuelles, et solides réflexions, vous auriez eu bien de la peine à devenir aussi parfaite, et c'est peut-être ce qui fait qu'on vous pardonne de l'être ; l'habitude où vous êtes de réfléchir vous a rendue maîtresse de vous-même ; vous tenez pour ainsi dire tous les ressorts de votre âme dans vos mains, et sans rien perdre de l'agrément du naturel, vous résistez, et vous surmontez toutes les impressions qui pourroient nuire à la sagesse, et à l'égalité de votre conduite.

Vous avez de la force et du courage sans avoir l'air de faire jamais aucun effort. Vous êtes parvenue, suivant toute apparence, à être heureuse ; ce n'est point votre élévation ni votre éclat qui fait votre bonheur, c'est la paix

de la bonne conscience, c'est de n'avoir point à vous reprocher d'avoir offensé, ni désobligé personne ; vous recueillez le fruit de vos bonnes qualités par l'approbation, et l'estime générale ; vous avez désarmé l'envie, personne n'oseroit dire, et même penser qu'il mérite autant que vous la réputation, et la fortune dont vous jouissez.

Il n'est pas besoin de parler de la bonté de votre cœur, on doit conclure par tout ce qui précède combien il est rempli de sentimens.

Tant de vertus, et tant d'excellentes qualités inspirent du respect et de l'admiration ; mais ce n'est pas ce que vous voulez, votre modestie qui est extrême, vous fait désirer de n'être jamais distinguée, et vous faites tout ce qui dépend de vous pour que chacun se croie votre égal.

Comment se peut-il qu'avec tant de vertus et de charmantes qualités, vous n'excitiez pas un empressement général ? c'est qu'on se voit arrêté par une sorte de crainte et d'embarras ; vous êtes, pour ainsi dire, la pierre de touche qui fait connoître aux autres leur juste valeur, par la différence qu'ils ne peuvent s'empêcher de trouver qu'il y a de vous, à eux.

Portrait de Mad. la Marquise du Deffand, fait par elle-même en 1728.

Madame la Marquise du Deffand paroît difficile à définir. Le grand naturel qui fait le fond de son caractère la laisse voir si différente d'elle-même d'un jour, à l'autre, que quand on croit l'avoir attrappée telle qu'elle est, on la trouve, l'instant d'après, sous une forme différente. Tous les hommes ne seroient-ils pas de même, s'ils se montroient tels qu'ils sont ? mais pour acquérir de la considération, ils entreprennent, pour ainsi dire, de jouer de certains rôles auxquels ils sacrifient souvent leurs plaisirs, leurs opinions, et qu'ils soutiennent toujours au-dessus de la vérité.

Mad. la Marquise du Deffand est ennemie de toute fausseté et affectation ; ses discours, et son visage sont toujours les interprètes fidèles des sentimens de son âme ; sa figure n'est ni bien ni mal, sa contenance est simple et unie, elle a de l'esprit ; il auroit eu plus d'étendue, et plus de solidité si elle se fût trouvée avec gens capables de la former, et de l'instruire ; elle est raisonnable, elle a le goût juste, et si quelque-

fois la vivacité l'égare, bientôt la vérité la ramène ; son imagination est vive, mais elle a besoin d'être réveillée. Souvent elle tombe dans un ennui qui éteint toutes les lumières de son esprit ; cet état lui est si insupportable, et la rend si malheureuse, qu'elle embrasse aveuglément tout ce qui se présente sans dé-délibérer ; de là vient la légèreté dans ses discours, et l'imprudence dans sa conduite, que l'on a peine à concilier avec l'idée qu'elle donne de son jugement quand elle est dans une situation plus douce. Son cœur est généreux, tendre et compatissant ; elle est d'une sincérité qui passe les bornes de la prudence ; une faute lui coûte plus à faire, qu'à avouer ; elle est très-éclairée sur ses propres défauts, et découvre très-promptement ceux des autres, et la sévérité avec laquelle elle se juge, lui laisse peu d'indulgence pour les ridicules qu'elle aperçoit ; de là vient la réputation qu'elle a d'être méchante ; vice dont elle est très-éloignée, n'ayant nulle malignité ni jalousie, ni aucun des sentimens bas que produit ce défaut.

Portrait de Mad. la Marquise du Deffand, fait par elle-même, 1774.

On croit plus d'esprit à Mad. du Deffand qu'elle n'en a; on la loue, on la craint, elle ne mérite ni l'un ni l'autre; elle est, en fait d'esprit, ce qu'elle a été en fait de figure, et ce qu'elle est en fait de naissance, et de fortune, rien d'extraordinaire, rien de distingué; elle n'a, pour ainsi dire, point eu d'éducation, et n'a rien acquis que par l'expérience; cette expérience a été tardive, et a été le fruit de bien des malheurs.

Ce que je dirai de son caractère, c'est que la justice et la vérité, qui lui sont naturelles, sont les vertus dont elle fait le plus de cas.

Elle est d'une complexion foible, toutes ses qualités en reçoivent l'empreinte.

Née sans talent, incapable d'une forte application, elle est très-susceptible d'ennui, et ne trouvant point de ressources en elle-même, elle en cherche dans ce qui l'environne, et cette recherche est souvent sans succès; cette même foiblesse fait que les impressions qu'elle reçoit,

quoique très-vives, sont rarement profondes; celles qu'elle fait y sont assez semblables; elle peut plaire, mais elle inspire peu des sentimens.

C'est à tort qu'on la soupçonne d'être jalouse, elle ne l'est jamais du mérite, et des préférences qu'on donne à ceux qui en sont dignes, mais elle supporte impatiemment que le charlatanisme, et les prétentions injustes en imposent; elle est toujours tentée d'arracher les masques qu'elle rencontre, et c'est, comme je l'ai dit, ce qui la fait craindre des uns, et louer des autres.

Esquisse du Portrait de M. de Pontdeveyle, par Mad. de Deffand, 1774.

L'ESPRIT et les talens de M. de Pontdeveyle méritoient toutes les distinctions qui font l'ambition des gens de lettres; mais sa modestie et son amour pour l'indépendance, lui firent préférer les agrémens de la société aux honneurs et à la célébrité. Il évitoit tout ce qui pouvoit exciter l'ennui.

Ce fut malgré lui qu'on découvroit qu'il étoit l'auteur de trois comédies qui eurent un grand

succès. La crainte de déplaire le rendoit fort circonspect dans la conversation.

Ceux qui ne le connoissoient pas, pouvoient penser qu'il n'étoit pas frappé des ridicules, et il les demêloit plus finement que personne. On pouvoit penser aussi qu'il n'étoit pas bon juge des ouvrages de goût et d'esprit; il avoit l'air de tout approuver, il ne se permettoit aucune critique, et personne n'étoit plus en état que lui d'en faire de bonnes, puisque tous les ouvrages qu'on a de lui sont du meilleur ton, et du meilleur goût.

Son extérieur étoit froid, ses manières peu empressées: on auroit pu le soupçonner d'une grande indifférence, et l'on se seroit bien trompé; il étoit capable de l'attachement le plus sincère, et le plus constant. Jamais aucun de ses amis n'a eu le moindre sujet de se plaindre de lui. Aucune raison, aucun prétexte ne le refroidissoit pour eux. Il connoissoit leurs défauts, il cherchoit à les en corriger, en leur en faisant sentir les inconveniens; il n'acquiesçoit jamais au mal qu'on pouvoit dire d'eux. Enfin, l'on peut dire de M. de Pontdeveyle, qu'il étoit estimable par son esprit, par ses talens, par ses vertus, et par l'extrême bonté de son cœur.

Portrait de Mad. la Comtesse de Rochefort, par M. le Président Hénault.

Madame la Comtesse de Rochefort est jeune, et dans l'âge où le goût ne se déclare encore que par les premiers mouvemens, où l'âme n'a que de l'instinct, où enfin on sent, en attendant que l'on réfléchisse; cet âge est à la vie ce que le printemps est à la nature; les fleurs font le seul ornement de cette saison, tout n'y est que pour les plaisirs, tout le respire, tout l'annonce.

Pour commencer par la figure de Mad. la Comtesse de Rochefort, elle n'a rièn de frappant, ni qui surprenne; mais elle acquiert à être regardée; c'est l'image du matin, où le soleil ne se lève point encore, et où l'on aperçoit confusément mille objets agréables. Quand elle parle, son visage s'éclaire ; quand elle s'anime, sa physionomie se déclare; quand elle rit, tout devient vivant en elle, et on finit par aimer à la regarder, comme on se plaît à parcourir un paysage où rien n'attache séparément, mais dont la composition entière est le charme des yeux.

On ne comprend pas comment, en arrivant

dans le monde, Mad. la Comtesse de Rochefort a pu connoître sitôt, et ses usages, et les hommes qui l'habitent; tout a l'air en elle de la réminiscence; elle n'apprend point, elle se souvient, et tout ce qui la rend, malgré cela, si agréable aux autres, c'est que sa jeunesse est toujours à côté de sa raison; elle n'a l'air sensé que par ce qu'elle dit, et jamais par le ton qu'elle y donne; elle juge comme une autre personne de son âge danse, ou chante; elle ne met pas plus de façon à raisonner qu'à se coîffer, aussi est-elle aussi naturelle dans ses expressions que dans sa parure; la coquetterie est un défaut qu'elle n'aura pas de mérite à vaincre, elle ne la connoît pas plus que la recherche des pensées, et le tour maniéré des expressions.

Quelque indiscrétion qu'il y ait à oser prononcer sur le caractère des jeunes femmes, on peut quasi promettre à Mad. la Comtesse de Rochefort de n'être jamais malheureuse par les passions folles, et inconsidérées; si jamais un homme parvenoit à lui plaire, j'ose l'assurer qu'il n'aura à craindre ni orages, ni écueils; son âme est aussi constante, que décidée.

Ce qui doit le plus surprendre en elle, c'est la fermeté de son caractère, ses résolutions sont promptes et justes; l'expérience, en fait

d'esprit, c'est ordinairement la comparaison qui prépare, et qui assure nos jugemens; elle a su se passer de tous ces secours présentés aux âmes ordinaires; elle jugera sûrement du premier ouvrage, tout comme elle a pris des partis sensés dans des affaires où, toute jeune qu'elle est, elle s'est trouvée obligée de se décider par son seul conseil.

Si jamais elle jetoit les yeux sur ce portrait, je lui apprendrois des nouvelles d'elle-même, car elle ignore tout ce qu'elle vaut, et c'est ce qui la fait si bien sentir aux autres. Je ne dirai plus qu'un mot, c'est que son cœur est sensible à l'amitié comme si elle n'avoit que cela à faire; la vivacité dont elle aime ses amis, n'a rien de ces saillies impétueuses qui font craindre que les sentimens ne soient pas durables; les siens ont un air posé, sans en être moins vifs, qui, joints aux charmes de la jeunesse, donne à ce que l'on sent pour elle un degré de chaleur, que l'on peut appeler comme on voudra.

FIN.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-St. Cavendish-Sq.

ERRATA DU QUATRIEME VOLUME.

Page	ligne		*lisez*
29	16,	trouvée	trouvée,
22	1,	qu'ains	qu'ainsi
23	2,	entirent	en tirent
34	7,	malheureux là	malheur-là
35	22,	Claire	Clarisse
39	1,	celui que	que
49	14,	le sroquets	les roquets
50	9,	on	son
87	18,	Voltaire.	Voltaire ?
118	1,	(*note*) liore	livre
120	19,	Parlement	Parlement,
194	1,	au près	auprès
207	3,	(*note*) heures,	hivers.
224	22,	faux	fous
236	7,	Collardeun	Collardeau

